

Université de Strasbourg
Faculté des sciences de l'éducation

D'ailleurs nous sommes d'ici

Femmes d'ailleurs dans le Morvan

Mémoire présenté et soutenu par Dominique Peyre
en vue de l'obtention du Diplôme de Hautes Études des Pratiques Sociales
août 2019

Direction de recherche : Xavier Lucien et Christian Lamy

Séminaire itinérant acteurs et entrepreneurs sociaux
du réseau des CREFAD - 2015-2018

Deux et deux quatre
Huit et huit font
seize...
Répétez ! dit le maître
Deux et deux quatre
Huit et Huit font seize
Mais voilà l'oiseau lyre
Qui passe dans le ciel
L'enfant le voit
L'enfant l'entend
l'enfant l'appelle
Sauve-moi
Joue avec moi
Oiseau !
Alors l'oiseau descend
Et joue avec l'enfant
[...]

L'oiseau Lyre
Jacques Prévert



à toutes et à tous les oiseaux sédentaires ou migrateurs
qui m'ont permis et qui me permettent de voyager hors de
mes sentiers battus
et de laisser s'envoler mes rêves

à toutes celles et à tous ceux qui m'ont rappelé et qui me
rappellent que nous vivons ensemble sur terre
et pas tous avec les mêmes rêves
mais que nous rêvons tous

à toutes celles et à tous ceux qui m'ont accompagnée et qui
m'accompagnent sur des chemins que je n'imaginai pas
et qui en acceptent les imprévus et les trébuchements

la liste serait trop longue des personnes à remercier et puis
aussi des arbres, des vaches, des pâtures, du ciel, des
maisons, des nuages, et des rats laveurs...

merci à vous !

Sommaire

Introduction.....	1
Partie 1 : actrice-chercheuse.....	3
1 Autobiographie raisonnée : Qui êtes-vous ?.....	3
2 Terrain : un territoire multiculturel entre abandon et résistance.....	9
3 Thème de la recherche : éclairages.....	31
Partie 2 : la recherche.....	49
4 Aspects méthodologiques : Elles arrivent et alors ?	49
5 Théorie de référence : Cultures.....	56
6 Analyse : Tisser des liens dans la différence.....	61
Conclusion	75
Table des matières.....	78
Annexes.....	80
Le Morvan en cartes.....	81
Au-delà de la culture.....	82
Introduction aux études sur le genre.....	103
Bibliographie.....	111
Glossaire, sigles et acronymes.....	115

Aucun migrant ne transporte un pays, une culture, un absolu de langue, une religion complète. Uniquement les combinaisons utiles à sa survie [...]. L'expérience évolutive qu'est désormais l'Autre ne saurait être élucidée une fois pour toutes, identifiée ni d'emblée ni d'avance.

Patrick Chamoiseau, Frères migrants

Introduction

Je ne suis pas d'ici. Je ne suis d'aucun ici, et jusque là même pas du lieu où je vivais. Quand je disais « chez nous », c'était toujours un ailleurs que j'avais déjà quitté. Depuis quarante ans je souhaitais (re)venir à un pays de pâtures, d'eau et de forêt, de bosses et de creux et de hameaux. Depuis quarante ans je reviens chaque année en Creuse, retrouver la famille de mon compagnon. Arriver dans cette infinité de verts emplît mon corps qui en a trop manqué. Accueillir les silences d'Yvonne et les bavardages de son mari, ralentit mes évidences.

Tout nous sépare, ou presque. J'étais ouvrière agricole, j'étais la compagne de son frère, j'ai participé à la vie du village. Mais je venais d'ailleurs, je ne faisais que passer. Je venais de la ville que j'avais fuie. Je me suis échappée de la Creuse et libérée de mon compagnon. J'ai fait de ma vie ce que j'ai voulu, changeant de région au gré des formations et des emplois. Yvonne, elle, n'a jamais voulu quitter la toute petite ferme de ses parents. En plus de ses vaches et de ses moutons, elle a travaillé sur la ferme de son mari et comme aide familiale. Elle vit de peu, ne demande pas plus. Si la maison a successivement eu une salle de bain, une cuisinière à gaz, des chambres, ce n'est pas pour elle mais parce que sa fille grandissait, pour qu'elle soit comme les autres. Yvonne se met au service de qui le demande. Elle accepte toutes les contraintes. « C'est comme ça, on n'y peut rien. » On n'y peut rien ? Elle qui peut toujours accueillir l'autre tel qu'il est... On n'y peut rien ? Quand on voit tout ce qui foisonne en Creuse ?

Depuis que j'ai quitté la Creuse, j'ai changé de métier, côtoyé des milieux différents, d'autres mondes agricoles, découvert des mots, construit une pensée militante, appris à parler (parfois) en public. J'ai suivi, poussé, tiré, discuté, organisé... pour qu'on y puisse quelque chose. Et aussi pour qu'on puisse accueillir l'autre tel qu'il est... Dans le Morvan, j'ai trouvé le pays que je cherchais et pour la première fois j'ai dit (ou je me suis dit) « je veux rester ». Je suis venue avec ma conviction qu'un autre monde est possible. Ici, dans ce pays que j'ai décidé d'adopter, j'entends souvent « C'est comme ça, on n'y peut rien. » On n'y peut rien ? Quand on voit tout ce qui foisonne en Morvan ?

Il faut du temps pour le découvrir. En 2015, quand je me suis inscrite au Séminaire Itinérant des Acteurs. Économiques et Sociaux (SIEAS), je cherchais comment trouver une place ici. Comment trouver une place avec cette conviction et ce désir que les choses peuvent changer et de participer à les changer – au moins dans le monde agricole ?

Pouvons-nous nous rejoindre avec Yvonne et avec toutes les autres que je croise ici dans notre désir partagé de fraternité, de justice sociale, d'accueil de l'autre ? C'est un peu la question qui, finalement, était en filigrane dans cette recherche-action. Celle-ci a zigzagué sur des chemins incertains pour arriver à d'autres incertitudes et c'est tant mieux. "Le doute rapproche les hommes, la certitude les sépare."¹

Ce mémoire tente de retracer ce chemin.

La première partie est consacrée aux présentations : d'où viens celle qui cherche et où est-elle arrivée ? Comment éclairer les multiples aspects de la rencontre entre celle ou celui qui vient d'ailleurs et ici ? De quoi est-il question ?

La deuxième partie concerne la recherche-action et les sept femmes interviewées à propos de leur arrivée dans le Morvan. Leur culture, à la fois singulière et commune, est constituée d'imprégnations multiples. En quoi leur permet-elle de trouver place dans ce territoire ? Sur quelle lisière pas toujours confortable ?

¹ Phrase lue dans un roman qui raconte une visite de Dieu et du diable sur terre, avec une tournée dans les religions. Qui peut m'aider à retrouver son titre et son auteur me rendrait grand service !

Partie 1 : actrice-chercheuse

1 Autobiographie raisonnée : Qui êtes-vous ?

Là où j'ai grandi, le train de banlieue pour aller au lycée ou à la capitale ne s'appelait pas encore RER. On pouvait faire du vélo au milieu des champs. De banlieue en banlieue, nous avons souvent déménagé vers des zones de plus en plus urbaines. Un jour, j'ai réalisé que je pourrais marcher une journée entière sans sortir de la ville. A 15-16 ans, j'avais fait quelques travaux saisonniers en Alsace et en Auvergne. L'automne suivant, j'ai fui la ville, le lycée et le reste. Depuis j'ai voyagé dans les lieux et les métiers. Gers, Lot et Garonne, Corrèze, Creuse, Allier, Meurthe et Moselle, Vosges, Pas de Calais, Nièvre... Comme un cours de géographie. Bénin. Et parfois sans lieu, entre Bretagne, Ardèche et Pas de Calais. Vacher, porcher, chevrier, informaticienne, coordinatrice, animatrice, formatrice... Et aussi bénévole, à tord et à travers. Et j'ai raconté des histoires. Et j'aime raconter des histoires. Et je rêve que le conte revienne partout, dans les familles, dans les maisons, dans la rue... Je rêve que le conte (re)devienne une voix du monde, un lien entre les hommes, la parole de chacun-e. Je rêve.

1.1 À l'origine - (dés)affiliations

Famille

Je suis reliée à une légende familiale. La généalogie officielle retient deux ou trois personnages portes-valeurs. Un géographe, un député anarchiste, une initiatrice des écoles maternelles. Dans l'arbre généalogique de cette famille nombreuse, protestante, aisée, progressiste et bienveillante, ma mère n'apparaît pas puisque divorcée. Enfant ou adolescente, j'ai choisi d'être étrangère à cette famille-tribu, paternelle et paternaliste.

Du côté maternel, catholique, il n'y a pas d'ancêtres, pas d'arbre généalogique. Trois générations de femmes seules, jeune veuve de guerre puis jeunes divorcées. Quelques mentions d'ouvriers agricoles émigrant entre Picardie et Normandie. Sans préméditation, j'ai prolongé une lignée maternelle de femmes seules et d'ouvriers agricoles.

limprégnations culturelles contradictoires. Opposition à une façon de vivre. Refus de m'endetter. Volonté de rester maître de ma vie, de ne dépendre d'aucune « drogue » (alcool, tabac ou médicament). Refus des jugements sur les personnes. Affirmation de décider par moi-même en toute circonstance. Quand j'ai quitté la maison familiale, je me considérais comme adulte : je décidais seule ce qui me concernait et j'assumais mes décisions. Fidélité à une façon de penser le monde. Une vision « internationaliste », universaliste, le rêve d'une société ouverte, équitable ; la croyance que c'est possible et que ça vaut le coup de se battre pour. Incompréhension ou refus des normes sociales.

L'habillement, la façon de parler, de cuisiner, de manger, de « sortir », d'envisager les relations familiales... Il m'est toujours difficile de comprendre le besoin de s'y conformer pour des personnes qui les contestent. Il me faut faire l'effort d'examiner le contexte pour comprendre certaines évidences implicites. Souvent, je ne comprends pas.

Fraternité

Enfants, nous étions souvent loin du regard des adultes. Solidarité et (co)responsabilité se construisaient par nécessité. La fratrie est le lieu d'apprentissage du corps à corps et de la combativité. C'est aussi le lieu de faire corps quand les adultes sont défaillants.

Enfant puis adulte, j'ai longtemps habité en HLM. Pas des grandes cités, mais des lieux où des familles se côtoient, se rencontrent, dans la solidarité et dans le conflit, où l'entraide et les échanges de services sont nécessaires et quotidiens.

Mes enfants ont grandi entre autre, dans quelques blocs d'une petite ville des Vosges. Des lieux semi-protégés. Beaucoup de rencontres, de façons de vivre, beaucoup d'autres enfants. Des cultures différentes. Beaucoup de difficultés sociales et personnelles et aussi beaucoup de solidarité. Pas mal de violence aussi entre adultes et de souffrances. Et pour certains enfants aussi. Je me suis épuisée parfois, à intervenir et accueillir. Pour des résultats très variables.

1.2 Résistances - (s')affirmer

Agriculture

Pure citadine, j'ai débarqué à 16 ans dans le monde agricole. Une phase de (re)construction personnelle : exister à nouveau, se confronter au vivant, au réel, au corps, légitimer mon existence par le travail, être reconnue professionnellement, donc personnellement. À défaut de me payer, mes premiers patrons m'apprenaient un métier. Avec ce métier une immersion culturelle. Qu'importe l'origine et l'étrangeté, dans le monde agricole, l'essentiel est de travailler. Beaucoup. J'ai appris à m'y conformer. Plusieurs de mes patrons étaient eux-mêmes migrants, venus d'autres régions et regardés comme des gens un peu étranges. À 18 ans, j'ai passé un Brevet Professionnel Agricole de vacher-porcher. J'ai exercé ce métier dans plusieurs régions pendant une douzaine d'années. Le mot « métier » reste associé au travail d'ouvrière agricole. J'ai souvent le geste de montrer mes mains. Un métier, pour moi, c'est d'abord dans les mains.

Aujourd'hui, le travail de la terre me manque. Je n'ai même plus de maraîcher proche à qui donner un coup de main. Du coup, j'ai rarement la possibilité de montrer que je suis

capable de travailler de mes mains et ça me manque aussi. Cela a une importance dans mes relations avec le monde agricole.

Nourrie de culture révolutionnaire, il m'a été évident de me syndiquer. Licenciée brutalement de mon dernier poste de porcher, j'ai mesuré la solidarité syndicale dans ce milieu d'ouvriers agricoles, autant humaine que professionnelle.

Mobilité

Par la suite, tout en changeant plusieurs fois de métier, je suis restée le plus possible dans le monde agricole. Mais il faut bien vivre et nourrir ses enfants. Après un BTS agricole et une formation informatique, j'ai été informaticienne dans une société de service bientôt en faillite, puis dans une usine de meubles. Une sale boîte, de notoriété publique, où chaque matin « *on entre à reculons* »¹.

Je n'étais jamais restée plus de deux ans et demi dans le même emploi et le même lieu. J'ai tenu dix ans à la station expérimentale INRA² de Mirecourt dans les Vosges. En arrivant, je croyais en la recherche et tout ce qu'elle allait nous apporter. Déception. Entre « les bureaux » et « la cour », un conflit latent, une divergence de points de vue, d'objectifs, de façons de penser, traversait et traverse probablement encore l'ensemble de l'INRA³. Assistante ingénieur, ma place était dans les bureaux. Je ne me suis presque jamais retrouvée dans l'univers des chercheurs. Des universitaires avec un langage complexe, riche de grands mots et de références, mais parfois pauvre de contenu. Et surtout tellement loin des préoccupations de ceux qui font le travail avec leurs mains. Les relations et le travail étaient faciles avec les ouvriers et les techniciens.

Comme Alice⁴, je suis tombée dans un trou. Porte verrouillée du placard. Petit à petit, les portes de derrière se sont ouvertes. Je travaillais alors avec la responsable formation de Nancy ; avec des associations d'éducation à l'environnement, des enseignants, des paysans, des conseillers agricoles et les ouvriers de la ferme expérimentale ; avec un chercheur de Toulouse et des conseillers agricoles bretons ; avec un chercheur de Dijon et des associations d'accueil à la ferme. Cette période marque mes débuts dans la formation et l'animation, ainsi que le début d'un DEFA⁵. Avec plaisir, j'étais dans beaucoup d'endroits

1 Expression du médecin du travail

2 Institut National de la Recherche Agronomique

3 En témoignent les tentatives de dialogue institutionnalisés à cette époque... et une certaine fin de non recevoir de la part des chercheurs. En gros, « nous savons ce que nous faisons, c'est vous qui ne comprenez pas. »

4 Référence culturelle s'il en est, mais je ne suis pas sûre du placard. Du moins en face d'une porte fermée qui ne s'ouvre pas n'importe comment. Et derrière, un monde insoupçonné.

5 Diplôme d'Etat Relatif aux fonctions d'Animation, que j'ai terminé au bout de 7 ans. Comme quoi, rien n'est désespéré.

et avec beaucoup de personnes, sauf là où j'aurai dû être du point de vue de mes collègues chercheurs. En somme, j'étais inadaptée. Les chercheurs ou autres responsables avec qui j'arrivais à travailler (ou réciproquement) avaient tous un intérêt réel pour le point de vue des personnes qui font le travail « productif ».

J'ai quitté ce placard pour devenir animatrice-coordinatrice dans une association du réseau de la Confédération Paysanne. J'ai aussi été formatrice en centre de formation agricole et quelques autres avatars.

Indépendance

Il y a eu des périodes où j'ai pris le premier boulot qui se présentait. Il faut bien gagner sa croûte, je n'avais « pas le choix ». En même temps, dans cette période comme durant toute ma vie, j'ai fait « ce que j'ai voulu ». J'ai choisi mes formations, j'ai changé de travail, j'ai eu des activités syndicales et associatives. Il est arrivé quelques fois qu'on me dise que, seule avec deux enfants, je n'aurais pas dû prendre ces risques.

1.3 Fragilités – (s')effacer ?

Femme

À 10 ans, arrivée en cours d'année dans une école mixte -encore rares à l'époque-, j'ai vraiment découvert que j'étais une fille. Ou plutôt ce qu'était une fille dans le regard des garçons de cet âge-là. Sonnerie de la cloche. Récréation. Attaque. Un rituel quotidien. Je ne savais pas pourquoi mais j'avais l'habitude de me défendre. Ils ne gagnaient pas. Dans les périodes de répit, c'est pourtant avec des garçons que je jouais aux osselets ou au billes. Au collège, je refuserai de coudre des mouchoirs alors que les garçons dessinent des cartes à jouer. Au lycée, dans une classe scientifique où les filles sont rares, je refuserai une place proche du bureau et du regard douteux du prof de français. Des situations courantes et quotidiennes. Avant l'âge adulte, les filles ne manquent pas d'occasion de comprendre ce qu'elles sont -en tant qu'objet-, et surtout qu'elles ne sont pas grand chose. Je n'ai pas l'impression que cela ait tellement changé hors certains milieux.

Mon parcours ressemble à celui de nombreuses femmes de ma génération ou d'après. Un moment où les choses changent... mais pas tant que ça. Ça commence avec un prénom mixte qui me vaudra de nombreuses méprises quand je ferai un « métier d'homme ». Quand j'ai commencé à travailler dans l'agriculture, j'ai eu droit aux « *tu aurais pu choisir*

un travail de secrétaire ». Les catégories étaient toujours très marquées et je n'avais pas l'intention de m'y installer. Un patron me disait qu'une fille doit en faire plus qu'un garçon pour être reconnue dans un métier d'homme. Plus tard, élevant seule mes enfants, j'ai entendu les réflexions sur leur avenir de voyous : forcément, sans homme à la maison... On m'a fait comprendre l'évidence qu'une femme seule doit être à vendre. J'ai vu autour de moi et vécu la violence physique et psychologique à l'égard des femmes. J'ai manifesté ma solidarité quand j'ai pu.

Pourtant je n'ai jamais milité dans une organisation féministe. J'ai été frappée, dans un stage de théâtre de l'opprimé, que ce soient deux hommes qui parlent de cette violence. Dans une scène de théâtre-image, l'un d'eux a représenté un homme en train d'étrangler une femme. Pour en sortir, il ajoutait un personnage qui expliquait à cet homme : « elle mérite de vivre ». J'ai proposé un changement. C'est à la femme qu'il faut dire « tu mérites de vivre ».

C'est certainement là à la fois la clé de mon engagement pour les femmes, pour que les femmes libèrent leur parole : qu'elles prennent conscience de leur propre valeur. En tant qu'être humain, au même titre que tous les êtres humains. Combien de fois j'entends des femmes dire « je suis incapable de... », « je ne suis pas bonne... », « je ne sais pas... », « je n'arriverai pas à... » ? Des hommes aussi le disent, mais la fréquence n'est pas la même. J'ai entendu à la radio une coach qui disait aux femmes : « *Quand vous vous présentez à un entretien d'embauche, soyez aussi arrogante que possible. Vous paraîtrez tout juste sûre de vous !* »

Combien de femmes prétendent que leur bonheur est de rendre heureux leurs proches ? Position d'effacement dont le corollaire est une domination : les autres doivent montrer le bonheur qui en résulte. Ambivalence qui ne facilite pas les relations familiales. Du coup, on propose aux femmes de « prendre du temps pour elles ». Au lieu de leur proposer de penser à la situation, aux relations et aux dominations qu'elle crée, on leur propose de penser à leur « féminité », de prendre le temps de soigner leur apparence. De se conformer encore au modèle féminin. Cela ne conduit personne vers l'autonomie et la responsabilité. Mais cela peut faire du bien -c'est quand même un temps à soi- et c'est très bien intégré aujourd'hui par beaucoup de femmes.

Inculture

J'ai passé 14 ans de ma vie en banlieue parisienne. 45 ans ailleurs. Il m'est encore difficile de dire « je suis née à Paris ». L'étiquette m'a souvent été renvoyée dans mes débuts

professionnels. Et même beaucoup plus tard. Une tare ou un handicap que je préfère taire.

Je ne sais que dire des deux années de petite enfance passées à Alger juste après l'indépendance. Du seul petit drapeau -vert blanc rouge- jamais agité dans la rue. De retour en France, j'ai découvert le racisme. Et aussi : apparemment, les autres enfants connaissaient la Marseillaise.

J'ai passé un ou deux mois en classe de terminale et de toute façon, j'ai séché les cours de philo. J'étais et je suis toujours allergique à la lecture des classiques qu'« il faut » avoir lu. Entre ennui et incompréhension, il y a beaucoup, beaucoup d'autres choses passionnantes et utiles à lire et un temps limité pour cela. La théorie m'intéresse quand je suis capable de la rattacher à la pratique. En fait, quelque soit le milieu où je suis, j'ignore la plupart de ce que tout le monde connaît. Une tare que je préfère souvent taire quand j'entends : « vous connaissez bien... » Aussi bien, il m'arrive de citer un bouquin ou un article devant des personnes qui lisent peu ou pas. Une impression d'étaler ma science dont je ne suis pas fière.

Légitimité

Changer de profession, de région, c'est entrer dans une nouvelle culture. Ou essayer d'y entrer. Quand j'arrive quelque part, dans un lieu, dans un métier, dans une association, ma légitimité n'est jamais acquise d'avance. Elle se construit par le regard des autres.

Je n'ai de souvenir de me sentir légitime, « à ma place » qu'en tant qu'ouvrière agricole (même dans les périodes difficiles) et dans mon syndicat agricole ; à l'usine ; dans quelques associations d'éducation populaire ; en tant que salariée d'associations du réseau de l'agriculture paysanne et dans certaines actions professionnelles à l'INRA. C'est à dire dans les lieux et les moments où j'ai été reconnue « professionnellement » (même si c'est en tant que bénévole). Je suis toujours plus proche des syndicalistes ouvriers, des agents techniques ou des éleveurs du Morvan que des chercheurs ou des cadres. Je me sens comme un poisson dans l'eau dans le milieu de l'agriculture paysanne et en apnée dans des structures à fonctionnement institutionnels comme l'INRA, un CFPPA¹ ou un centre de gestion.

Ces dernières années, je suis dans une situation professionnelle précaire. Mes questions de légitimité me reviennent souvent en boomerang. Tout en la rejetant j'ai intégré la valeur

1 Centre de Formation Professionnelle et de Promotion Agricole

travail du monde agricole. Dans les périodes de chômage, je me sens illégitime, j'ai du mal à parler de ce que je fais, même si je suis très active bénévolement par ailleurs.

Venue d'ailleurs, incertaine de « ma place », j'ai besoin d'être active, « militante », pour que chaque être humain ait une place dans la société, au milieu des autres, sans jugement. Créer des réseaux est une nécessité pour que j'y ai moi-même une place.

Ouvrir la porte à l'autre

Accueillir l'autre

Être utile... au risque d'en faire trop

Douter

Venue d'ailleurs, douter de ma légitimité à être ici. Être d'ici ?

2 Terrain : un territoire multiculturel entre abandon et résistance

J'ai débarqué à Château-Chinon un samedi matin ensoleillé.

Sac à dos trop lourd. Train. Car. Fatigue. Je prends le travail lundi. Coups de fil la veille. Sur la liste aimablement fournie par la Maison de la solidarité, un seul studio est encore disponible. Salima ouvre la porte, sourit, me fait entrer, asseoir dans cette chambre-studio dont j'ai besoin maintenant, là, tout de suite et où je passerai six mois. Elle m'offre un café, convainc son mari réticent. Couscous apporté sur un plateau à midi.

Cet accueil chaleureux n'est pas pour rien dans mon ancrage à ce lieu et même à cette rue.

Le Morvan est un tissage de cultures.

2.1 Premières rencontres et sources d'information

Rencontrer le territoire

Pendant ma première année de travail au CFPPA du Morvan, je n'ai rien vu autour de moi. J'ai rencontré des personnes avec qui j'accrochais sans que cela n'aille plus loin. Effet de l'ambiance du CFPPA ou de la région ? Ou bien de la surcharge de travail, de mes difficultés professionnelles ? C'est en devenant formatrice indépendante que j'ai ouvert les yeux, questionné... et pas compris grand-chose. J'essayais de « vendre » (cela aurait dû me nourrir), l'accompagnement de personnes en projet d'installation agricole atypique, la création de réseau, la proposition de formations spécifiques. Au lieu d'ouvrir des portes, les réponses posaient des verrous. Au service agriculture du Conseil Général : « Ici, dans l'agriculture, le collectif, ça ne marche pas. » Dans une communauté de commune, après une heure d'entretien : « *En fait, le maraîchage ça n'a pas sa place ici et le bio, je n'y crois pas.* » Un nouveau boulanger bio : « *Des réseaux ? J'en connais qui ont essayé ici... bon courage !* » Et si je disais à des personnes intéressées – il y en a- l'importance de soutenir les jeunes qui s'installent : « *Ah oui, il faut qu'ils fassent le marché. Ça ne va pas être facile.* »

Les mêmes phrases se répétaient ici ou là. Il y aurait donc ici une fatalité que chacun doive se débrouiller ? De là vient mon entrée dans le DHEPS : chercher ailleurs la possibilité de m'ancrer ici

« Depuis 2 ans, j'ai pu constater comme les personnes en projet d'installation sur le département restaient seules avec leurs projets, avant, pendant et après la formation, avant, pendant et après l'installation. [...] Des installations alternatives sont arrivées depuis une vingtaine d'année. Elles paraissent toujours complètement isolées les unes des autres. Depuis 2 ans, je butte sur la même question : est-il possible, ici, de faire réellement une place à une agriculture différente ? Est-il possible de créer du collectif, du réseau ? J'ai souvent entendu le contraire. Pourquoi ? »¹

Chercher d'autres regards

Riche d'illusions, j'avais donc imaginé en arrivant apporter ma pierre pour relier et soutenir de nouveaux paysans. Engagée dans le SIAES, je me sentais munie d'une espèce de légitimité. Je pouvais questionner sans espérer vendre quelque chose. En même temps, c'est dans l'action – je suis toujours dans l'action – que mes oreilles s'ouvraient, mon regard changeait.

C'est au croisement entre action et réflexion que j'ai interviewé trois personnes à qui je donne le statut d'informateurs. Très différents les uns des autres, elle et ils ont en commun d'être ou d'avoir été au cœur du petit monde institutionnel de la Nièvre ou du Morvan.

Aude

Elle a travaillé 10 ans à la Fédération Départementale des Centres Sociaux de la Nièvre² (FDCS 58). Elle même essaie de créer des occasions de travail commun entre des associations qu'elle rencontre mais elle dit que c'est difficile. Elle est originaire de Saône et Loire et est âgée d'une trentaine d'années. C'est après l'avoir rencontrée dans le cadre du DLA que je l'ai recontactée pour l'interviewer sur la Nièvre en général.

1 Extrait lettre de motivation pour l'entrée en SIAES. 24/09/2015

Note : Les citations un peu longue seront présentées en retrait plutôt qu'en italique.

2 « Implantés au cœur des quartiers, dans les villes et en milieu rural, les Centres Sociaux sont des lieux d'animation sociale et culturelle ouverts à tous les habitants. Chacun peut y trouver des activités et des services dans les domaines les plus variés : insertion, loisirs, logement, garde d'enfants, etc... Un Centre Social est un équipement collectif et polyvalent pour les habitants. Ce sont des équipements de proximité qui s'inscrivent dans une tradition et qui ont un projet. Depuis leur création, les Centres Sociaux ont eu pour objectif prioritaire de faire participer les habitants à l'amélioration de leurs conditions de vie, au développement de l'éducation et l'expression culturelle, au renforcement des solidarités, à la prévention et la réduction des exclusions. La spécificité du Centre Social réside ainsi dans la participation des habitants à son élaboration et à sa gestion. » Source : plaquette présentation de la Fédération de Centres Sociaux de la Nièvre.

Pierre

Il a la soixantaine et il est récemment retraité. Il a été directeur du lycée agricole de Château-Chinon et du Parc Naturel Régional du Morvan (PNRM). Avant et après il a été maraîcher et a fait d'autres métiers dans différentes régions de France et du monde. Il est né à Boulogne Billancourt mais *originaire* de Franche-Comté. C'est un élu qui m'a conseillé de le rencontrer. Ancien professeur, il m'a un peu fait un cours sur l'histoire de la Nièvre et du Morvan, conseillé des lectures, proposé d'autres rencontres.

Raoul

Il est retraité de la Direction régionale de Jeunesse et Sports depuis quelques années. Né dans le Morvan, fils de métayer, *militant régionaliste*¹ depuis les années 70, il est un des initiateurs du renouveau de la culture morvandelle, depuis les premières collectes et la création de *Lai Pouélée*, « association pour l'expression populaire en Morvan »² jusqu'à la création de la Maison du Patrimoine Oral³ en 2008. Il est lui même vieilleux et conteur. Je l'ai rencontré au fil de mes incursions à la MPO. C'est sur l'histoire des associations à l'origine de la création de la MPO que je l'ai interrogé. Il m'en a retracé toute la genèse, les tenants et les aboutissants. Quelques jours plus tard, il m'a proposé un deuxième entretien pour compléter son exposé qu'il trouvait trop personnel.

Ces deux derniers informateurs parlent beaucoup du Morvan qu'ils connaissent bien, où ils ont encore des activités avec la MPOB. Ils n'ont pas choisi d'y habiter.

C'est sur la Nièvre que j'ai interrogé Pierre et Aude. Par la suite, mon terrain de recherche s'est limité progressivement au Morvan en gardant des éclairages sur le département.

2.2 En Morvan, ni bon vent ni bonnes gens

« Vous prenez une de ces petites routes tortueuses du Morvan, une de ces petites routes qui donnent l'impression de mener nulle part [...]. »⁴

Un bout de Massif Central

La description est toujours subjective, chargée du regard de celui qui vient du *bon pays* (les plaines autour) ou de celui qui vit dans ce *mauvais pays*. Petite montagne pour les uns, « plateau bosselé » pour d'autres, le Morvan est reconnu comme une entité mais ses limites fluctuent selon les auteurs et les époques.

1 Expression qu'il a utilisée le 2 avril 2010, lors de son discours de départ de la Maison du Patrimoine Oral de Bourgogne dont il a été le premier directeur. www.gensdumorvan.fr consulté le 31/10/2018

2 Présentation dans *Vents du Morvan* n°1, automne hiver 1998, page 55

3 MPO, devenue MPOB, « de Bourgogne » en 2016, pour souligner un caractère régional et non spécifiquement morvandiau. Ce qui ne va pas sans grincements et sans une ambiguïté qui perdure.

4 Donadoni Jean-Luc, *Vent du Morvan* n° 1, automne-hiver 1998, page 19

Massif granitique posé au milieu des plaines. Une tripotée de petits monts sans orientation dominante, étagés entre 400 et 900 m d'altitude. Des hauts et des bas reliés par des petites routes sinueuses. Des forêts, des plantations de résineux, des pâtures cernées de haies. Des villages, des hameaux et des écarts dispersés. Des terres pauvres qui n'ont jamais su bien nourrir leurs habitants. Un climat froid et humide. Des sources, des ruisseaux, des étangs, des lacs, tout un réseau qui alimente la Loire, la Seine et la Saône. Quand le Morvan n'est tout blanc -et la neige est moins fréquente aujourd'hui- il coule dans tous les sens et il verdoie à toutes les hauteurs, avec mille nuances. Sauf les étés trop secs, comme en 2018 et en 2019¹, où les pâtures tournent en vieux paillason et où l'eau vient à manquer dans les associations communales².

Le Morvan couvre à peine plus de 5000 km². Ce n'est pourtant pas un territoire homogène. Le sud et le nord, plus favorisés par le climat, le relief et les sols sont tournés vers les plaines et leurs zones urbaines (emplois et commerces). Le Haut Morvan au centre est plus rude et ses habitants se sont souvent expatriés pour gagner leur vie.

En somme, le Morvan ressemble à tout ce qu'on trouve dans les marches du Massif Central auquel il est officiellement rattaché depuis moins de quinze ans³. Une opportunité financière.

Cadres administratifs

Le Morvan est partagé entre les quatre départements bourguignons. Il est aussi divisé en quatre Pays⁴. En conséquence il est toujours l'arrière-pays de territoires administratifs moins défavorisés. Les préfetures et les administrations sont toujours loin. Malgré un projet de département aussitôt avorté après la révolution de 1789⁵, la seule entité

1 Et la question du « modèle agricole » se pose alors avec une acuité nouvelle.

2 Ce qui m'a permis d'apprendre leur existence en 2018. Plusieurs villages ont donc gardé cette forme de gestion collégiale de l'eau, ressource habituellement abondante.

3 Décret n°2004-69 du 16 janvier 2004 relatif à la délimitation des massifs. Sur www.legifrance.gouv.fr

4 *"Provenant de la notion ancienne de "pays" géographique (appartenance sociale à un lieu, une vallée, une culture...), ces unités territoriales sont officialisées en 1995, renforcés en 1999, afin de créer et promouvoir un développement global et durable du territoire concerné et de favoriser les relations entre pôles urbains et arrière-pays rural. Ils résultent d'une démarche ascendante et volontariste des acteurs locaux souhaitant s'unir autour d'un périmètre pertinent (bassin de vie) afin de dynamiser le territoire par de nombreux projets (emploi, santé, qualité de vie, tourisme, habitat, patrimoine, aménagement du territoire, environnement...)." Wikipédia.* Soit le Morvan n'est pas un bassin de vie, les frontières entre départements sont plus importantes que l'homogénéité relative du territoire. Soit quelque chose a été raté. Un peu des deux sans doute. Un élu local m'a expliqué que pour éviter de créer un Pays qui se serait superposé au territoire du Parc Naturel, les élus du Parc ont dit que c'était interdit. Or il aurait suffi que le territoire en question diffère d'une seule commune. Les quatre Pays résultants dépassent nettement le territoire du PNRM.

5 « 1790... pour un département du Morvan ! » Claude Chermain, Journal de Saône et Loire, 22/11/2014
Les villes du Morvan n'ont pas suivi Autun, à l'origine de la proposition. Elles ont préféré rejoindre Nevers ou Dijon.

commune est le Parc Naturel Régional du Morvan (PNRM) aux prérogatives limitées et aux orientations plus environnementalistes que développement local – jusqu'à il y a peu en tout cas. Et dont le rôle et les actions sont diversement appréciées, peu en général par les agriculteurs.

Défavorisé parmi les défavorisés

Un magazine gratuit¹ proposait en avril 2015 quelques idées innovantes pour « *faire décoller la Nièvre* » : un dispositif « vieux en vitrine » pour occuper les magasins vides et veiller sur les vieux ; un label « Cité sénescence » pour Nevers.

Le Morvan n'a donc pas d'entité administrative et l'essentiel des statistiques est départemental², il faut donc composer avec des informations mal adaptées. Celles de la Nièvre surtout puisqu'elle couvre la plus grosse partie du Morvan. En 2015, la Nièvre compte un peu plus de 200 000 habitants. Elle perd des habitants depuis les années 1960 (-13%) quand les autres départements de Bourgogne en gagnent. En 2016, 15 % de la population a plus de 70 ans³. Mais la Nièvre est aussi un département très déséquilibré. Un tiers du territoire, avec Nevers et les bords de Loire concentre plus de 74 % des emplois et 70 % des habitants⁴. A l'est, le Morvan concentre plutôt les anciens et les vides. Moins de 35 000 habitants pour l'entièreté du territoire constituant le bassin d'emploi⁵, soit environ 2700 km², une densité de population de moins de 13 habitants au km². 34 % de résidences secondaires (seulement 15 % dans la Nièvre et 20 % en Creuse pour comparaison). Un taux de pauvreté de plus de 18%, équivalent à celui de la Creuse, supérieur de près de 3 points à celui de la Nièvre qui fait déjà partie des départements les plus pauvres⁶.

La Nièvre a gardé la trace des houillères et de la sidérurgie mais aujourd'hui, les trois quart des emplois viennent des commerces et des services (38 %) et du secteur public (administration, santé, enseignement, action sociale (36 %))⁷. L'industrie perd des emplois (-12 % 2013-2018) comme le BTP (-16,5 %). Seul l'intérim en gagne dans les dernières

1 Koikispass n° 117, avril 2015

2 Et s'il n'y avait que les statistiques pour occulter les différences entre territoires...

3 france3-regions.francetvinfo.fr/bourgogne-franche-comte/nievre/nievre-population-continue-diminuer-1164857.html, 1/1/2017 – 12% sur l'ensemble de la France (INSEE)

4 Bourgogne Dimension n° 197, INSEE Bourgogne, avril 2014

5 Bassin d'emploi Morvan pour l'INSEE, soit 119 communes qui ajoutent et soustraient au Morvan du PNRM, les données les plus proches malgré tout. <https://www.insee.fr/fr/statistiques/1405599?geo=ZE2010-2605>. Chiffres détaillés 25/9/2018.

6 Situation économique et sociale de la Nièvre, CG 58, Janv 2015 sur <https://studylibfr.com/doc/2412849/chiffres-cles-economie-nivernaise>, consulté le 30/01/19

7 Insee, RP2010 (géographie au 01/01/2012) et RP2015 (géographie au 01/01/2017) exploitations complémentaires lieu de travail dans Dossier complet département de la Nièvre, juin 2018

années...¹ Le département dépend fortement de l'emploi public, une fragilité supplémentaire. Comme dans les autres territoires ruraux, les manifestations se multiplient contre les fermetures de services médicaux, de postes ou d'écoles. Sans succès. En plus des services, ce sont des emplois perdus.

L'industrie agro-alimentaire est quasiment absente du département. Les grosses coopératives agricoles céréalières ou de bétail sont essentiellement tournées vers l'approvisionnement et la vente de produits bruts ou d'animaux vivants. Les quelques petites ou très petites entreprises agro-alimentaires n'utilisent pas spécifiquement des ressources locales malgré leur étiquette (« terrines du Morvan », « confitures du Morvan »...).

Quelques cartes placent rapidement le Morvan dans le vide si souvent exprimé, légitimant un sentiment d'abandon. Le revenu médian le plus bas de la grille, l'absence de zone urbaine, d'industrie. La rareté des services... (Voir en annexe)

De la multi-activité à la spécialisation

Pourtant, le Morvan a eu ses gros bourgs actifs. Une grosse industrie du bois de chauffage envoyé par flottage jusqu'à Paris pendant plusieurs siècles offrait de nombreux emplois saisonniers jusqu'au milieu du XIXe . Les carrières de pierre, les dernières mines (plomb, manganèse, uranium) on perduré jusqu'au XXe siècle. Des moulins, des artisans et des petits commerces répondaient aux besoins locaux. Plus tard des petites industries sont apparues (métallurgie, caoutchouc, plastique, confection, lingerie, conditionnement...). La grande majorité a disparu. De ce Morvan multi- et pluri-actif, il est assez peu question. Dans livres de vitrines et les magazines en papier glacé, l'histoire du Morvan s'affiche avant tout comme une histoire de migrations temporaires, galvachers et nourrices (voir plus loin).

Aujourd'hui, le tourisme est le seul atout économique vraiment évoqué. Les autres activités en dépendent fortement (commerce, bâtiment, artisanat, vente directe en agriculture...). Il était déjà mentionné par Levainville en 1909² comme étant ce qui permet de maintenir les services pour les résidents permanents. Des grands projets sont envisagés (tour du Haut Folin³) mais j'ai souvent entendu dire que les bases ne sont pas là

1 CCI Nièvre, Observatoire économique, Tableau de bord 2ème trimestre 2018, [en ligne] www.nievre.cci.fr/sinformer/observatoire-economique-0, consulté le 30/01/19

2 Levainville Jacques, *Le Morvan, étude de géographie humaine*, Paris, Colin, 1909

3 Après le site archéologique et le musée de Bibracte, un succès qui n'irrigue pas le territoire (les touristes n'y séjournent pas), le projet de « tour du Haut Folin », supposé attirer 200 000 visiteurs par an, a été abandonné récemment. Il soulevait beaucoup de scepticisme pour un massif qui mise sur ses qualités environnementales.

pour assurer un accueil de qualité, la coordination des acteurs ou la mise à disposition des informations. Plus officiellement, le PNRM fait le constat d'une offre d'hébergement vieillissante, dont la qualité *stagne depuis de nombreuses années*, du manque de services sur les grands itinéraires et d'une faible rentabilité des établissements...¹ Un Certificat de Spécialisation Tourisme a été créé au CFPPA du Morvan pour professionnaliser les acteurs. Il a duré 2 ou 3 ans.

Contrairement à d'autres régions, aucun lien actif n'est établi entre agriculture et tourisme. Le rôle des agriculteurs sur l'attrait touristique (paysage, enrésinement et enrichissement, état des sentiers, produits locaux...) n'est pas mis en valeur. Très peu d'agriculteurs ont une diversification touristique.

2.3 Une agriculture monolithique

« Le réseau des voies secondaires s'est bien amélioré [...] mais la circulation de ferme à ferme par les routes rocailleuses souvent verglacées en hiver reste difficile. On comprend que l'individualisme se fige dans ces conditions. L'atonie de la vie de relations a endormi le Morvan dans la quiétude misérable d'une agriculture dépassée. »²

« Le département [de la Nièvre] est longtemps resté sous l'influence des grands propriétaires nobles qui ont maintenu bien longtemps après la révolution et d'une manière à peine déguisée les servitudes de l'ancien régime. »³

Influence par le maintien de grands domaines détenus par la noblesse ou la bourgeoisie foncière. Influence par l'encadrement de l'agriculture et la généralisation de modèles agricoles adaptés à ces grands domaines. Influence par le pouvoir politique des notables.

« *L'encyclopédie du XIXe siècle précise en évoquant la Nièvre : « les fruits et les légumes y abondent », « ...le chanvre, cultivé sur de larges proportions »...* »⁴ Il y avait aussi de l'avoine, des pommes de terre, du sarrasin, des vaches laitières, des porcs... Aujourd'hui, la Nièvre est un territoire de grosses structures agricoles, plus de 90 hectares en moyenne. Plus de 90 vaches allaitantes par exploitant pour les élevages bovins⁵. L'agriculture y est peu diversifiée, centrée sur des productions destinées à l'exportation ou à des industries situées ailleurs : jeunes bovins maigres et céréales. À côté des activités

1 Charte européenne du tourisme durable, Diagnostic touristique, PNRM, mars 2013, sur http://www.parcumorvan.org/fic_bdd/pdf_fr_fichier/1382520775_Diagnostic_touristique.pdf consulté le 1/2/2019

2 Bonamour Jacqueline, *Le Morvan, la terre et les hommes*, PUF, 1966, Page 153

3 Humann R., *La crise agricole dans le département de la Nièvre à la fin du XIXe siècle*, 1965

4 Agreste Bourgogne n° 169, septembre 2014

5 [Infographie] La Nièvre, définitivement terre de bovins viande et d'ovins, Journal du Centre, 18/1/2019, www.lejdc.fr, consulté le 29/1/19

forestières et des plantation de résineux, la seule diversification importante, les sapins de Noël font la fierté du Morvan.

La vente directe est peu développée. C'est souvent un petit complément pour les exploitations qui la pratiquent. Pour des nouveaux qui arrivent avec des projets différents (maraîchage, fruits, chèvres, plantes aromatiques...) en vente directe, le mouvement est tout juste naissant. Il n'y a pas eu dans le passé d'effet tâche d'huile des installations alternatives, comme dans d'autres régions, ni de constitution d'un réseau qui pourrait être porteur pour des nouveaux arrivants.

En consultant les archives départementale, on trouve régulièrement des alertes sur les difficultés de la Nièvre.

- En 1965, une étude commandée par la FDSEA¹ affirme que la production de bétail maigre n'est pas rentable,

« même dans les années fastes où il y a l'illusion de prix rémunérateurs, la vente de maigre couvre au mieux les coûts de production. »²

- En 1970

« La baisse rapide du nombre d'agriculteurs dans certains cantons (Lormes et Montsauche³ notamment), déjà faiblement peuplés devient inquiétante : la désertification a de graves inconvénients »⁴.

- En 1978, un discours à l'Assemblée Générale de la FDSEA

« Il est suicidaire d'aller plus loin dans l'exode dans la Nièvre ». « Plus de 28% de la population agricole familiale et plus de 34% des actifs agricoles ont disparu en 10 ans. [...] La main d'œuvre se raréfie alors que les exploitations continuent de s'agrandir. [...] à l'origine des suréquipements en matériel et installations conduisant à un alourdissement de l'endettement [...] responsable des difficultés rencontrées par les jeunes à l'installation [...] »⁵

Régulièrement aussi, il y a des encouragements à la diversification des productions, à la recherche de valeur ajoutée, à la création d'outils collectifs, à la formation à la coopération. Mais d'après Pierre, le territoire était riche et ne se souciait donc pas modifier ses pratiques agricoles ou sa commercialisation, ni de chercher à limiter la désertification. Les structures ont continué à s'agrandir et à se spécialiser dans des productions à faible valeur ajoutée par rapport au niveau de capitalisation. La Politique Agricole Commune

1 Fédération Départementale des Syndicats d'Exploitants Agricoles. Syndicat majoritaire.

2 Essai d'une présentation des problèmes de l'agriculture dans le département de la Nièvre, Service d'information agricole, Nevers, 1965

3 Communes du Haut Morvan

4 Recensement général de l'agriculture, Nièvre, Ministère de l'agriculture, 1970

5 L'agriculture nivernaise, Chambre d'agriculture de la Nièvre, 1983

(PAC) a favorisé l'agrandissement, d'une part avec ses aides à la surface, d'autre part en limitant le chargement en bétail.

L'agriculture est vue comme un gisement possible d'emploi dans les documents du département, mais le monde agricole nivernais est vu comme peu ouvert à la diversité.

« [La Nièvre agricole] est confrontée à
- une difficulté à rénover ou à construire de nouveaux modes de dialogue entre systèmes, entre agriculteurs et également avec le reste de la société,
- une difficulté à concevoir d'autres modèles de réussite, notamment en agro-écologie, [...] »¹

En 2015, un travail de prospection est impulsé par la Direction Départementale des Territoires et la chambre d'agriculture de la Nièvre, avec différents acteurs concernés.

« Cette démarche d'anticipation a été retenue pour faire émerger différentes images possibles de l'installation et de la transmission à l'avenir. L'objectif était de proposer des orientations politiques mais aussi de sensibiliser les acteurs du monde agricole en général et de l'installation en particulier, aux enjeux liés aux dynamiques actuelles. »

La concertation aboutit à six scénarios possibles, qui vont de la poursuite des tendances actuelle ou une dérégulation complète à des changements d'orientation, vers le bio, les circuits courts... Cependant,

« le comité de pilotage n'a pas souhaité se prononcer sur la caractérisation d'un scénario souhaitable. De fait, il n'a pas été possible d'établir un cap vers lequel orienter une politique de l'installation et de la transmission. »²

Malgré les efforts ou les souhaits du Parc Naturel du Morvan, son agriculture suit très majoritairement un modèle encore plus spécialisé de production de brouillards. Tentatives d'ouverture, l'association Morvan Terroir et la « marque Parc », touchent peu d'agriculteurs. Peu contraignantes, elles jouent surtout sur l'image d'un *environnement naturel préservé*. Elles sont un plus pour les agriculteurs concernés, pas un moteur d'installation ou de diversification. En 2005, le PNRM a mandaté une étude³ pour envisager la création de labels et de diversifications plus spécifiques, sur le modèle d'autres régions. Sa conclusion ouvrait vers une démarche participative plus large qui n'a jamais eu lieu. Plus de dix ans après, en 2018, le lancement d'une filière « porc plein air du Morvan » basée sur un système d'intégration⁴ s'adresse avant tout à des éleveurs

1 Extrait du Projet Agricole Départemental (PAD) 2014-2020 – signé en octobre 2014 par le Conseil Général, la Chambre d'Agriculture et la Préfecture de la Nièvre.

2 Analyse n° 88, Centre d'études et de prospection, Ministère de l'agriculture, décembre 2015

3 Risoud Bernadette, Atelier PSDR1 « Agriculture en Morvan », Rapport de fin de première phase (2003-2005), UMR INRA2-ENESAD CESAER3, Décembre 2005.

4 Les porcelets et l'aliment sont fournis par une entreprise qui rémunère l'éleveur à un prix fixe de 25 € par porc fini. L'éleveur fournit le travail, les terrains et les équipements. Il est ainsi sous-traitant de

bovins en place. Elle est constituée sans lien avec l'expérience des quelques éleveurs de porc plein air déjà en place.

Dans toutes ces initiatives, il s'agit surtout d'apporter un plus à des éleveurs en place et un supplément d'image pour le Morvan. Elles ne débouchent pas non plus sur une plus grande coopération entre agriculteurs. Il n'y a pas de volonté de favoriser l'arrivée de nouveaux paysans, de questionner le modèle agricole local -pourtant fragile-, la place de l'agriculture sur le territoire et sa relation avec le reste de la société.

Des îlots...isolés

Il y a pourtant eu dans la Nièvre des installations hors cadre familial depuis les années 80. Des personnes qui ont innové pour la région, en proposant des multi-productions ou des productions abandonnées (plantes médicinales, lait et transformation, porcs...) sur des petites structures. Contrairement à d'autres régions, elles ne constituent pas un moteur de collectif¹.

Cependant, certains territoires forment des îlots où se développent une vision alternative. Dans le petit village de Rouy, à mi-chemin entre Château-Chinon et Nevers, l'association « la part du colibri »² organise un marché de producteurs depuis 2008. Plusieurs installations de *néo-paysans* ont eu lieu dans ce village ces dernières années. Pour le Morvan, c'est surtout la limite sud, tournée vers la Saône et Loire, plus urbaine, qui voit arriver depuis quelques années des installations diversifiées. Les producteurs redonnent vie au petit marché hebdomadaire de Luzy et fournissent une des deux AMAP³ du département. À Vauclair, sur le flanc ouest du Morvan, plus près des petites villes dynamiques de Corbigny, Avallon et Vézelay, une association environnementaliste a créé un marché de producteur en lien avec un café associatif. D'autres expériences plus limitées émaillent le territoire et se développent depuis deux ou trois ans. Ce sont plutôt des formes de vente directe organisées par les paysans récemment installés, relativement isolés.

Le CFPPA du Morvan propose une formation BPREA⁴ (plus ou moins bio) qui permet d'obtenir les aides nationales à l'installation et un Certificat de Spécialisation Agriculture Biologique (CS Bio). Des personnes viennent là parce qu'elles ont le projet de s'y installer,

l'entreprise, sans autonomie mais avec une garantie de vente.

1 Où des associations de paysans se sont multipliées et ont été investis par les nouveaux installés...

2 En référence au mouvement inspiré de Pierre Rabhi

3 Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne. L'autre est située à Nevers, classiquement en milieu urbain.

4 Brevet Professionnel de Responsable d'Exploitation Agricole

d'autres découvrent le Morvan ou la Nièvre à l'occasion de ces formations. Cela représente un vivier potentiel de futurs agriculteurs. De fait, si beaucoup ne restent pas, par choix ou faute de trouver des terres, les installations se développent ici aussi depuis quelques années. Il s'agit souvent de personnes non issues de familles agricoles, en reconversion professionnelle. Elles souhaitent s'installer sur des petites surfaces, en maraîchage, petit élevage, plantes aromatiques et médicinales, accueil pédagogique... en vente directe. J'ai accompagné dans leur projet quelques personnes rencontrées au CFPPA. Pour sécuriser leur installation, il serait utile de développer des réseaux de soutien et de commercialisation. Il me semble qu'elles ne sont ni accueillies ni rejetées du monde agricole conventionnel. Comme pour la génération précédente, il peut y avoir un peu d'entraide, mais pas de véritable coopération. Les réseaux familiaux suffisent au fonctionnement des exploitations en place, ce qui conforte l'image d'un monde agricole fermé sur lui-même.

Une place pour l'alternatif ?

Je suis en relation avec un élu de la Confédération Paysanne à la Chambre d'Agriculture. Lui-même n'étant pas d'origine agricole, installé avec une production diversifiée et en vente directe, souhaite soutenir ces installations atypiques. Il semble assez seul même dans son syndicat. Contrairement à de nombreuses autres régions, l'ARDEAR¹ Bourgogne-Franche Comté ne propose pas d'appui spécifique autour de l'installation (formation ou accompagnement). L'idée semble faire son chemin, mais la rencontre envisagée depuis le printemps 2018 reste toujours à l'état de projet un an plus tard. Ce sont des acteurs plus spécialisés qui prennent la main début 2019 : Semeurs du Possible, l'association qui développe un réseau d'espaces-test² depuis 2013 et Accueil Paysan ont lancé les rencontres RARES³ *pour soutenir les projets agri-ruraux atypiques*, en invitant tous les acteurs institutionnels ou associatifs. De son côté, l'antenne bourguignonne de Terre de Liens, une association dont le but est de lutter contre la spéculation foncière, organise ses premiers café-transmission ou café-installation en région, avec les acteurs institutionnels, chambre d'agriculture, SAFER⁴. Retour d'une participante qui a elle-même renoncé à s'installer il y a quelques années :

1 Association Régionale pour le Développement de l'Emploi Agricole, association de formation et d'animation adossée à la Confédération Paysanne..

2 Mise à disposition de terrain et de matériel pour permettre à un futur paysan de se tester.

3 « Regroupons les accompagnateurs des entrepreneurs agricoles et ruraux atypiques en Bourgogne »

4 Sociétés d'aménagement foncier et d'établissement rural, créées au début des années 60 pour favoriser la modernisation des structures agricoles.

« De ce que j'en ai vu et pu déceler, on a vraiment eu deux visions de l'agriculture et de l'aménagement du territoire qui s'affrontaient. Ceux qui veulent aller vers de petites fermes et bio. Et ceux qui ne croient pas à la viabilité de petits projets. »

Dont les institutions qui pourtant annoncent qu'elles accompagnent tous les types de projets. De part et d'autre, il est bien question de « croyance » et le peu de rencontres entre ces deux mondes n'a jusque là pas vraiment permis d'interroger les dogmes issus de ces croyances. Pour autant, chacun de ces « mondes » n'a rien d'univoque.

2.4 Une histoire de dominations

Un pays colonisé ?

« Ailleurs, on n'a eu qu'à tirer parti des ressources qu'offrait la nature. Ici, on les lui a arrachées de force, et ce long effort souvent a été vain. Dans cette lutte contre cette marâtre, le Morvandeau se rend compte qu'il n'est pas toujours le plus fort. De là sa prudence dégénérée en routine, sa parcimonie devenue de l'avarice, ses soucis transformés en méfiance, mais de là aussi sa grande pitié aux pauvres gens. Misérable, il est tendre aux miséreux. Il n'y a pas d'expression malsonnante, dans ce mauvais pays, pour qualifier la mendicité. Les termes de coquin, de bélître, de gueux, qui désignent ailleurs les mendiants, ici sont inconnus.¹»

Le Morvan est une entité habitée par des Morvandiaux. Dans les siècles passés, il s'est toujours trouvé des auteurs pour décrire leur caractère, comme celui des Auvergnats ou des Bretons. Pas toujours flatteur, c'est surtout le regard des lettrés sur les paysans, les campagnards et en général les sous-développés.

Nous y voilà.

A l'issue de débats *relativement passionnés*, les participants à l'étude PSDR² se sont accordés sur l'existence d'une identité morvandelle, liée au paysage et aux conditions naturelles de montagne, plus difficiles que dans les plaines alentours, à un territoire relativement enclavé caractérisé par son « système de hameau-clairière »³ et à son histoire propre.

L'histoire du Morvan est caractérisée par la production de produits bruts (bovins maigres, bois de chauffage) et par l'exportation de main d'œuvre (nourrices, galvachers...). Ce pays réputé enclavé a toujours eu des liens forts avec la capitale. Une grande partie des produits et de la main d'œuvre lui sont destinées et Paris a longtemps confié ses orphelins à des familles du Morvan.

1 Levainville Jacques, Le Morvan, étude de géographie humaine, Paris, Colin, 1909, p. 284

2 Risoud Bernadette, cf. note 3 page 17

3 Cité dans le document : Maigrot Jean-Louis, "Le Morvan et ses clairières : un modèle de représentation" in bulletin de la SSNAHM, n°4, 2005, pp. 15-31

Le Morvan s'apparente-t-il à un pays colonisé ? questionne B. Risoud. Elle parle en tout cas d'une économie *dominée*. Dans les conversations courantes, le sentiment de colonisation est parfois relié au nombre de parisiens, parfois perçus comme des envahisseurs. Pourtant, une bonne partie de ces parisiens sont nés ici. Ils ont souvent passé leur vie professionnelle en région parisienne. Ils sont revenus régulièrement. Déçus d'être vus comme des étrangers à leur installation définitive, ils ont pourtant peut-être contribué à entretenir un fossé douloureux. Une animatrice des foyers ruraux de Saône et Loire notait que le Morvan est un territoire d'où il fallait partir pour réussir sa vie. Ceux qui sont restés seraient donc ceux qui n'ont pas réussi.

De nombreux autres clivages m'ont été décrits ou exprimés. Entre les éleveurs et les autres agriculteurs ; entre les gens de bureau (les élus et les institutions) et les autres habitants ; entre les musulmans et les autres habitants ; entre les artistes et les autres habitants. Mais qui sont donc ces autres habitants ? Ceux qui ont *quatre générations au cimetière* ? Coup de colère d'une artiste :

«Je me considère maintenant comme d'ici. je sais qu'il y en a plein qui vont pas le faire parce que j'ai pas quatre générations au cimetière. On est d'accord, on parle bien de ceux qui vont pas me saluer le premier automne parce que je n'ai pas encore passé l'hiver et qu'ils me salueront au printemps. On parle de ces gens là ! »¹

Fossé ou fantasma ? De quel côté ? Légende ou réalité ?

Verrouillage institutionnel

Pierre évoque une région où le féodalisme n'a jamais vraiment cessé, en témoignent les grands domaines agricoles et la multitude de châteaux. Aude et Pierre parlent chacun à leur façon d'une société verrouillée. Peu d'acteurs qui se connaissent tous, au plan politique comme au plan institutionnel et associatif.

Dans le monde associatif, deux grandes fédérations, institutionnalisées, très proches l'une de l'autre, comblent en partie les manques du service public. Aude en parle de l'intérieur. La Fédération des Œuvres Laïques (FOL) *ne fait plus d'éducation populaire* et la Fédération Départementale des Centres Sociaux *maintenant s'en réclame* mais n'en fait pas vraiment d'après elle. Les associations de leurs réseaux *trustent* les domaines sanitaires, service à la personne, périscolaire, famille, loisirs, accueil des réfugiés etc. La Nièvre a la particularité d'avoir un grand nombre de centres sociaux ruraux², dont cinq

1 Observation d'une jeune femme aux 10 ans de la MPOB, Anost, 22/09/2018

2 À l'inverse, les Foyers Ruraux ont tous disparus alors qu'ils sont restés très présents en Saône et Loire et dans l'Yonne. Un animateur des Foyers Ruraux de l'Yonne m'a dit en avoir cherché la raison sans succès : « certainement des choix politiques à un moment ». Choix qui ont préféré une logique de service

dans le Morvan. Employeurs majeurs dans certains secteurs, ces deux fédérations sont aussi un passage obligé pour les nouvelles initiatives à la recherche d'appuis ou de financements. Aude dépeint une vision du développement descendant et très lié aux financements. On ne prend pas de risques. Pour le renouvellement de leurs cadres, ces fédérations ont une pratique de cooptation qui laisse peu de place aux nouveaux et donc à de nouveaux points de vue. A moins que ce ne soient les nouveaux qui ne veulent pas venir précise Aude.

Peu attirant ? Le Morvan s'est construit une image de résistance. Résistance à une nature hostile, mais aussi terre de refuge, résistance des maquis, résistance culturelle...

2.5 Résistances

« Pour preuve, le Morvan est là. Et sa richesse, sa générosité, ce sont ses hommes. Ses hommes qui sont comme des arbres. Nouveaux avec les mains, solides avec le cœur. Ceux qui s'obstinent, ceux qui sont fidèles à l'obstination même. Ceux qui résistent, -l'histoire du Morvan pourrait être celle d'une éternelle résistance- [... La terre] leur a enseigné la tradition. Elle leur a enseigné surtout la force de croire que tout ce qu'il y a d'essentiel dans ce monde vient de cette tradition vivante qui seule, allie l'homme à la Modernité. [...] C'est qu'ils ont dû apprivoiser la Nature. [...] Cette adversité-là, ils en ont acquis le goût, et peut-être l'idéal. C'est là leur fierté. »¹

À tout le moins, le Morvan a été et est encore un territoire-refuge ; hier par la protection qu'offrent forêts et terres dépeuplées en temps de guerre ; aujourd'hui par le prix abordable des maisons dans ces terres dépeuplées.

Migrations

« L'arrivée constante de populations extérieures au territoire entraîne une évolution des liens sociaux. Il est nécessaire de mettre en place des outils de médiation afin d'assumer, dans la prochaine décennie, une évolution la plus harmonieuse possible de la société morvandelle, à la fois dans la conception culturelle des groupes sociaux, à la fois dans le dialogue autour des aspects environnementaux. »²

Le Morvan est avant tout une terre de migrations. C'est l'image la plus saisissante et la plus prégnante qui est proposée au visiteur. Celle des galvachers, quittant le Morvan pour louer leurs services six ou sept mois par an, partant avec leurs attelages de bœufs jusqu'en Picardie. Celle des nourrices sur place, laissant leurs enfants à une voisine ou à une grand-mère pour aller allaiter les petits de riches parisiens. Celle des *Petits Paris*,

à une logique d'éducation populaire.

1 Lequime Jérôme, Vent du Morvan n° 1, automne-hiver 1998, Editorial

2 Le Parc révisé sa charte, extrait, Parc Naturel Régional du Morvan, sur www.parcduMorvan.org, consulté en juin 2018

enfants de l'assistance publique placés dans les familles du Morvan. Et celles de ces mêmes enfants expédiés en apprentissage en d'autres lieux à l'âge de 13 à 15 ans. Celle des résidents secondaires et des retraités, venus trouver ou retrouver une campagne préservée. Celle des néerlandais, des belges, des anglais venus s'établir. Celle, spécifique au secteur de Château-Chinon, de musulmans européens attirés par les formations coraniques dispensés à l'Institut Européen des Sciences de l'Homme (IESH). Celles des vacanciers et des touristes, habitués ou de passage. Celles moins glorieuses et moins exposées, des prisonniers de la première guerre mondiale, étrangers ou déserteurs, oubliés dans un camp insalubre et en même temps employés sur les fermes...

Plus oublié encore est la mobilité des paysans dans le passé. Au XIXe, le Morvan est encore une terre de grands domaines et de très petites propriétés acquises générations après générations.

« Dans le Morvan où domine la grande propriété souvent noble et d'une dimension parfois supérieure à la moyenne française, les paysans sont véritablement dépendants des nobles ou des bourgeois, perpétuant des seigneuries rurales au XIXe siècle : la majorité des paysans es composée ici de fermiers, de métayers (plus nombreux dans le Sud), d'ouvriers et de domestiques agricoles, très liés aux possibilités d'embauche. Ici, les démocraties rurales reculent. »¹

Soumis aux aléas de l'embauche, ils seront suivant les périodes ou les saisons métayers, ouvriers agricoles ici ou dans les plaines, ouvriers forestiers, galvachers pour certains... La spécialisation agricole est récente.

« A l'époque de l'autarcie économique des petites régions où donjons et clochers dominaient les campagnes, le Morvan fut ce pays maudit que nous avons décrit ; misère, maladies, mortalité élevée y étaient lot quotidien. Mauvais pays dont les enfants partaient temporairement pour les bons pays et la capitale, il l'est resté dans la mesure où la montagne a cru trouver dans une spécialisation -l'élevage du Charolais- la solution à ses problèmes. [...] malgré l'espoir qu'avait fait naître en un temps l'élevage du jeune charolais ; ce dernier a profité davantage aux plaines d'alentour qu'à la montagne ; ici il a enfermé les systèmes de culture dans un immobilisme que nous nous sommes efforcé de décrire. »²

« Après avoir fourni à la capitale son bois, ses nourrices, cette petite montagne est devenue un centre d'élevage de « maigres » charolais ; il y a eu simple substitution de dépendances à l'égard de Paris sans qu'un équilibre régional soit réellement trouvé. »³

Accentué par les politiques agricoles des années 1960, la spécialisation et l'agrandissement des exploitations opèrent la distinction entre ceux qui sont immobiles,

1 Vigreux Marcel , Paysans et notables du Morvan au XIXe siècle, Château-Chinon, Académie du Morvan, 1997

2 Bonamour J., p. 428. Cf. note 3 page 17

3 Cf. note 2. p. 431

agriculteurs -c'est à dire professionnels exclusifs de l'agriculture- et non paysans, et ceux qui vont quitter le métier et le territoire. Les premiers, immobiles professionnellement et géographiquement. Les seconds, migrants par choix ou par nécessité, vers d'autres territoires et vers d'autres métiers. Migrants mais qui se considèrent toujours comme étant « d'ici ». Migrants vus comme tels, donc plus vraiment d'ici. Migrants qui vont changer de regard sur leur pays de naissance. Certains décideront mettre en valeur son « patrimoine », c'est à dire le leur. C'est le cas de certains parmi les jeunes quittant la région pour suivre des études dans les années 1970.

Mémoire

« La mémoire est un objet qui n'existe pas. Ce n'est pas un objet qu'il suffit d'aller chercher. Elle se construit collectivement, à un moment donné, en interaction avec le groupe, la société. Et le collecteur s'il y a collecte. La mémoire n'est jamais finie. Il n'y a pas de « vrai ». La mémoire est conflictuelle. »¹

« Il y a cette expérience humiliante d'être « l'objet d'étude », cette hiérarchie entre savoirs populaires et savoirs « savants », comme si tous les humains n'avaient pas la capacité de réflexivité. Nous nous sentons instrumentalisés par les chercheurs. »²

« Pour une politique de l'oralité

La Maison du Patrimoine Oral de Bourgogne conduit en Bourgogne Franche-Comté une exploration des différentes pratiques de l'oralité, en lien avec des habitants, des militants associatifs, des artistes, des chercheurs. Ces pratiques populaires vont de la parole ordinaire et discrète aux modes d'expression les plus sophistiqués et engagés, reliés aux gestes, à la voix, au langage et aux sons créés par les hommes dans leur environnement. Ce carnet questionne à la fois la fabrique patrimoniale de ces pratiques mouvantes et vivantes où prend forme un pouvoir d'agir. »³

Une autre forme de résistance est née de quelques uns de ces jeunes qui se sont retrouvés sur les bancs de la fac. Ils se sont reconnus à leur accent. Les parents parlaient patois, ils en avaient eu honte. *Cause pas patois ai y'ai du monde* ⁴ disait l'un deux à son père quelques années plus tôt. Étudiants dans les années 60-70 réalisant l'oppression dont était victime la culture de leur parents, ils se sont vus du côté de ceux qui ont trahi cette culture. Dans la lignée d'un mouvement folkloriste, ou plutôt du mouvement revivaliste⁵, ils ont entrepris de collecter histoires de vie, savoir-faire, musiques, danses,

1 Retour sur la journée d'étude La fabrique du témoignage oral, Villeurbanne, 7 juin 2018. Carnet de recherche - mpob.hypotheses.org - Juillet 2017

2 Atelier ethnopôle n°3 - 4 septembre 2017 - Carnet de recherche - mpob.hypotheses.org - Octobre 2017

3 Extrait de la présentation du *Carnet de recherche de la Maison du patrimoine oral de Bourgogne* sur internet. Celui-ci est un miroir des actions reliées au projet de label ethnopôle. mpob.hypotheses.org consulté le 31/10/2018

4 « Parle pas patois, il y a du monde », c'est aussi le titre d'un disque 33t en bourguignon-morvandiau, édition Lai Pouélée, 1982

5 Les collecteurs du mouvement *revivaliste*, qui s'érigent tant contre les codes de la musique savante, ceux d'une ethnomusicologie parfois perçue comme réactionnaire et prédatrice et ceux des groupes folkloriques, ont mis un point d'honneur à concilier collecte, apprentissage, jeu et transmission de ce patrimoine musical. Parmi leurs idéaux figure la volonté de valoriser les cultures minoritaires comme

contes pour les valoriser et les faire revivre. Là se situe ma deuxième vision du Morvan, autour de la Maison du Patrimoine Oral de Bourgogne (MPOB) à Anost¹. Elle est construite sur cet ensemble d'ambivalences. Valoriser son patrimoine et en faire un objet artistique, puis scientifique, en dehors de ses détenteurs anonymes. Collecter et stocker une mémoire orale sans la figer. La maintenir -au sens de la garder en état, voire en l'état- tout en la faisant vivre -donc en lui permettant de se transformer, d'évoluer, d'être métissée.

Raoul, lui-même cheville ouvrière de ce mouvement, note qu'il a fallu à un moment *cultiver un entre soi, une nécessité pour exister*. Là sans doute s'est créée ou développée une figure du morvandiau, malgré tout folkloriste, avec sa vielle et sa bourrée, son patois. Celle qu'on trouve dans les ouvrages en vitrine du bureau de tabac de Château-Chinon.

D'un côté, des musiciens, danseurs, conteurs, écrivains se sont accordé et s'accordent la liberté de *faire vivre un patrimoine*, de le tisser au gré des rencontres et des envies. Nombreux parmi eux sont ceux qui n'habitent plus le Morvan ou qui n'en sont pas originaires. D'un autre côté, les mentions même de « patrimoine » et de « collecte » portent l'image du passé, du risque de perte, de la préservation et donc de l'immobilisation. Les artistes de la MPOB ont des relations difficiles avec les érudits. Mais aussi peu de relations avec la plupart des habitants permanents. Pour Raoul, la création de la MPOB est un aboutissement, l'institutionnalisation qui consacre la reconnaissance. À ce propos les avis sont partagés : reconnaissance ou récupération ?

Culture...s

Pour les personnes qui viennent de l'extérieur, la richesse de la vie culturelle du Morvan est remarquable. Il ne manque pas de fêtes ou de festivals dans le Morvan ou dans la Nièvre rurale. C'est même un fourmillement. Quatorze festivals chaque année pour le Morvan de la Nièvre, dont la moitié dans le secteur de Luzy, en limite de Saône et Loire². On trouve des initiatives originales dans de nombreux villages : cafés associatifs, tiers-lieu, maison des initiatives etc. Elles sont souvent initiées par des personnes venues de l'extérieur. Une animatrice de la MPOB, de celles qui ont grandi entre une vie parisienne et des vacances morvandelles, me faisait remarquer que *il y a beaucoup de petits collectifs qui sont actifs, mais ils ne sont pas reliés*.

créatrices de nouvelles sociabilités. Source : wikipédia

1 La MPOB est à la fois un lieu, une maison, un écomusée et une association regroupant les associations issues de ce renouveau. Le B de Bourgogne a été ajouté récemment. Un élargissement et donc possiblement un éloignement des ses activités. Vécu par certains comme un nouvel abandon.

2 Et couvert par le Journal de Saône et Loire plutôt que le Journal du Centre, celui de la Nièvre

Devenue traditionnelle à plus de 40 ans, la fête de la vielle émane des collecteurs des années 70. Démarrée à Montsauche, côté Nièvre, elle a déménagé à Anost, 30 km plus loin. Elle est d'avantage reliée à un projet, faire vivre un instrument traditionnel et une culture, qu'à un lieu de vie.

Si les comices agricoles, plus anciens de deux ou trois siècles, ont perdu le projet institutionnel de vulgarisation agricole, ils sont restés des fêtes populaires, organisées avec le monde agricole. Une « tradition » incontournable où chaque canton et ses équipes de bénévoles se doivent d'être à la hauteur des attentes.

Vu de Château-Chinon, à moins de 20 km, la MPOB n'existe quasiment pas. La frontière culturelle était flagrante un certain week-end de l'été 2015. A Château-Chinon, le comice agricole¹, qui alterne chaque année entre six bourgs-centre. Des chars fleuris sur le thème du 7ème art, avec la reine du comice en vedette. À Anost, la 38ème fête de la vielle. Il aurait été impossible de confondre les publics. Beaucoup de têtes grises ou blanches de part et d'autres. C'est le seul point commun, encore semblent-elles en plus grande proportion à Château-Chinon. Tout le reste donne une couleur différente. Les habits, la longueur des cheveux, l'attitude des corps, leurs mouvements, leur façon de faire foule, les boissons, le comportement des enfants... Il n'en faut pas plus pour distinguer deux mondes au premier coup d'œil.

Résistances féminines

Actrices Nivernaises

Plaquette de présentation de l'association Les Actrices Nivernaises.

Le logo représente la silhouette d'un groupe de femmes, de face, dans une palette de l'ocre jaune au brun foncé sur lequel s'inscrit le nom de l'association. En dessous, les mots "tissons des liens", suivis d'une photo d'un groupe de femmes, de face, sur une bordure de champ labouré, devant un jeune arbre. En dessous quelques mots encore : « agricultrices »
« femmes du monde rural »

L'histoire est généralement rapportée à la crise de la vache folle et à l'isolement ressenti à ce moment-là. La création de l'association est attribuée à la chambre d'agriculture.

« C'est à l'initiative de Sylviane Landeau – animatrice à la FDSEA – et de Marie-Solange Durand – du service formation de la chambre d'agriculture – que se sont réunies des agricultrices (avec ou sans statut) pour définir ensemble ce qu'elles souhaiteraient faire si un groupe se constituait. Les unes ou les autres avaient déjà participé à diverses formations notamment l'aménagement des abords de ferme. »²

1 Officiellement rebaptisé « comice du monde rural de Château-Chinon » depuis 2003

2 Rapport moral assemblée générale 2015. A l'occasion de son départ, la dernière présidente (depuis 3 ans) qui avait aussi été la première présidente, a tenu à retracer l'historique.

Certaines adhérentes rappellent pourtant que le groupe de femmes avait commencé bien avant la crise de la vache folle et la création de l'association, avec une animatrice du CFPPA de Château-Chinon, et qu'elles avaient réalisé d'autres formations, dont un BAFA et d'autres actions dans le but d'accueillir sur les fermes. L'histoire stéréotypée, souvent répétée, joue sur la perception extérieure. Entre embellir et accueillir, le projet diffère.

Lors de l'assemblée générale 2018, des participantes reviennent sur l'histoire avec la chambre d'agriculture. L'accompagnement des projets apportés par les adhérentes a progressivement évolué vers une dépendance. *On se laissait porter. On se sentait dépossédées.*

Je suis arrivée dans l'association en juin 2014. L'assemblée générale était pilotée par les animatrices de la FNGEDA¹ et de la chambre d'agriculture. Il s'agissait de rameuter les troupes. Je suis entrée au conseil d'administration devant l'insistance à *monter dans l'avion* plutôt que rester en observation. Dès la première réunion, une *ancienne* de l'association m'a proposé de créer (enfin) un groupe Morvan. Tentative rapidement avortée.

L'association est créée en 2002 et la Chambre d'agriculture met à disposition une conseillère deux jours par mois,

« en contrepartie de la mise en place d'actions de formation et de contribution au repérage des besoins des agricultrices. [...] L'association propose des rencontres et formations dans trois domaines principaux : professionnel, développement personnel et transmission du savoir-faire. ²»

Dès l'origine, il y a une ambiguïté : quelle est la place des « femmes du rural » dans un groupe animé (piloté ?) par la chambre d'agriculture ? La question revient chroniquement. Dernier avatar officiel en 2015 où il a été envisagé de créer deux collèges, un collège agricultrices et un collège femmes du rural. Hypothèse rejetée après discussions.

« Le Conseil d'Administration, composé d'agricultrices et femmes du rural, a unanimement convenu et réaffirmé que l'association Actrices Nivernaises devait rester une association d'agricultrices et de femmes qui travaillent dans le monde agricole et rural et qui s'intéressent à l'agriculture et à la place des femmes dans l'agriculture, qui promeut leur épanouissement, et qui agit en lien avec les femmes du monde rural nivernais.¹»

Cette formulation met en avant à la fois l'agriculture et le travail. Quid des retraitées, ce qui concerne de plus en plus d'adhérentes ? Il y a en filigrane l'idée qu'on reste agricultrice

1 Fédération Nationale des Groupes d'Etude et de Développement Agricole.

2 Extrait du rapport d'activité 2015. À l'occasion de son départ, la présidente a tenu à retracer l'historique.

jusqu'à sa mort, même si on n'en a jamais eu le statut. Pas vraiment une profession tout en étant une. Il y a aussi l'affirmation d'intéresser les femmes actives *actrices de leur territoire*, sans préciser à l'exclusion de qui. Et sans s'inquiéter du fait que les réunions en journée, à la demande des agricultrices et de l'animatrice, sont peu ouvertes aux femmes salariées. Il y a surtout le fait que ce sont les agricultrices qui ont besoin de cette association pour leur épanouissement. Et qu'il est question d'épanouissement et non pas d'agriculture ni d'émancipation. Et pourtant, c'est bien cette association qui a fait entrer l'homéopathie vétérinaire dans l'élevage nivernais. C'est elle aussi qui a fait évoluer le regard sur les femmes dans ce monde agricole.

Depuis 2016, le conseil d'administration comporte autant de femmes non agricoles que d'agricultrices. Cela a créé du débat. De fait, il n'y avait pas d'autre candidate agricole, malgré la lourde insistance de l'animatrice. Ne partageant pas la crainte de voir disparaître le volet agricole de l'association, les administratrices agricoles actuelles saluent plutôt la présence de femmes du rural comme une ouverture indispensable. À la fois le but et le moyen de sortir d'un monde trop fermé, étouffant. Dans la pratique, qui demande à adhérer adhère, femme, couple ou homme.

En 2016, juste après l'AG, la conseillère agricole a annoncé par téléphone sa décision de ne plus travailler pour l'association. Elle n'a pas été remplacée. Depuis trois ans, l'association fonctionne sans animation extérieure. Les plus anciennes adhérentes ont considéré cela comme un abandon. Et pourtant comme une libération. Une administratrice va jusqu'à dire : « *j'ai l'impression que mon cerveau se remet à travailler* ».

En 2016, j'ai proposé de réaliser une enquête interne, faite d'interviews réalisées par les administratrices et d'autres adhérentes. Une démarche très appréciée en interne. Les résultats nourrissent mon regard sur ce que vivent ces femmes. Observation d'une administratrice lors de la présentation à l'assemblée générale suivante : « *si l'animatrice de la chambre d'agriculture était encore là, on n'aurait pas encore commencé !* » Beaucoup de réticences vis à vis de l'animation passée vont s'exprimer petit à petit. Elles étaient inaudibles jusque là. Les débats auxquels j'ai assisté la première année étaient atones. Des tensions s'exprimaient silencieusement entre administratrices. Elles n'étaient pas nommées. Aujourd'hui, les débats en conseil d'administration sont animés. Les échanges parfois vifs. Certains votes contradictoires. Une évolution culturelle me semble-t-il. L'association se disait « neutre »¹. Sortant de la neutralité les femmes s'autorisent à

1 En février 2017, invitée à sa demande au conseil d'administration, une ancienne présidente, toujours très proche de la chambre d'agriculture, regrette les nouvelles orientations des Actrices Nivernaises. « Avant, on ne travaillait qu'avec la chambre d'agriculture. C'était neutre. » Les administratrices actuelles ne sont

avoir un avis et à le défendre, à faire des choix « politiques », comme de choisir ses partenaires (autres que la chambre d'agriculture), ses affiliations (l'association n'adhère plus à la FNGEDA), aller à la rencontre de femmes installées différemment en agriculture...

Depuis trois ans nous avons le projet de réaliser une exposition de portraits d'Actrices Nivernaises. Une proposition émanant de plusieurs sous-groupes de l'association. Tentatives de lancer l'opération. Intervention d'une photographe bénévole, amie d'une adhérente. Petite formation. Temps d'animation pour des portraits ludiques. Appels dans la feuille de chou interne. Discussions successives en conseil d'administration. Le projet patine. Sabine, la photographe, confirme ma façon de présenter l'obstacle : « *Tu as tout à fait raison : il y a un problème d'"imagination" dans le sens premier c'est à dire la possibilité de se faire une image mentale de ce que cela peut donner.* » Ce projet là éclaire ce qui nous différencie, non pas entre femmes du rural et agricoles, mais entre moi, venue d'ailleurs et en projection permanente pour *faire bouger* et la plupart des autres administratrices.

Collectif « des Femmes en Morvan »

L'Institut Européen des Sciences de l'Homme est installé depuis 25 ans à une dizaine de kilomètres de Château-Chinon, discrètement situé dans les locaux d'une ancienne colonie de vacances. C'est un lieu de formation coranique et en langue arabe qui accueille une centaine d'étudiants et étudiantes (plus ou moins à parité) venus de France et d'Europe. Des familles musulmanes se sont installées durablement à proximité. La population de Château-Chinon comprend un nombre de femmes voilées inhabituel dans le Morvan.

Après les attentats de novembre 2015, Salima m'a parlé de sa peur de revoir les regards assassins affrontés après les attentats à Charlie Hebdo. J'ai ressenti le besoin d'agir à ma porte. J'ai contacté d'autres femmes, les unes musulmanes de Château-Chinon, les autres adhérentes des Actrices Nivernaises, habitant à 20 ou 30 km. Elles ont relayé l'appel. Nous nous sommes retrouvées à dix en décembre, cinq femmes musulmanes, quatre autres Actrices Nivernaises, catholiques pratiquantes¹ -ce que j'ai appris ce jour-là- que j'avais invitées individuellement. Cette première rencontre a permis de partager et de faire entendre des émotions, des ressentis. Et de créer la volonté de se retrouver, d'agir pour sensibiliser d'autres personnes, de faire se parler les gens... Nous avons rapidement

pas d'accord avec cette supposée neutralité de la chambre d'agriculture, pilotée par la FDSEA, syndicat agricole majoritaire.

1 Je n'ai pas de religion mais il m'est arrivé souvent de travailler avec des associations catholiques : CCFD-Terre Solidaire, Mouvement Rural de Jeunesse Chrétienne (MRJC) et surtout L'Horizon, une association rurale d'éducation populaire vosgienne, à laquelle je dois mes débuts dans l'animation.

proposé une rencontre participative, avec musique, chants, contes, thé et pâtisseries...

« *Et surtout, on se parlera* » précisait le tract qui présentait le collectif :

« Le collectif « des femmes en Morvan », nouvellement constitué, ce sont des femmes de Château-Chinon et d'ailleurs. Elles pensent qu'il est de notre responsabilité à tous de bâtir la paix pour nous tous, et pour nos enfants et nos petits enfants. Par le dialogue et les échanges. »

Dès le début, les femmes ont pensé qu'elle avaient cette capacité, en tant que femmes, à créer du dialogue. Elles sont d'accord pour faire quelque chose entre femmes. Il n'y a pas là une démarche féministe. Il apparaît comme une évidence que les femmes ont quelque chose à apporter pour apaiser ou favoriser des relations.

Dans ce groupe majoritairement monothéiste, je revendique d'être superstitieuse, athée, animiste, agnostique et d'autres encore... Pourtant, même si je n'étais pas à l'initiative de ces rencontres, j'y aurai toute ma place. Nous sommes différentes. Nous sommes unies par la volonté d'agir pour créer des relations. Faire se rencontrer. Faire se connaître. Faire se respecter. Ça ne va pas de soi, même dans une si petite ville.

Ce groupe avait la particularité, involontaire, de réunir des femmes qui habitaient dans le Morvan sans en être originaire et des femmes qui n'y habitaient pas mais y étaient nées. Elles ont choisi de faire référence au Morvan.¹

Il y a eu quatre manifestations participatives sur deux ans. Chacune a réuni entre 30 et 50 personnes. Surtout des femmes, dont beaucoup que nous ne connaissions pas ou peu. Beaucoup ont laissé leurs coordonnées, ont demandé à être informées. Aujourd'hui encore, elles constituent l'essentiel du carnet d'adresse où je relaie des informations diverses. La plupart des femmes accueillies ne sont pas originaires du Morvan. Elles sont arrivées depuis quelques mois, quelques années ou plusieurs décennies. Quelques « autochtones » sont venues une fois ou l'autre. Leur effort était visible et courageux : il fallait affronter l'autre au risque du regard des siens. Lors de la première rencontre, plusieurs ont remercié en partant.

Nous avons eu souvent des retours très positifs, dans ces manifestations, à l'occasion d'une brocante où nous tenions un stand avec quelques pâtisseries, prétexte à discuter, lors d'un « porteur de paroles »² réalisé avec deux étudiantes de l'IESH à l'occasion d'une brocante. Mais le climat général est autre. Dans un entretien, l'une des femmes enquêtées, Virginie (voir chapitre 4) m'a parlé de cette difficulté à se rencontrer.

1 Dans la même logique, plus récemment, des jeunes musulmans venus d'ailleurs ont choisi de nommer leur association sportive « jeunes du Morvan ».

2 Animation de rue visant à recueillir la parole des passants.

Depuis début 2017, le groupe ne s'est plus retrouvé. Avant tout pour des questions de disponibilité, et en particulier parce que je travaillais dans un autre département. Des femmes de Château-Chinon me demandent de le relancer. Dans le même temps, j'entends des questionnements du côté Actrices Nivernaises : *il faudrait qu'on discute de certaines choses*. La rencontre entre femmes a eu lieu avec beaucoup de convivialité. La rencontre entre cultures reste à l'état d'ébauche.

3 Thème de la recherche : éclairages

Dans les années 80, j'étais ouvrière agricole en Creuse, dans les marches du Massif Central qui ressemblent tant au Morvan. Bien que venant de la ville, étrangère¹, j'étais plus ou moins intégrée à l'univers des jeunes de ce monde rural sans autre horizon que le départ ou l'oubli dans l'alcool. Aujourd'hui, je n'ai plus une bande de jeunes -surtout de jeunes hommes à l'époque- et leurs errances pour m'accompagner. Les miennes – d'errances- se nomment expérience mais j'ai besoin d'autres voix pour m'éclairer. Éclairer quelques facettes du monde où je vis et par là-même de mon regard sur ce monde.

3.1 Dominations

Un des pionniers du revivalisme bourguignon des années 70 explique son engagement.

« Pour moi, c'est sûr qu'il y a une part de résilience, suite à la disqualification et à la souffrance, qui a été mon moteur. Le clivage ville-campagne était très fort. Je restais blessé dans ma culture, c'est parce que le revival est arrivé que ça nous a permis de passer au niveau engagement. La disqualification était le moteur. »²

Il raconte aussi un colloque d'éminents psychiatres où il a été invité à conter. Il parle avec un bel accent bourguignon que certains lui envient sûrement. Après le spectacle il est resté dans la salle et il s'est trouvé à répondre à une question. Un psychiatre le reprend :

« Mais monsieur, vous n'êtes plus sur scène, vous pouvez parler normalement maintenant ! »

Autochtonie

Dans *les gars du coin*³, Nicolas Rénahy enquête sur les jeunes d'un village de Saône et Loire. Pendant longtemps, être du village ou d'un village proche garantissait un emploi à l'usine. Peu importe le diplôme, on apprend sur le tas. Être d'ici, appartenir à une famille connue, être présenté par un parent, représentait un gage de respectabilité. L'usine a fermé. Elle a été reprise par des personnes extérieures. L'autochtonie n'intéresse plus les

1 On m'appelait parfois « la parisienne » ou « l'indienne » -à cause de ma tresse. Ce dernier terme surtout avait valeur d'insulte. Je le trouvais plutôt flatteur, preuve d'intégration très partielle.

2 Atelier ethnopôle n°3 - 4 septembre 2017 - Carnet de recherche - mpob.hypotheses.org - Octobre 2017

3 Rénahy Nicolas, *Les gars du coin*, Editions La Découverte, 2005-2010

employeurs, ils s'intéressent aux diplômés. Pour avoir une chance de trouver du travail, les jeunes doivent faire des études, s'expatrier, s'adapter à un monde urbain qui ne leur ressemble pas. L'usine, le travail assuré, la solidarité entre ouvriers, les relations permanentes dans le travail et dans les loisirs, structuraient la vie d'un monde fermé, sécurisé, à l'échelle de quelques villages. *Les gars du coin* ont perdu cette sociabilité. Ils ont encore un réseau social important, ils sont encore en relation avec ceux qui sont partis, mais ils sont en même temps isolés du ou dans le monde professionnel, déclassés dans la société. Ceux qui sont restés se considèrent comme en échec et responsables de leur échec. Ils n'ont pas su partir, ils ont été feignants, ont renoncé trop tôt aux études. Ils peinent à trouver un travail durable. Les savoir appris sur le tas n'ont plus de valeur.

A Château-Chinon, DIM, l'usine Thévenin, l'imprimerie militaire ont disparu. Restent deux lycées professionnels dont les professeurs habitent peu sur place et l'EHPAD. Il y a peu d'emplois pour des personnes non qualifiées, rien qui s'obtienne par l'appartenance familiale. Pourtant, dans le Morvan, les liens familiaux représentent encore la légitimité sociale. Caroline Darroux, ethnologue de la MPOB a observé que, pour être intégré, il faut pouvoir dérouler une généalogie. Lien familial ou pure broderie, il faut pouvoir se rattacher à des noms connus. Dans les conversations, les vieux ressassent les connaissances partagées. Un capital d'intégration sans valeur sur le marché du travail. L'animatrice des foyers ruraux et une des femmes interviewées expliquent que, puisque pour réussir, il fallait partir, ceux qui sont restés portent un complexe d'infériorité à la fois envers ceux qui sont partis et envers ceux qui veulent réussir en venant. Et dans le même temps, un sentiment de colonisation par les uns et les autres.

Les gars du coin ressemblent à ceux avec qui j'ai vécu en Creuse. Dépossédés d'une culture qu'ils pourraient revendiquer. S'accrochant à des habitudes, au ressassement du quotidien. Et à l'alcool qui les a emportés les uns après les autres bien avant l'âge de la retraite.

Acculturation

L'acculturation désigne les phénomènes qui résultent du contact continu et direct des groupes d'individus ayant différentes cultures, ainsi que les changements dans les cultures originales des deux groupes ou de l'un d'entre eux.

On peut distinguer plusieurs types d'acculturation :

- une acculturation spontanée quand les cultures sont en contact libre;

- une acculturation forcée, organisée, imposée par un groupe comme lors de la colonisation ou de l'esclavage par exemple;
- une acculturation planifiée, contrôlée, dans le but de construire à long terme une culture prolétarienne par exemple dans les ex-pays socialistes ou une culture nationale.¹

Le MOOC Dialogue Interculturel retient quatre caractéristiques majeures de la culture :

- C'est un phénomène dynamique. Les cultures sont en contact entre elles et elles évoluent en permanence tout en se transmettant d'une génération à l'autre.
- La culture est constituée de différents niveaux hétérogènes : national, régional, religieux, familial, professionnel...
- Elle n'est pas innée mais acquise depuis l'enfance dans cette diversité de sociabilisations.
- Elle est une construction individuelle. Consciemment ou inconsciemment, chacun utilise des références culturelles différentes selon la situation face à laquelle il se trouve confronté.²

Ceux qui sont partis, qui vivent dans d'autres milieux sociaux sont confrontés à une acculturation à la fois imposée et choisie. De manière plus ou moins complète, les jeunes qui ont fait des études et qui sont partis travailler à la ville se sont fondus dans la culture dominante qu'ils ont côtoyée. Raoul a parlé d'un *conflit de loyauté*.

Le terme *colonialisme* est employé dans l'étude³ réalisée en 2005 à propos des relations entre le PNRM et les agriculteurs. Il renvoie à l'évidente supériorité de cette culture dominante et au sentiment d'être regardé de haut par les citadins et *les gens des bureaux*. Quand des personnes reviennent passer leur retraite sur les lieux de leur enfance, elles sont imprégnées de cette culture et se retrouvent facilement, par leur comportement ou par le regard sur elles, dans la catégorie des colons. Les jeunes qui sont revenus dans le Morvan pour valoriser la culture de leurs origines portaient ça aussi. Venus pour collecter de la musique, ils ne s'intéressaient pas forcément à la vie des anciens qu'ils interrogeaient. De là peut-être, une partie du sentiment de dépossession et la distance qui persiste entre la MPOB et les gens du village.

1 Source : wikipédia – juin 2017

2 MOOC Les compétences pour le dialogue interculturel, Université La Sagesse du Liban, 2019, www.fun-mooc.fr

3 Risoud B. Cf. note 3 page17

Ceux qui pensent et ceux qui font

Pour *les gars du coin* qui sont entrés à l'usine, la réussite, la promotion, c'est d'entrer au bureau des méthodes. Dans *le pouvoir d'initiative et d'invention*¹, Jean-Pierre Darré, socio-anthropologue, observe la division de notre société entre ceux qui pensent les choses et ceux qui les font.

Son principal terrain de recherche a été le monde agricole. Certaines méthodes d'animation dites "participatives" vont permettre aux agriculteurs - mais cela vaut pour d'autres catégories- d'exprimer leurs besoins, leurs aspirations, leurs attentes. A charge pour l'encadrement agricole, chambre d'agriculture, conseillers, instituts techniques et de recherche, de proposer des solutions. Dans le langage courant, ceux dont le rôle est de penser les choses, d'élaborer des solutions, sont supposés être dotés de plus d'intelligence que ceux qui ont appris sur le tas et qui font les choses. Les plus intelligents, ceux qu'il faut écouter, sont ceux qui parlent bien et qui ont une position sociale élevée.

Jean-Pierre Darré nomme *abstractions animées* les catégories abstraites, globalisantes, très présentes dans les discours dominants : la société, le marché, l'entreprise, le pays, la famille... Elles agissent et interagissent, elles pensent et éprouvent même des émotions. « *La société a peur.* » Ces *abstractions agissantes* permettent de masquer ce que chacun connaît de la société. Manipuler ces catégories est une preuve d'intelligence². Elles construisent une image de la société en cercles concentriques d'individus isolés, qui se sentent impuissants *contre* la société. Pour les dominants, cette image est conique : ils sont au centre et au-dessus. Ce qui leur permet d'affirmer avoir une meilleure vision d'ensemble. En réalité, ils ont une autre vision, d'un autre point de vue. Jean-Pierre Darré reprend la notion de *configurations* développée par le sociologue Norbert Elias, unités sociales d'individus en relations (quelle que soit la qualité de la relation). La société est constituée d'un ensemble de configurations en interaction, en particulier grâce à la pluri-appartenance de leurs membres.

Cette définition permet de rendre compte de groupes visibles et observables, capables d'agir. Les configurations et leurs interactions permettent de construire des solutions propres à chaque groupe. Toutes les configurations produisent des connaissances, qui

1 Darré Jean-Pierre, *Le pouvoir d'initiative et d'invention - Nouvel enjeu des luttes sociales*, L'Harmattan, 2011

2 Il est rare qu'on arrive à dire « tu nous enfumes avec tes grands mots » même quand on le pense fortement. Si on s'essaie à le dire, on a de forte chance de se faire traiter plus ou moins explicitement d'imbécile. Un clown-analyste était présent lors d'une rencontre censée favoriser le dialogue entre les différentes catégories de personnels de l'INRA. Écho en image dans le journal interne . Un chercheur répond à un technicien : « *je vais t'expliquer pourquoi il faut que tu te formes pour que tu comprennes que t'es con.* »

seront plus ou moins diffusées par les interactions avec d'autres configurations. La production de connaissance est possible entre personnes qui ont des préoccupations voisines et qui se connaissent mutuellement, donc dans des groupes de taille réduite. Jean-Pierre Darré utilise la notion de *groupe coactif*. Les membres de ces groupes ont une connaissance partagée de qui compose le groupe, même s'ils n'ont pas une relation particulière avec tous les membres. Tous participent à la construction de connaissances et d'idées qui sont élaborées par la discussion. Si un groupe formule lui-même ce qui est pour lui un problème, il peut chercher sa propre réponse face à la question « comment faire pour... ». C'est l'objet de la méthode d'animation préconisée à la fin d'une recherche-action réalisée avec le PNRM en 2005¹. Proposition qui n'a pas eu de suites.

Ce rappel au groupe local entre fortement en résonance avec les propositions de Hall². D'une part, la notion de groupe local comme lieu d'élaboration des normes et de construction des connaissances a fortement à voir avec celle de « contexte riche ». D'autre part les différentes formes d'intelligence mentionnées par Jean-Pierre Darré font écho au gaspillage de talents regretté par Hall et lié à la supériorité accordée au langage dans l'éducation et la valorisation sociale.

Les groupes locaux agricoles se sont distendus un peu partout en France. Dans la Nièvre et particulièrement dans le Morvan, il me semble qu'ils sont quasiment absents. On trouve nombre de grosses structures familiales à trois ou quatre exploitants. Sans voisins dont ils ont progressivement repris les terres, ils sont capables d'assurer seuls le travail. Surchargés de travail malgré tout, compte-tenu de l'importance du cheptel, ils n'ont pas d'occasions de s'appuyer sur un groupe. Seuls, le marché au cadran³ certaines semaines et les réunions professionnelles sont des occasions de dialogue. Pour les réunions, les conseillers sont présents. Ce sont généralement eux qui fixent l'ordre du jour, diffusent l'information, organisent les débats éventuels. Je n'ai assisté qu'à une réunion professionnelle agricole à mon arrivée, organisée par la FDSEA à propos de la vente des jeunes bovins. Je n'y ai vu aucun débat : ceux qui savaient, techniciens et directeur d'un marché au cadran, étaient en tribune. Les agriculteurs dans la salle pouvaient poser des questions.

1 Cf note 1 page 49

2 Développées chapitre 5 et en annexe Cf. note 1 page 56

3 Marché aux enchères pour les bovins et particulièrement les broutards

Les Actrices Nivernaises font partie des groupes de développement agricole. De ma première année au conseil d'administration, j'ai retenu une impression d'immobilité. Je découvrais en même temps l'association. Il a fallu le départ de l'animatrice de la chambre d'agriculture pour que je m'aperçoive à quel point, les décisions énoncées en réunion étaient peu suivies d'effet. Pour réaliser que la présidente, agricultrice, suivait l'animatrice, conseillère agricole, pour nous guider vers ce qui serait nos besoins. Rien qui permette de faire évoluer nos représentations.

Femmes

Les gars du coin décrit un univers masculin distinct de l'univers féminin. Avec ses lieux de sociabilisation spécifiques.

À propos de l'origine des Actrices Nivernaises, j'ai souvent entendu : « *Au moment de la crise de la vache folle, les hommes avaient les réunions, mais nous, on était isolées* ». Des réunions réservées aux hommes ? Des réunions dont ils revenaient déprimés et où les femmes ne voyaient pas leur place bien qu'elles partagent la profession de leur mari. Bien qu'elles fassent leur part du boulot, les femmes sont peu valorisées en élevage bovin allaitant. Contrairement aux élevages laitiers où elles sont souvent en charge de la traite et des veaux, elles ont rarement un secteur spécifique, sinon les papiers et la comptabilité, tâches ennuyeuses et dévalorisées par excellence. Pour le reste, elles font le travail sans être reconnues comme responsables d'un secteur particulier. Cette position pour le moins subalterne les a poussé à aller chercher à l'extérieur une reconnaissance, un épanouissement mais aussi une formation. Et à aller les chercher entre femmes. Pour autant, elles ne se revendiquent pas féministes, râlent parfois mais ne s'opposent pas à la répartition des rôles qui les suppose disponibles en permanence, aussi bien pour aider à un vêlage, préparer le repas, faire une course urgente ou garder les petits-enfants. Leur solidarité va en priorité au monde agricole.

*Introduction aux études sur le genre*¹ décrit le processus d'assignation de genre.

La socialisation est un processus pratique et inconscient qui aboutit à convertir des contraintes sociales en évidences naturelles ou en choix individuels. Il s'agit d'apprendre des manières de ressentir, de comprendre, d'agir conformes aux attentes de la société ou du milieu et d'incorporer ces façons d'être comme des choix personnels. Chaque individu acquiert des façons de faire, de penser et d'être, socialement situées. Il apprend, mais

1 Béréni L., Chauvin S., Jaunait A., Revillard A., *Introduction aux études sur le genre*, Edition De Boeck, 2012

aussi intériorise des comportements associés à son sexe. Chacun apprend en même temps à se situer et à situer les objets et les êtres au sein d'une hiérarchie sociale et symbolique. Ce processus implique la personne de manière active. En agissant, elle s'approprie les contraintes sociales. Parfois la personne les transforme ou les contourne, mais la référence reste présente. Le genre s'élabore tout au long de la vie, dans les interactions quotidiennes. Tout cela est imbriqué dans d'autres processus de socialisation liés à la classe sociale, et au contexte socio-historique. On n'est pas tenu d'être « femme » ou « homme » de la même façon dans tous les coins du monde et dans tous les milieux sociaux.

On reconnaît aux femmes des « qualités » propres, utiles dans la sphère professionnelle : minutie, patience, attention aux autres, charme, séduction... Considérées comme des « qualités naturelles », directement liées aux qualités mises en œuvre dans la sphère privée, celles-ci ne sont pas considérées comme des compétences. Elles désignent des professions ou des tâches particulièrement féminines (tâches répétitives, fonctions exigeant un sourire permanent, la gestion des émotions des autres...) L'aspect relationnel est une dimension très peu considérée du travail. Il est largement attribué aux femmes, en analogie à leur rôle de prendre soin de l'autre dans la famille. Il met en jeu un « travail émotionnel » spécifique, attendu mais non valorisé socialement ou économiquement puisque considéré comme une qualité naturelle et non une compétence acquise et mise en œuvre.

Cette compétence pourtant, intégrée, facilite l'ouverture des Actrices Nivernaises au monde extérieur. Ce faisant, elles constituent une ouverture pour le monde agricole masculin : rencontres de groupes d'autres départements, introduction de l'homéopathie vétérinaire, accueil sur la ferme etc. C'est cette ouverture qui m'a fait inviter des agricultrices de cette association à la création du "collectif des femmes en Morvan". C'est aussi cette assignation qui nous a fait considérer comme une évidence que les femmes avaient la capacité à créer des relations entre les musulmans et les autres habitants de Château-Chinon.

3.2 Dés-intégration

« Je ne sais pas ce qu'on a de commun, mais on se sent un petit peu immigré. On se reconnaît. Mon copain de la laiterie est maghrébin Je me sens immigrée moins que lui, puisque lui, ça se voit sur sa figure. Mais nous aussi, ça doit être marqué sur notre figure. Au début, j'ai été nommée à Château-Chinon. Quand j'arrivais dans la salle des profs, je me demandais pourquoi ils me regardaient comme cela. Dans mon attitude, je ne me rendais pas compte que j'étais si parisienne. Je lisais "Libération". Mes godasses.. On disait. "Mais

qu'est-ce que c'est, celle-là ?" Heureusement que j'étais à Château-Chinon au début, un peu loin de ma maison, j'ai fait mes armes. Quand j'ai été nommée à Lormes, je me suis dit. ma cocotte, tu fais attention. Je n'ai pas lu "Libé" tout de suite, j'ai fait quelques petites concessions, et ça a marché. »¹

Corps

Une des femmes enquêtées, Virginie (voir chapitre 4), évoque le regard sur elle en tant que femme voilée. Un regard tel que les autochtones désertent les lieux où sont les musulmanes.

« Dans toutes les sociétés humaines, la culture modèle le corps. Elle lui impose dès l'enfance ses règles, ses normes, les limites sociales et psychologiques données à sa conduite. "Il est l'emblème où la culture vient inscrire ses signes comme autant de blasons"² De même des postures et des mouvements sont le résultat d'une construction sociale. L'expression des sentiments et des émotions. "Ce sont des signes, des expressions comprises, bref, un langage [...] On fait donc plus que de manifester des sentiments, on les manifeste aux autres puisqu'il faut les leur manifester. On se les manifeste à soi en les exprimant aux autres et pour le compte des autres. C'est essentiellement une symbolique. "»³

Le corps façonné par la culture est l'expression d'une norme, d'une identité. La seule vue d'une personne conduit déjà à certaines hypothèses ou affirmations sur son ou ses groupes d'appartenance et plus encore de non-appartenance. Étranger du village d'à côté ou de l'autre côté du monde, étranger de toute façon. L'inclusion ou non dans le « nous » se reconnaît d'abord par le corps et le regard sur le corps. L'aspect physique : féminin, masculin, couleur de peau, forme du visage, taille, marque de l'âge. Les marques tracées sur le corps : maquillage, scarification, coupe des cheveux, de la barbe ou de la moustache, piercing, tatouages. Les vêtements, leur qualité, leur état, leur nature : costume, cravate, foulard, minijupe ou robe longue, veste en cuir ou short. La façon de se tenir, de se mouvoir, de s'approcher des autres, de sourire, de rire, de regarder. La voix, la langue, le langage, l'accent.

Le comportement, la façon d'être, l'adoption de codes du groupe distingue ce qui est dedans et dehors. Ce qui est « nous » de ce qui est autre. Tu n'es pas un garçon puisque tu ne te bats pas. Tu n'es pas un vrai paysan, puisque tu n'as pas de tracteur. Tout au long de sa vie, parce qu'il appartient à un groupe, chacun est assigné à des comportements plus ou moins stéréotypés. Dans la famille, dans le village, dans la boîte, on fait ceci et pas cela. Au-delà du genre, chacun-e a donc des façons d'être liées à ses groupes

1 Interview Anne Faisandier par Jacques Donadoni, Vents du Morvan n°1, automne hiver 1998, pages 19-20

2 Marzano Michela, *la philosophie du corps*, Que sais-je ? PUF, 2007, p 61 – Citation de Vigarello G., *Le corps redressé*, Paris, Delarge, 1978.

3 Cf. note 2- Citation de Mauss M., *l'expression obligatoire des sentiments*, Sociologie et anthropologie, Paris, PUF, 1950

d'appartenance. Façons d'être qui sont -supposées être- repérables par les sens : vue, ouïe, odorat, goût et même toucher. Façons d'être essentialisées qui justifient un jugement a priori.

Dans un territoire très rural où il y a peu de monde, l'autre est visible et regardé. *Tout le monde se connaît* et l'apparence est un repère essentiel. Pour l'expérience que j'en ai, s'il est difficile de sortir des normes pour un autochtone, il peut y avoir une forte tolérance au hors-norme pour les « étrangers ». On en parle, on en rit éventuellement, mais c'est comme ça, tacitement accepté : de toute façon un « étranger » est déjà étranger. J'ai pu ressentir beaucoup moins de tolérance dans certaines entreprises, dans des milieux qualifiés de plus *éduqués*. Pour autant, le rural suit les évolutions du regard d'une société en général. Le regard sur le voile en fait partie.

Émotion

Virginie souffre de ce regard mais ne manifeste pas de colère dans l'entretien, plutôt une déception, une incompréhension. Je suis révoltée et en colère contre cette mise à l'écart. Contre beaucoup d'autres oppressions. La colère, une émotion mal perçue qu'il s'agirait de taire.

Dans *Le corps social à l'origine du mot émotion*¹, l'auteur déroule l'origine et l'histoire du mot. Celle-ci renvoie au mouvement d'un corps collectif, à l'agitation politique et par là à l'émeute. Quelque chose de dangereux parce qu'il met en danger l'ordre social. Plus tard, quand le mot prend un caractère intérieur, il garde cette notion de débordement, de danger. Associé au féminin, à l'immaturation, à la passion, au vice, il s'oppose à la rationalité et à l'équilibre. L'émotion est dangereuse pour l'équilibre de la société car elle peut provoquer un mouvement.

L'arrivée d'un nouveau, de quelqu'un de différent, dans un groupe, dans un territoire, dans une société, crée une émotion. Sa simple vue, son apparence, sa voix, sa langue, son langage ou son accent, suscitent curiosité, acceptation ou rejet. Accueillir l'autre et le légitimer, c'est accepter qu'il ou elle modifie ce territoire, ce groupe et ce métier. Plus l'autre est différent, plus il produira d'émotions et probablement une diversité d'émotions individuelles qui se traduisent par une émotion collective. Ne pas accueillir l'autre, faire comme s'il n'existait pas, c'est tâcher de maintenir un ordre établi malgré l'émotion déjà créée par sa simple présence. Choisir de contenir aussi bien l'émotion que le mouvement

1 Hochner Nicole, *Le corps social à l'origine de l'invention du mot « émotion »*, L'atelier du centre de recherches historiques, 16 / 2016

qu'elle pourrait engendrer. C'est aussi souvent susciter des émotions « artificielles », faire appel à des instincts, créer des peurs.

Honte

Dans *La société comme verdict*¹, Didier Eribon évoque une photo qu'il a découpée, pour enlever celle de son père, avant d'accepter qu'elle figure sur la couverture de son livre. Il nomme la honte associée au besoin de découper cette photo.

« La photo semble à la fois la marque, la trace mais aussi l'opérateur et l'instaurateur d'une certaine idée de la famille que nous portons en nous : ce à quoi les liens familiaux – quelle qu'en soit la nature- tendent à nous ramener, de gré ou de force. »

Dans *honte et culpabilité*², l'auteur apporte un éclairage sociologique et psychanalytique. Sur le plan social, la honte renvoie à des cultures basées sur l'ordre et la hiérarchie. Chacun a une place et chacun est pris dans un système de dettes et d'obligations. La honte ne renvoie pas au bien et au mal mais à l'honneur. La honte naît d'une faute ou d'un affront, une tâche qui se transmettra tant qu'elle ne sera pas lavée. Basées sur la culpabilité, les sociétés judéo-chrétiennes, admettent qu'une faute peut être payée, donc effacée. Sur le plan psychologique, la honte est attachée au regard. Regard immédiat, regard mémorisé ou anticipé, elle est toujours liée à l'image de soi entendue dans ce regard.

« C'est le regard de l'autre (ce que j'ai appelé "les yeux de maman"), c'est ce regard qui va venir me donner consistance : il cautionne et entérine le fait que cette image extérieure, étrangère, cette image, c'est moi. [... dans ce regard] je suis alternativement fait et défait. C'est par cette faille que passera la honte, mais aussi [...] le racisme ».

Contrairement à la culpabilité, *la honte porte fondamentalement sur l'existence même* et non sur l'acte. La honte ne se dit pas. Avoir *perdu la face* s'exprime par le corps dans un imaginaire d'effacement.

Notre société est peut-être plus basée sur la culpabilité, pour autant, la honte reste très présente. En témoigne celle ressentie par les *transfuges de classe* comme Didier Eribon. On *fait honte* à l'enfant qui se comporte *mal*. Bien au-delà, le renvoi permanent à la responsabilité individuelle de l'individu, impose la honte à celui qui ne réussit pas.

1 Eribon Didier, *La société comme verdict*, Flammarion, 2014 - Page 23

2 Ricoeur Jean-Paul, *Honte et culpabilité*, groupe-regional-de-psychanalyse.org, mai 2017

« *Il ne veut pas entrer ? Il est honteux ?* » Cette question m'était adressée à propos d'un ami resté à la porte. Cette expression populaire ne distingue pas honte et timidité. Un document de la fin du XIXe¹ en décrit les symptômes.

« Être timide, c'est sans doute toujours être gauche ou stupide (par être stupide j'entends également ici être atteint de stupidité mentale ou frappé de stupeur) [...] être gauche, et savoir qu'on l'est, et souffrir de l'être, c'est là ce qui s'appelle être proprement timide. La timidité est une gaucherie accidentelle, relative, et par là même sentie et douloureuse. En d'autres termes, la timidité n'existe pas en soi, avant d'exister pour nous. [...]

Chacun de nous tend instinctivement à se mettre au ton de ceux avec lesquels il vit, à imiter leurs actes, à épouser leurs sentiments, à subir leurs idées. Or le timide est réfractaire par nature à la magnétisation sociale; il ne peut se dépouiller de ses façons d'être, de sentir, il ne sait pas se modeler sur autrui. Il sait encore moins s'imposer aux autres, les façonner à son image, faire passer en eux ses sentiments, ses pensées. »

Cette gaucherie, honte ou timidité, ressort d'une incapacité dans certaines relations sociales (l'auteur précise qu'elle n'est pas constante), elle va de pair avec le sentiment de n'être pas à sa place ou pas bienvenu ici et maintenant. Sentiment très présent dans des rencontres hors de son groupe social, particulièrement en situation de domination. On retrouve dans les contes la figure du métayer embarrassé devant le châtelain, tortillant sa casquette -qu'il a pris soin d'ôter. La timidité suppose des stratégies pour faire face malgré tout, qu'on retrouve dans les contes facétieux où le paysan roule proprement ou ridiculise le maître.

L'une des femmes enquêtées, Charlotte, dit que « les morvandiaux sont timides ». Une façon de nommer la domination ?

3.3 Faire place à l'autre

« Comment on fait pour distinguer la frontière entre l'Auxois et le Morvan ? Vous vous en foutez maintenant. Mais toute une époque on s'en foutait pas du tout. C'était très important de savoir si on habitait en Auxois ou en Morvan. Et il se trouvait que moi je le savais pas trop. Et... c'était capital parce que c'était la frontière de Lai Pouélée. Et c'est pas très drôle comme histoire, ça. C'est la partie moins drôle. ça veut dire que si t'étais pas du Morvan, t'avais beau faire du collectage, tu n'entrais pas dans le cercle de Lai Pouélée. Et alors Philippe nous avait expliqué, vraiment, qu'on distinguait qu'on était dans l'Auxois, c'était la manière dont on fabriquait les murs autour des prés et des champs. [...] On est dans les années 1978. Ce qui explique que.. moi je participais à un gros travail de collectage dans ces années là mais c'était de l'autre côté de la frontière. »²

« Quand on fait des formations, des interventions, il y a toujours des gens qui nous disent mais ici c'est pas comme dans le Morvan. Moi, je me dis c'est simplement qu'on a construit

1 Dugas Ludovic (1857-1943). La timidité : étude psychologique et morale, 1898

2 Rencontre "Mémoires Vives se la raconte" sur l'histoire de l'association, Anost, 25/11/2017 (notes personnelles et vidéo interne)

la mythologie du Morvan. [...] C'est important de le savoir... On n'est pas dans un truc de racines. »¹

Politique locale et réseaux

« Le rite [...] fonctionne comme un « piège à pensée »: tout devient acceptable parce que sur le moment chacun ne demande qu'à y croire. Le paradoxe du rituel politique, c'est qu'il articule émotion et artifice sans qu'on sache trop comment l'un naît de l'autre. [...] ces manifestations ont une fonction très précise dans une société fortement territorialisée où l'appartenance locale est un élément fort de l'identité individuelle et collective. Inaugurer un édifice, commémorer les enfants du pays qui se sont illustrés à un titre ou un autre, c'est matérialiser le rapport du politique à la société civile. N'oublions pas qu'en France un élu est d'abord un élu du sol. L'enracinement est une qualité qui vous désigne aux suffrages de vos concitoyens. Dans le même ordre de métaphore on n'hésite pas à "cultiver" sa circonscription [...] »²

Dans cet article, Marc Abélès décrit l'inauguration de la gare de Nevers, en 1986, par François Mitterrand. La Nièvre en général et le Morvan en particulier sont fortement marqués par le passage de Mitterrand. Depuis son décès, un autre rituel se reproduit chaque 10 mai à Château-Chinon, sur un lieu qui lui est consacré. Une sorte de crypte avec son buste dans une alcôve renvoie clairement à un culte. Que dans cette ville dont il a été maire pendant 22 ans, il n'ait jamais eu qu'une résidence intermittente à l'hôtel du Vieux Morvan, n'empêche pas de le présenter comme *un amoureux du Morvan*. Il a cultivé avec soin son ancrage local sur ce territoire qui lui a servi de *marche-pied* pour sa carrière politique.

« Un parachutage réussi qui prendra la forme, au fil des ans, d'un lien, d'une loyauté entre un homme et sa terre d'adoption et d'élection. » « [Le Morvan pour Mitterrand] C'est une petite nation, oui. Une petite patrie. Nous sommes au cœur de l'imaginaire et de la construction républicaine depuis la Révolution française. Il essaie de garder l'unité de cette région. »³

Dans une interview, Marc Abélès montre que sur un territoire, une minorité de personne appartenant à un réseau peut se trouver en position d'éligibilité. Celui-ci peut être familial (50 % des maires en 1982 ont au moins un ascendant élu) avec tous les ancrages historiques dans les relations locales. Le réseau est aussi lié à une appartenance

1 Cf. note 2 page 41

2 Abélès Marc, *Rituels et communication politique moderne*. Hermès, La Revue- Cognition, communication, politique, CNRS-Editions, 1989, 4 (Le nouvel espace public), pp.127-141. p 132. Disponible sur hal.archives-ouvertes.fr/hal-00493566ff

3 Interview de Jean Vigreux, auteur de *François Mitterrand, la Nièvre et le Morvan*, éditions universitaires de Dijon, collection Essais, 2017. *Le Journal du Centre*, 08/03/2017 [en ligne, consulté le 05/05/2019] www.lejdc.fr. L'article commence par une photo (non datée) de Mitterrand devant l'hôtel du Vieux Morvan, entouré de 5 hommes, 3 femmes et un enfant, en conversation avec plusieurs d'entre eux : une scène de famille légendée : « Au vieux Morvan, les amitiés fidèles. »

politique, en particulier dans la Nièvre ou dans d'autres départements politiquement très monolithiques.

« Exemple : est-il possible d'avoir une responsabilité politique dans la Nièvre sans être socialiste ? Peut-on dire pour autant que, dans la Nièvre, on est socialiste ? Qu'est-ce qu'être socialiste dans la Nièvre ? »¹

Trente ans après ces observations, malgré des défaites électorales successives (moins marquées aux élections municipales), le poids de cette histoire semble encore très prégnant sur le Morvan avec en toile de fond une *forte identité* morvandelle.

Traditions et identité

Fin des années 1990, Jean-Yves Boursier visite le musée de la résistance en Morvan :

« [...] dès les premières marches, une gravure représentant un camp de francs-tireurs opérant en 1814 contre les armées de la coalition antinapoléonienne est sous-titrée : "La résistance à l'envahisseur est une tradition du Morvan." [...] "Morvan" et "Résistance" fusionnent, le deuxième terme donnant substance au premier et réciproquement, sorte d'essentialisme local. La "tradition" permet de rendre continu ce qui est discontinu, d'éviter d'appréhender les événements qui font rupture. Gérard Lenclud a bien montré que l'appel à la tradition, inventée au besoin, est "un morceau de passé taillé aux mesures du présent" »²

« Car la tradition est quelque chose qui dérive en premier lieu de choix précis d'acculturation et d'apprentissage, comme pour n'importe quel autre type de connaissance. [...] La force d'une tradition ne vient pas du passé, comme on le croit et on le dit généralement, mais que l'on continue à en enseigner les contenus dans le temps présent, voire de ce que l'on *commence* à en enseigner les contenus dans le temps présent, comme dans le cas des traditions inventées. »³

Au contraire, la métaphore des racines impose l'évidence d'un lien originel, d'une continuité, de l'ancrage des traditions. À ces racines et à ces traditions correspondent une *identité*. Cette identité suppose des caractéristiques propres, une singularité, non seulement pour le territoire mais aussi pour ceux qui l'habitent. C'est ce qu'affirme le PNRM.

« Cette singularité, même si elle a pu être perçue comme un handicap est aujourd'hui reconnue comme une chance dans une société mondialisée qui recherche de plus en plus des racines, de l'authenticité, des valeurs... »⁴ « Le Morvan est aussi un territoire habité de longue date, riche d'un patrimoine humain et culturel chevillé au territoire. »⁵

1 Abélès Marc, Querrien Anne. Un anthropologue chez les élus locaux. In: Les Annales de la recherche urbaine, N°28, 1985. Pouvoirs locaux. pp. 54-60; p 55. [en ligne, consulté le 05/05/19] www.persee.fr/doc/aru_0180-930x_1985_num_28_1_1202

2 Boursier Jean-Yves, Le territoire, la mémoire, l'histoire et l'Etat, Editions Kimé, « Tumultes », 2001/1 n° 16, pages 153-154 disponible sur www.cairn.info/revue-tumultes-2001-1-page-145.htm [en ligne, consulté le 27/04/19]. Citation de Gérard Lenclud, Qu'est-ce que la tradition ?, in Marcel Détiéne (dir.), *Transcrire les mythologiques*, Albin Michel, 1994, p. 34

3 Bettini Maurizio, *Contre les racines*, Flammarion, 2017 – Page 55

4 Projet de charte du Parc Naturel Régional du Morvan 2020-2035 - version 8 mars 2018 - p 103

5 Cf. note 4 page 43. p. 9

Le mot « identité » est utilisé 27 fois dans la charte du PNRM 2008-2019. L'identité était alors surtout « morvandelle » et « renouvelée ». Le mot « identité » est utilisé 28 fois dans le projet de charte 2020. Il est surtout associé à la moyenne montagne, au territoire, aux paysages. Le terme d'identité morvandelle a presque disparu, la présence de nouveaux arrivants est plusieurs fois soulignée comme une réalité historique et une nécessité pour le futur. La nouvelle charte insiste particulièrement sur la nécessité d'entretenir ou de créer une cohésion sociale.

Patrimoine

Pourtant, le contenu de la charte réfère toujours à la préservation d'une culture locale, reliée au territoire. Comme si les nouveaux arrivants n'irriguaient pas cette culture mais devaient se fondre dans cette *identité forte*. Toutes les références au patrimoine – y compris immatériel- sont endogènes. Or, à côté du *trad'* très présent, nombre de manifestations culturelles et nombre de productions *spécifiques* ont une origine externe récente, par leur nature ou par les personnes qui sont à l'origine (festivals de jazz, de rock, de musique cajun ou classique, chanson française... confitures d'abricot ou de figues, cidre d'un arboriculteur normand, élevage de chevaux Merens, vaches Maraîchines ou brebis Solognotes...).

Ce sont beaucoup des personnes extérieures, ayant ou non des *racines* dans le Morvan, qui ont redonné vie aux musiques et danses traditionnelles. Cette génération-là semble effectivement s'être fondue dans une culture qui n'était pas la sienne. Encore ne s'agit-il que de quelques éléments culturels, plus ou moins sortis de leur contexte. Par le seul fait de vouloir la défendre, des façons de la mettre en valeur, de la prolonger, de la « rendre vivante », les revivalistes marquent une culture propre, ni majoritaire, ni spécialement portée par une population supposée autochtone.

Dans *Patrimoine et transmission*¹, les auteurs s'intéressent particulièrement à l'irruption du Patrimoine Culturel Immatériel (PCI) dont relèvent ces pratiques culturelles. Ils notent que le patrimoine s'oppose à l'héritage en ce sens que ce sont des groupes actuels qui décident d'en être héritiers. La reconnaissance patrimoniale suppose une rupture de transmission. Un groupe considère alors qu'il y a nécessité d'œuvrer pour la sauvegarde de certains éléments, qu'il évalue et choisit avec son regard actuel. « *Le patrimoine est ce qu'une société accepte ou refuse d'une autre pour se construire elle-même.* »²

1 Le Coq Sophie, Léonard Julie, Dartiguenave Jean-Yves & al., « Patrimoine et transmission », *Tétralogiques* n°24, 2019, pp 167-193

2 Cf. note 1 page 44. p. 184

Dans le Morvan, la Maison du Patrimoine Oral de Bourgogne représente l'institutionnalisation de ces choix patrimoniaux. Avec en corollaire une image élitiste.

« Il faut faire attention à ne pas tomber dans la conservation, dans la maintenance culturelle. Ce qui me gêne dans "préserver" c'est le côté musée, attention à les garder vives. Et ça, ça passe entre autre par la création, mais pas que. »¹

Etranger

« Par ailleurs, l'arrivée de nouvelles populations en demande de nature, de culture, d'économie circulaire pour l'avenir entraîne des changements, mais les populations ne se mélangent guère, ce qui renforce la notion de "vrais Morvandiaux" contre les néo Morvandiaux. Ce phénomène, peu accueillant, renforce l'hétérogénéité sociale et culturelle et les fractures sociales et territoriales en cours. »²

Étranger renvoie à identité. Il y a autochtone parce qu'il y a étranger. Étranger renvoie aussi à étrangeté. Ne pas être pareil ou plutôt ne pas être dans les normes.

« *S'associer en famille, c'est déjà pas facile, mais alors carrément avec un étranger, quelqu'un du village d'à côté !* »³.

La notion d'étranger a des limites mouvantes. À la campagne, un étranger c'est globalement quelqu'un qui n'est pas d'ici. Parfois on devient *presque* un autochtone, mais il est bien connu dans certaines régions que même installé depuis quarante ans, un étranger reste un étranger.

La notion d'étranger renvoie donc aussi au mouvement, quelqu'un qui est venu, qui n'a pas toujours été là. Quelqu'un donc qui n'a pas de généalogie, pas de position sociale et qui ne connaît pas non plus les usages. On le voit et il le voit. C'est à lui de faire l'effort pour s'y plier, alors même que les usages ne sont pas nommées. À ce titre, l'étranger a quelque chose d'a-normal qui renvoie à toutes les différences et les anormalités, toujours facteurs d'exclusion. La description de Josef Schovanec, autiste, pourrait s'appliquer à de nombreuses formes d'étrangeté.

« *Je crois que l'apprentissage des règles sociales peut s'effectuer comme celui d'une langue étrangère. [...] À partir d'un certain point et avec un peu de chance, vous pourrez dans certaines situations vous débrouiller. Mais vous ferez nécessairement des fautes, à un moment ou un autre, j'allais dire de grammaire [...]* » « *On peut comparer une personne avec autisme qui a appris les codes sociaux à un intermittent du spectacle ou à un comédien. Parce que respecter, appliquer en permanence toutes ces règles a en partie un côté artificiel.* »⁴

1 Observation d'une jeune femme au débat organisé à l'occasion des 10 ans de la MPOB, Anost, 22/09/2018

2 Cf. note 4 page 43. p. 25

3 Entretien avec un responsable agricole des Vosges dans les années 2000, dans le cadre d'une étude INRA sur l'agrandissement des exploitations agricoles. Notes personnelles.

4 Schovanec Josef, *Je suis à l'est*, Pocket, 2013 – Page 124

Langage

Le langage est un des marqueurs de la différence. À ce titre, on peut être étranger dans son propre pays -au sens local du terme- parce qu'on n'en parle pas la langue. C'est l'expression qu'ont utilisé certains patoisants du Morvan pour dire combien la disqualification du patois les avait mis en situation d'exclusion.

Suite à l'envoi d'un compte-rendu à propos de plusieurs café citoyens organisés par la MPOB, un adhérent répond :

« Ce n'est sans doute pas le seul mais l'objectif central des cafés citoyens est, il me semble, de « dénouer la parole », de la donner à ceux qui ne la prennent pas ou rarement. C'est en effet très important de ne pas laisser monopoliser la parole par ceux qui ont l'autorité de ceux qui savent et l'aura de l'orateur. J'ai noté un élément qui n'est pas précisément évoqué dans le bilan : l'ouverture à la diversité des langues et des niveaux de langues est une question importante. Il faut éviter de museler par une « orthographe et une grammaire de l'oral » trop rigide (comme l'orthographe de l'écrit est, hélas, souvent un frein à l'expression écrite.) - J'y sais pasque j'y ai vu en classe. Ce qui veut dire que mettre un peu de bourguignon-morvandiau dans les cafés d'Autun et un peu d'étranger dans les cafés de l'Auxois ne peut qu'être bénéfique. Oser faire quelques fissures dans l'armure d'autorité de la parole, inverser très légèrement la hiérarchie des langues, sans provocation et avec tact, me semble être une question à travailler. Tout en évitant, naturellement, de heurter les ayatollahs et les académies de langueS...J'sais pas si j'suis clair mais j'me comprends. »

Illustration aussi par deux conversations récentes. Entre un agent de développement et une élue ; entre la responsable d'une association d'appui à l'installation en agriculture et un futur paysan. L'impression qu'ils n'ont pas deux mots en commun. Les deuxièmes devaient demander des explications tant le langage des premières était complexe, plein de mots valises, de ces *abstractions animées*, même pour dire des choses concrètes.¹

Ceux-là même supposés ouvrir la porte aux arrivants disparaissent derrière l'écran des mots.

Hospitalité

Dans l'émission *Les nouvelles vagues*², deux auteurs débattent de l'hospitalité. Elle n'est pas de l'altruisme. Elle est la façon d'organiser la méfiance à travers des rituels. L'étranger est quelqu'un d'extra-ordinaire. Il faut l'apprivoiser, canaliser sa bizarrerie, lui apprendre les rites, les codes. L'hospitalité a aussi pour but d'imposer le statut d'invité, celui qui n'est pas intégré. Accueillir pour pouvoir commercer, sans laisser entrer dans la communauté

1 Dans mon travail actuel, j'ai constaté directement à quel point je ne comprends pas ce que disent des personnes qui ont une formation de type développement local ou politique. J'entends les mots, mais à la fin de la phrase je n'ai aucune image, je ne vois pas où ça mène.

2 Boudou Benjamin et Beaune François, *Les nouvelles vagues* : « Le village (1/5) Bienvenus au village ? » France Culture, 6/2/2017.

du village. Au contraire du village, dans la ville actuelle, la question de l'hospitalité ne se pose pas en tant que telle. Dans la ville, chacun est libre parce que personne ne nous connaît. C'est le lieu où on fréquente l'étranger.

Le concept actuel de l'étranger est récent. Jusqu'au XIXe siècle, l'étranger est celui qui n'a pas d'attaches sociales. Ce n'est pas une question géographique mais de relations.

Dans *Éléments pour une anthropologie politique de l'hospitalité*¹, Benjamin Boudou note que l'hospitalité ne fait pas partie du vocabulaire politique alors que c'est une pratique politique. C'est la façon dont une société ou un groupe humain, une communauté organise les relations avec d'autres groupes humains, les ritualise et judiciarise. L'hospitalité permet le contrôle d'un élément extérieur qui pourrait menacer l'ordre social. En lui donnant un statut privilégié, elle protège également l'étranger. L'hospitalité accorde une certaine légitimité, délimitée, à celui qui n'est pas d'ici. L'absence d'hospitalité, l'absence de rite ne précise pas les limites autorisées à l'étranger. L'apprentissage des codes n'a pas lieu. L'intégration n'est pas formalisée. Dans notre pays, l'accueil -ou non- de l'étranger est surtout une affaire juridique. L'absence de rites, les freins légaux et matériels aux relations humaines, la longueur des délais, voire le non respect des règles d'hospitalité (au sens de cette hospitalité politique : empêchement de passer les frontières, de demander l'asile...) s'opposent à une intégration explicite dans une communauté humaine. Le temps long et l'informel permettront ou non cette intégration. Que la justice ne reconnaitra pas souvent.

Pour des personnes arrivant à la campagne, même si elles ne sont pas étrangères au sens juridique, des questions similaires se posent. Plusieurs semaines ou mois après leur arrivée, les vœux du maire tiennent éventuellement lieu de rite sans en avoir le symbolisme et sans organiser l'accueil. Ce symbolisme est pourtant ressenti comme un besoin.

« Nous étions connus car je venais voir Jacques depuis longtemps. Quand je me suis installée ici, en décembre, c'était su, mais seulement de façon officieuse. Pour l'officialiser, nous avons profité du jour de la St Sylvestre pour inviter tout le hameau chez nous. »²

Les nouveaux arrivant trouvent un travail salarié ou créent une activité, mettent leurs enfants à l'école, participent à des activités locales etc. bien avant d'être accueillis. Le

1 Boudou Benjamin, *Éléments pour une anthropologie politique de l'hospitalité*, La Découverte, Revue du Mauss 2012/2 n° 40, pp 267-284

2 Intervention au cours de la rencontre « La bienvenue ! », Recherche citoyenne sur l'accueil et l'hospitalité dans le Morvan, organisée par la Coopérative des savoirs et la MPOB le 7 mars 2018 à Alligny en Morvan.

travail reste un lieu de socialisation essentiel. Cependant, même s'il est à proximité du lieu de vie, il n'est plus le centre de la sociabilité locale. L'école garde plus ce caractère. Or il se trouve que l'école est encore majoritairement affaire de femmes.

La question de la place de l'étranger est posée dans le Morvan, aujourd'hui, de différentes façons. Par l'accueil ou le refus d'accueil de réfugiés dans certaines communes. Par une recherche-action sur le thème de l'hospitalité initiée par la Coopérative des Savoirs¹ et la MPOB. Dans un séminaire récent, *La figure de l'étranger dans le Morvan* à l'école des Beaux Arts de Dijon. Par une exposition *Les étrangers dans la résistance* au musée de la résistance. Par la création d'un SHUDA² dans le sud Morvan.

3.4 Une question de mouvement

Venue d'ailleurs et convaincue qu'un autre monde est possible, je m'interroge sur mes attentes et mes freins. Comment donner corps à ce réseau agri-culturel dont je rêve ? Quelle timidité, quelle honte ou quelle inadaptation m'empêche de lui donner l'élan nécessaire ? Qui ou quoi est inadapté à qui ou quoi ? Faut-il incriminer le manque d'hospitalité ou l'incapacité à se fondre dans un paysage ? En quoi suis-je légitime à "faire bouger" ce territoire ? En quoi existe-t-il ou non un "nous" animé par ce désir de "faire bouger" dans le même sens. Un nous pas seulement venu d'ailleurs ? En quoi suis-je légitime pour poser ces questions là ? En quoi, les poser dans un parcours universitaire, c'est m'éloigner encore d'une réponse "utile" ici et maintenant ? Trahir ce lieu et ceux que je voudrai approcher ? Me poser en "sachant" ou "pouvant savoir" d'ailleurs alors que je me voudrai "apprenant" d'ici.

Après tout, personne ne m'a rien demandé. En tout cas aucun autochtone à généalogie attestée. Ce dont me parlent ces entretiens, c'est bien de ma question d'actrice débarquée sur un territoire :

Qu'est-ce qui se passe quand des personnes différentes, venues d'ailleurs, arrivent avec cette évidence de "faire bouger". En quoi la volonté même de faire mouvement organise et empêche la possibilité de produire ce mouvement ?

Je fais le constat des parcours singuliers des femmes interviewées, du mien et aussi de ce territoire.

1 Association d'éducation populaire locale qui porte le Réseau d'Echange Réciproques de Savoir (RERS) et organise des conférences, tables rondes etc. sur des thèmes d'actualité.

2 Service d'Hébergement d'Urgence des Demandeurs d'Asile

Partie 2 : la recherche

4 Aspects méthodologiques : Elles arrivent et alors ?

« Mes meilleurs amis viennent de Sarcelles. Je me suis aperçue que je n'étais pas tellement amie avec les gens d'ici. Les gens d'ici, je les aime bien, je suis bien accueillie, je suis bien intégrée, mais mes vrais amis comme par hasard viennent tous de la ville. [...] »¹

N'était l'accueil de Salima, mon arrivée ici aurait été plutôt glaciale. Pas seulement à cause de la chute de neige écrasant des arbres encore verts dès ce premier mois de novembre. Je suis arrivée avec mon regard d'animatrice d'un réseau destiné à accompagner de nouveaux paysans. Accueillir est au centre. J'ai trouvé froideur et froidure au CFPPA. Je me suis très vite sentie « gauche et stupide ». Les échanges étaient riches avec les stagiaires en projet d'installation agricole. La plupart venaient d'ailleurs pour y retourner. Cherchant mes réseaux préférés de l'agriculture paysanne, j'ai trouvé une boîte mail sans lecteur. Personne. Un peu déçue, je me suis libérée du CFPPA. Libération salutaire. Tentative d'ancrage local en marchant tous les dimanches matins avec l'association de randonnée de Château-Chinon. Échanges cordiaux et discussions intéressantes avec quelques uns. Rien de plus².

J'ai trouvé d'autres lieux, d'autres occasions et j'ai questionné.

Réponse récurrente : « *Le collectif, ça ne marche pas dans la Nièvre* ». Une énigme et l'espoir de prouver le contraire. Une question pour entrer en DHEPS. Remues-ménage et ménages, discussions in et off. Entremêlement des lectures et des échanges.

4.1 Témoignages

J'aurai aimé interroger nombre de personnes, de celles qui arrivent et de celles qui accueillent ou n'accueillent pas. Il m'aurait semblé tellement évident cet accueil... Finalement, j'ai interviewé sept femmes arrivées dans le Morvan depuis quelques années. Pour arriver à ces rencontres, j'ai commencé par lister des personnes dont j'avais entendu parler, qu'on m'avait conseillé de rencontrer, ou que j'avais déjà rencontrées. Je ne cherchais pas d'exhaustivité ni de représentativité (laquelle ?) mais une diversité de situations. J'ai constaté que ma liste ne comportait que des femmes. J'ai admis que cela faisait partie du contexte, que je ne pouvais pas l'expliquer, mais que cela s'éclairerait plus tard. Faute de bien savoir ce que je cherchais, je comptais sur les entretiens pour me guider.

Parmi les personnes listées, j'ai évité les personnes que je connaissais bien.

1 Interview Anne Faisandier par Jacques Donadoni, Vents du Morvan n°1, automne hiver 1998, pages 19

2 Mais quelques relations conservées de personnes prêtes à se mobiliser pour soutenir des étrangers venus d'autres pays.

Au fil des transcriptions et de l'analyse de ces entretiens, j'ai réalisé combien toutes ces femmes se et me ressemblent. Tout en étant très différentes, toutes ont quelque chose d'étrange ou d'étranger, non seulement ici mais dans d'autres groupes d'appartenance. Toutes font des choix de vie spécifiques, hors du cadre *normal* de leur famille ou de leur profession, qui les amènent ou les font rester ici. Toutes espèrent que des choses *bougent* autour d'elles et s'y emploient. Toutes constatent pourtant qu'ici n'est pas forcément un terreau très favorable à leurs choix.

Toutes les femmes contactées ont accepté immédiatement l'entretien. Les interviews ont eu lieu chez elles, entre janvier et avril 2017. Ils ont duré 1h à 1h30. Deux fois, une enfant était présente (18 mois, 4 ans), parasitant un peu la conversation par ses demandes d'attention maternelle, sans pour autant que le fil ait été interrompu.

J'ai utilisé une méthode d'entretien compréhensif, peu directifs, apprise et pratiquée dans une recherche-action à l'INRA avec Jean-Pierre Darré. Il s'agit de comprendre la situation du point de vue de la personne interviewée, sans préjuger des aspects significatifs pour elle. À partir d'une consigne initiale, mes relances visaient à faire développer les points abordés, parfois à demander de revenir à son expérience personnelle si le discours devenait généralisant et théorique. Je n'avais donc pas de questionnaire, ni de guide d'entretien. Après une présentation rapide de mon travail, la question de départ était : « *comment ça s'est passé pour toi quand tu es arrivée ici ?* ».

Les entretiens ont été enregistrés et intégralement retranscrits.

4.2 Des femmes du Morvan venues d'ailleurs

Au cours des entretiens, ces femmes ont décrit peu ou prou leurs origines, leur parcours géographiques ou culturels. Je n'ai pas posé de questions complémentaires pour les définir de façon plus standard. Ci-dessous un résumé de quelques faits énoncés.

Virginie

35/40 ans – Arrivée en 2010 puis en 2014.

Elle est née dans une grande ville de l'ouest. Elle ne parle pas du tout de son passé.

Son mari est Turc, musulman. Il est entrepreneur dans le chauffage. Elle a assuré le secrétariat de l'entreprise. Elle est convertie à l'Islam.

Ils ont quatre enfants, le dernier est né depuis leur arrivée. Ils sont venus à Château-Chinon parce qu'elle y avait déjà une amie et qu'elle y voyait une grande qualité de vie. À

leur arrivée elle a été déçue par le niveau scolaire. De plus, deux de ses enfants ont eu des diagnostics dys, ce qui a occasionné des difficultés à l'école. C'est ce qui l'a poussée à faire l'école à la maison, en lien avec d'autres femmes de Château-Chinon.

C'est la deuxième fois qu'ils viennent s'y installer, ils avaient habité ici de 2010 à 2012.

Ses premiers contacts la deuxième fois passent par une animatrice du centre social. C'est elle le centre des relations dont elle parle, la source de l'information, qui permet à *une bande de copines* de se retrouver, soit pour des activités avec les enfants, soit pour donner un coup de main pour certaines activités du centre social (tenir un atelier...). Plus généralement, elle constate un regard négatif sur les femmes voilées.

Ils sont à nouveau repartis l'été 2017. D'une part son mari travaille la plupart du temps dans d'autres régions, ce qui le rendait très peu présent. D'autre part, elle a décidé d'arrêter l'école à la maison, trop prenante, et de retrouver des écoles d'un meilleur niveau dans sa ville natale.

Charlotte

30/35 ans – Arrivée en 2013

Ses parents étaient instituteurs. Elle a vécu en région parisienne et dans le midi. Elle a interrompu certaines études. Elle s'est formée au théâtre et au chant.

Elle a voyagé au Bénin avec une troupe de théâtre et au Maroc.

Elle est venue dans le Morvan pour voir une amie musicienne qui s'y est installée. Elle a été séduite par le foisonnement qu'il y avait à l'époque autour de la MPOB et elle est restée. Elle a été profondément déçue des changements de la MPOB¹. Malgré cela, elle mentionne le fait que ce lieu lui a permis de se reconstruire après une période difficile.

Elle s'est mariée dans le Morvan. Son mari est Marocain. Il est musulman. Elle constate que par son histoire, il est beaucoup plus à l'aise qu'elle dans les relations dans le village.

Ils ont un enfant.

Elle est chanteuse et elle propose des ateliers de formation vocale. Elle rêve d'un théâtre populaire qui ferait entendre la voix des gens d'ici.

Émilie

35/40 ans – Arrivée en 2002

¹ La MPOB a connu une grave crise financière et interne en 2013-2014. Il y a eu des licenciements. Charlotte manifeste une grande tristesse en parlant de ces événements.

Elle est née en région parisienne. Elle a une formation d'ingénieur agronome. Elle a travaillé dans un CIVAM². Suite à l'échec d'un projet d'installation, elle a accepté un poste au PNRM bien qu'elle n'ait pas du tout été attirée par le territoire. Son mari a travaillé dans un jardin d'insertion. Ils ont trois enfants. Le dernier est né depuis leur arrivée. Tous les trois sont précoces ce qui a occasionné des difficultés avec l'école.

Au PNRM elle a initié un projet de vente directe. Elle privilégiait l'entrée collective. À son départ, c'est l'entrée économique qui a été privilégiée, avec d'autres agriculteurs.

Elle a créé une activité de boulangerie. Dans le même temps elle a travaillé pour le CFPPA de Château-Chinon. Pour des raisons économiques, elle a dû reprendre un travail salarié. C'est son mari qui a repris la boulange, elle participe dans la mesure du possible.

Ils ont eu le projet de repartir sur un projet d'installation dans le midi auquel ils ont renoncé.

Ils sont à l'origine de la création de plusieurs associations. Elle a été conseillère municipale. Elle a cumulé beaucoup de déceptions, d'autant plus fortes qu'elle côtoie régulièrement des territoires plus dynamiques en matière d'alternatives agricoles.

À leur arrivée, ils ne connaissaient personne.

Cécile

60/65 ans – Arrivée en 2014

Elle est née en Franche-Comté. Ses parents étaient agriculteurs, catholiques et très conventionnels. Ce qui comptait pour sa mère, c'est le devoir et le travail.

Son mari était un accordéoniste assez connu, ce qui faisait d'elle *la femme de*. Ils se sont installés à proximité d'une ville du Jura. Ils ont eu sept enfants. La dernière avait 5 ans quand son mari est décédé il y a 15 ans. Après avoir consacré sa vie à ses enfants, une fois qu'ils ont tous quitté la maison (les 3 dernières encore étudiantes), elle a voulu s'installer ailleurs pour *réapprendre à vivre pour soi*. Elle parle de reconstruction. Elle a acheté un ancien moulin à l'abandon. Elle a remis en état la maison, défriché et créé un jardin d'agrément en plus d'un petit potager. Elle a tout fait à la main, le plus possible seule. Elle parle d'un défi. Elle parle beaucoup de la relation à la terre, à l'instant présent, quelque chose que ses parents ne lui ont pas appris. Après deux ans de travaux et de solitude choisie, elle cherche à rencontrer des associations et des collectifs en accord avec ses idées sur l'environnement, l'accueil des étrangers etc.

² Centre d'Initiative pour Valoriser l'Agriculture et le Milieu rural. Association locale d'agriculteurs et autres acteurs locaux. Au départ producteurs fermiers, aujourd'hui traitant de nombreuses thématiques comme l'agriculture durable, l'installation, l'énergie...

À son arrivée, elle ne connaissait personne.

Mélanie

30/35 ans – Arrivée en 2011

Elle a grandi à Nevers, *au bord d'une cité*. Elle a fait des études à Dijon. Ses parents l'emmenaient en vacances dans différentes régions de France.

Son compagnon vient du Morvan. C'est ce qui l'y a amené. Elle a proposé de s'y installer. Ils ont un enfant.

Elle a un projet agricole en élevage de chèvres. Elle a suivi un BPREA à Château-Chinon puis un CS Bio en 2014. Elle est en contact permanent avec des agriculteurs mais n'a toujours pas de foncier. Elle a renoncé aux chèvres mais elle a gardé ses chevaux. Ils habitent un hameau où elle se sent très intégrée. Elle a travaillé dans l'internat d'un collège pendant son BPREA puis comme caissière de supermarché.

Elle habite à quelques kilomètres de la famille de son compagnon.

Aline

30/35 ans – Arrivée en 2016

Elle est née et a grandi dans une petite ville du Morvan (Yonne) puis à Paris.

Elle a arrêté les études démarrées à Paris. Avec son compagnon, ils sont partis dans les Landes où elle a été ouvrière agricole. Ils souhaitaient revenir dans le Morvan où ils passaient régulièrement des vacances. Elle a suivi une formation agricole courte et a décidé de s'installer. Ils ont eu un enfant et c'est ce qui a déterminé le retour. C'est sa mère qui a acheté (pour elle dans le futur) la maison qu'ils habitent actuellement avec un petit terrain pour l'activité de maraîchage qu'elle a démarré.

À son arrivée, elle a rencontré une association environnementaliste qui tient un café associatif. À partir de là, elle a été accompagnée par un agriculteur bio qui l'a aidée à trouver le terrain. Elle est très investie dans cette association.

Son père et ses grands-mères habitent dans le Morvan.

Françoise

35/40 ans – Arrivée en 2012

Elle vient de Perpignan et elle est éducatrice spécialisée. Comme Virginie, elle a très peu parlé de son passé. Les grands-parents de sa compagne, artiste plasticienne, sont du Morvan. C'est ce qui a déterminé le choix d'implantation pour créer un lieu d'accueil familial pour handicapés et artistes, la Tassaté. À leur arrivée, elles ont rencontré la femme

qui venait de reprendre l'auberge du village. Elle les a orienté vers de nombreuses personnes, les a aidées à trouver les artisans pour la rénovation de la maison etc. Suite à ces contacts de nouvelles activités se sont greffées à la Tassaté : spectacles, après-midi jeu etc. Ces activités sont portées par des personnes du Morvan.

4.3 Analyser, décortiquer etc

J'ai utilisé plusieurs méthodes pour analyser les entretiens, les deux premières ont été interrompues faute de temps, mais elle on préparé la troisième, moins gourmande en temps pour traiter l'ensemble.

a) Méthode d'analyse pratiquée à l'INRA qui consiste à reprendre l'intégralité du texte des entretiens pour y repérer les aspects abordés, les associations, les oppositions, les relations, les qualifications... Réalisée partiellement sur deux entretiens.

b) Lecture globale et recherche de mots clés. Après en avoir répertoriés une trentaine et les avoir regroupés par famille (par exemple paysan-agriculteur-agriculture), j'ai commencé à répertorier tous les extraits d'entretiens contenant ces mots clés. Sans pouvoir terminer l'exercice, cela a défini la dernière phase.

c) Détermination de six thèmes-clé à partir de ces mots-clé :

je-femme, mobilité, réseau, regard sur le territoire, élus, intersectionnalité.

Tous les entretiens ont été groupés en un tableau global puis découpés en courts extraits par thème abordé, avec une colonne : « Contenu » (de quoi elle parle, éléments en relation, opposition, liste...) qui m'a permis de revenir partiellement et plus rapidement à la première méthode ; et une colonne « Thèmes-clé ».

Cela donne quelque chose comme ça sur beaucoup de pages :

Extrait	Contenu	Thèmes-clés	N° extrait
Même dans le collectif des femmes en Morvan.. le fait qu'il y ait des femmes musulmanes, c'est important. C'est que au-delà de la place de la femme dans la société, oui, mais.. dans la société, il y a aussi des femmes musulmanes. Qui participent à la vie de la société française. Et je pense que c'est important aussi, à travers ces ateliers là aussi, de montrer qu'on est là. Et qu'on n'est pas enfermé chez nous alors que en fait.. Enfin je ne sais quoi que les gens peuvent imaginer.	Femmes + musulmanes ass vie de la société opp ce que les gens imaginent ass enfermées	Je / femme intersectionnalité	Vir-38

La suite a pu être plus systématique :

- Création d'un fichier pour chaque thème, en acceptant les redondances.
- Reprise en détail du fichier avec les extraits "je-femme". Tri des éléments abordés :

- d'où elles viennent : enfance, éducation, goûts enfant et adulte, formation, histoire personnelle
 - leur arrivée : pourquoi là, comment
 - où elles en sont : leurs souhaits
 - comment c'est maintenant : leurs relations
 - Et une colonne "femmes" pour les moments où elles parlent explicitement de spécificités féminines. Une colonne presque vide.
- Liste à partir de ce tri : elles parlent de...
 - Reprise et tri par thématiques des extraits "regard sur le territoire" : le lieu, les gens, les agriculteurs, les élus, bouger-faire bouger, ville-campagne, isolement-voisinage.
 - Lecture plus rapide et linéaire des extraits sur les thèmes mobilité, réseau.
 - Abandon des thèmes-clés élus et intersectionnalité
 - Synthèse (partielle) tout en essayant de confronter aux concepts de Hall (voir chapitre 5 et annexes).

4.4 Chercher un appui théorique

J'étais en cours de transcription des entretiens quand j'ai rencontré *au-delà de la culture* de Edward T. Hall¹ par hasard à la FNAC de Nevers. J'avais quelques heures à attendre le car pour Château-Chinon et donc le temps de le feuilleter, d'accrocher, d'avoir l'impression d'y trouver des clés. Et donc de poser la question de la différence culturelle entre ces arrivantes et les habitants du territoire. Le hasard s'oppose-t-il à la science ? « *Ce sont ceux qui se perdent qui trouvent de nouveaux chemins* » dit le proverbe. Un chemin est-il trouvé ou perdu entre intuition et raison ?

La lecture de cet ouvrage a croisé et nourri la transcription et l'analyse des entretiens. Il ne m'a pas été facile d'extraire ce qui relève d'une culture² spécifique -et potentiellement différente de celle du pays d'accueil ou des personnes qu'elles côtoient- dans les discours, tant il est vrai que nous nous identifions à notre culture et tant il y a de points communs entre la ou les leurs et la mienne.

Je me suis nourrie en même temps du travail de la MPOB quand j'ai pu y participer. Les cafés citoyens, les rencontres, les séminaires, les discussions parallèles ont souvent fait écho aux entretiens et ont permis d'autres éclairages jusqu'à ces derniers mois.

¹ Cf. chapitre 5, note 1 page 56

² Voir chapitre suivant

J'ai souvent testé des hypothèses à l'occasion de rencontres diverses. Cela m'a permis de vérifier l'écho qu'elles faisaient sur d'autres expériences vécues ici.

5 Théorie de référence : Cultures

Je suis chez Yvonne, dans son village Creusois. Nous sommes dans la maison qui l'a vue naître ainsi que son père. Une maison qu'elle n'a jamais quittée. Elle et son mari sont agriculteurs retraités. Ce jour-là, un voisin va passer ses moutons sur la route. Il leur demande de se poster sur le communal pour éviter le mélange avec un autre troupeau. Nous y allons ensemble. Un voisin répare une clôture en haut du pré. Un autre passe avec sa camionnette. Une dame sort de la maison d'en face. Tous s'approchent. Six personnes se rencontrent au centre de ce hameau d'une douzaine d'habitants. Nous attendons longtemps. Des mots lents s'échangent. A propos du vieux d'en face, de son caractère, des coups de main qu'on lui a donné. A propos des moutons. A propos de l'agriculture bio... J'écoute. Ce qui se dit n'est pas nouveau. On partage des constats. Chacun dit ce qu'il observe, ce qu'il a entendu. On n'échange pas vraiment des informations ou des avis. On parle pour relier. J'ai l'impression qu'il y a des fils entre les personnes. J'ai de l'admiration pour quelque chose que je ne saisis pas bien, que je prends pour la première fois le temps de vraiment ressentir. Ces répétitions, ces conversations qui me paraissent souvent vides quand je viens, alors que j'aimerais tellement les entendre parler d'eux, entretiennent un tissage.

5.1 Identification culturelle

« Le phénomène d'identification est peut-être le plus important aspect psychologique de la culture, un pont qui relie la personnalité à la culture. S'il fonctionne admirablement en cas de lentes transformations, il fait d'immenses dégâts en périodes de changements rapides comme celles que nous vivons fréquemment. Il s'avère être alors l'obstacle le plus important à une meilleure compréhension entre les cultures et à l'amélioration des relations entre les peuples du monde. L'homme doit maintenant se lancer dans la difficile aventure du voyage au-delà de la culture car il n'est de libération plus grande et plus hardie que celle où on parvient progressivement de l'emprise de la culture inconsciente. »¹

Ce sont les dernières lignes du livre, l'objet de la démonstration. Une fiche de lecture en détaille le contenu en annexe.

Dans *Au-delà de la culture*, Edward T. Hall distingue plusieurs façons d'appréhender le temps. Pour les occidentaux, le temps est linéaire, c'est un objet qu'on découpe, qu'on gagne, perd, utilise. Cela permet de définir un emploi du temps et de fractionner les tâches, de les morceler, de les interrompre suivant des horaires. L'auteur nomme cela monochronie. Dans cette conception, pour chaque tâche, peu d'informations circulent entre peu de personnes. La tâche prime sur l'ensemble (il n'est pas besoin de savoir dans quoi elle s'insère) et sur la relation entre les personnes.

Dans d'autres cultures, le temps est plutôt conçu comme un point. Une tâche ne peut pas être interrompue sous prétexte d'horaires. Cette conception est nommée polychronie. Elle

1 Hall Edward T, *Au-delà de la culture*, Seuil 1979 – USA 1976 - Page 234

donne priorité à une vue globale et à l'échange de nombreuses informations avec beaucoup de personnes concernées par la globalité.

Pour les cultures où les relations humaines et l'échange d'informations sont priorités, l'auteur parle de cultures à contexte élevé ou riche. Dans les relations, l'interconnaissance et les interactions priment sur le statut (on dit souvent par exemple qu'en Afrique n'importe qui peut parler à un ministre). Ces contextes riches sont associés à la polychronie. Dans ces cultures, les personnes n'existent que par les relations. L'étranger, l'arrivant est en dehors de ces relations. Ils ne sont réellement « vus » qu'une fois qu'ils sont insérés progressivement dans ces relations.

Les cultures plus individualisées et plus cloisonnées sont qualifiées de cultures à contexte faible ou pauvre. Elles accordent plus d'importance au statut des personnes, aux contrats écrits, aux règles formelles (pour rencontrer un ministre en Europe, il faudra une bonne raison et des démarches officielles). Ces cultures sont plus liées à la monochronie.

Dans les cultures à contexte riche, les conversations n'ont pas besoin de détailler le contexte. Il est connu et compris de l'interlocuteur. Lequel ne doit d'ailleurs pas nommer l'essentiel de sa préoccupations, ce serait faire insulte à l'interlocuteur qui doit le comprendre par les indices apportés. Ces cultures ont l'avantage de la cohésion et de la stabilité. À l'inverse une culture à contexte pauvre nécessite de détailler les contexte de chaque échange d'informations. Ces cultures ont une plus grande capacité à des changements rapides. Mais pas forcément les êtres humains qui en font partie.

Les cultures à contexte riche sont plus basées sur l'entraide. Elles marquent aussi plus fortement la distinction étranger – autochtone.

Notre comportement comme nos émotions, mais aussi nos perceptions, les informations que nous sélectionnons dans notre environnement sont des produits de notre culture. Chaque culture définit le comportement à adopter dans des situations standard. Un comportement différent perturbe la relation et le déroulement normal des événements. Acquis dès l'enfance, les attitudes et les perceptions nous semblent « naturels » et donc universels. Il nous est difficile de comprendre que les autres se comportent différemment dans les mêmes circonstances. Nous jugeons cela anormal. L'anormalité est aussi définie par la culture.

Les occidentaux donnent la priorité au langage et à la logique sur tout autre type d'intelligence et de mode de pensée ou de mémorisation, bien que la culture soit elle-même irrationnelle. Notre éducation ferme la porte à nombre d'autres types d'intelligence,

nous privant de toutes ces compétences et en rendant difficile de comprendre des cultures basées sur d'autres postulats.

Hall considérerait que la France mélange des contextes faible et fort. Il me semble qu'une des différences importantes entre le monde urbain et le monde rural relève de cette distinction. Le contexte fort en Morvan (entre autre) peut expliquer qu'on ne se sente ni accueilli ni rejeté quand on vient de l'extérieur. Petit à petit, de contact en contact, plus rapidement si on a déjà de la famille, on en vient à être partie prenante d'un ensemble de relations.

5.2 Pluriculturel

Bernard Lahire développe le concept d' « homme pluriel » pour désigner les personnes qui ont fréquenté des espaces de socialisations multiples. Ces espaces peuvent être contradictoires, ils peuvent créer un malaise ou un déchirement.

« Nous sommes par conséquent trop multi-socialisés et trop multi-déterminés pour pouvoir être conscients de nos déterminismes. Chacun de nous est porteur d'une multiplicité de dispositions qui ne trouvent pas toujours l'occasion de se manifester : c'est pour cette raison que nous avons parfois l'impression de vivre un décalage personnel avec le monde social. Sentiments de solitude, d'incompréhension, de frustration sont les fruits de cet inévitable écart entre ce que la société nous permet à un moment donné d'"exprimer", et ce qu'elle a mis en nous au cours de notre socialisation. Parce que nous sommes porteurs de capacités, de savoirs et de savoir-faire qui doivent parfois durablement vivre à l'état de veille, nous pouvons alors ressentir un malaise : notre "moi authentique" ("personnel" et donc pensé comme "a-social") ne trouverait pas sa place dans le cadre contraignant de la société. Cette situation renforce l'illusion de l'existence d'un "for intérieur" ou d'un "moi intime" authentique, indépendant de tout cadre social. [...] Dans d'autres cas, c'est l'incapacité à adapter une partie des dispositions incorporées au cours du parcours individuel qui est à la source des troubles. Les personnes qui, à l'occasion d'une ascension sociale, passent subitement de l'univers ouvrier au monde bourgeois, sont souvent l'objet d'un conflit interne central, organisant - et embarrassant - chaque moment de leur existence. »¹

Les personnes interviewées ont toutes cette pluralité de socialisation. Venues d'un certain milieu familial, elles ont fait des choix qui les ont emmenées dans d'autres milieux sociaux, professionnels et géographiques. Comme elles, j'aurai (j'ai) bien du mal à définir d'« où » je viens. Cette difficulté de définition rend complexe la confrontation à des milieux sociaux plus homogènes. Dans la Nièvre et dans le Morvan particulièrement, le milieu agricole a encore fortement cette homogénéité. Beaucoup de jeunes, même des générations actuelles, sont passés par le lycée agricole local, dans des classes où ils ont retrouvé

¹ Lahire Bernard, L'homme pluriel. La sociologie à l'épreuve de l'individu, Sciences Humaines n° 91, février 1999

surtout des pairs (et surtout des garçons), pour s'installer dans le cadre d'une transmission familiale. Les femmes qui s'installent en agriculture ou les épouses d'agriculteurs qui travaillent à l'extérieur, pour ce que j'ai constaté, sont plutôt d'origine locale et agricole.

5.3 La case autre

Dans une étude de cas centrée sur des femmes juges et avocates en Angleterre et au pays de Galles, dont l'identité est plurielle (d'autres caractéristiques pouvant donner lieu à discrimination), les femmes évoquent leur différence.

« La nécessité ou l'impossibilité de rentrer dans une, ou dans des "cases" (boxes) est un thème qui est apparu de manière récurrente dans les entretiens, souvent de manière spontanée de la part des enquêtées. Question féconde pour aborder la question de l'identité, ces cases sont également à mettre en regard avec l'intersectionnalité, qui interroge précisément l'assignation des personnes à une ou à plusieurs cases, dont l'apparence même – petit carré unidimensionnel transparent en son centre – reflète la volonté structurelle d'identification immédiate et simplifiée des individus qui forment la société. »¹

Une personne préparant une installation agricole hors cadre familial le remarquait : « *J'ai l'impression de toujours cocher la case "autre"* ». Étant *autre*, il se sentait déjà en dehors du cadre, pas *normal*.

5.4 Culture rurale / culture urbaine

Quelques phrases d'une émission de radio écoutée distraitemment en février 2016 m'ont questionnée. Le rural n'existerait plus en France. Le rural, c'est autrefois, on ne bougeait pas, on reprenait la ferme de ses ancêtres. L'urbain, ce serait la recherche de l'altérité et la mobilité. La culture est aussi généralement associée à la ville.

Dans *Le réveil des villages*², l'auteur, écrivain morvandiau d'adoption, associe à l'urbain des termes très marqués : *monstruosité, inhumanité et insatisfaction permanente de rassemblements humains bien trop denses ; urbanisation incontrôlable ; insécurité ; bombes sociales*. Y sont associées les administrations *dont les fonctionnaires ne connaissent pas les réalités rurales, ne prennent pas la peine d'essayer de connaître ou d'écouter ; le pouvoir, les lobbies et les élus aux égos débordants..* La volonté des *aménageurs de vider les campagnes*.

1 Guyard Alexandrine, Dans quelle case rentrez-vous ? Identité et intersectionnalité, Revue ŷ Interrogations ?, N° 20. Penser l'intersectionnalité, juin 2015

2 Cornaille Didier, *Le réveil des villages*, Editions de l'Armançon, juillet 2006

A l'opposé, le rural est associé à *la mobilisation de l'énergie, l'esprit d'entreprise, la créativité, l'innovation, la résistance, l'altruisme des élus*. Dans la *société rurale* il y a des *infrastructures légères, donc peu coûteuses* ; pas d'insécurité.

Ce côté assez caricatural -c'est aussi l'objet de ce livre *coup de gueule*, cette opposition entre l'urbain qui concentre les difficultés et le rural qui serait une solution pour l'urbain aurait pu me faire abandonner la lecture. Cependant, cette conception du bon rural et du mauvais urbain est suffisamment partagée pour être examinée.

Chez cet auteur, mais plus largement dans beaucoup de discours (d'élus locaux en particulier), deux schémas contradictoires coexistent. Il y a en rural et dans la Nièvre en particulier, une *qualité de vie* que les urbains envient. Ce rural pourtant est souffrant voire désespéré. Il est victime¹ des décisions prises en ville et d'abord pour la ville, abandonné par l'État. Un discours si prégnant dans le département qu'on parle de « Niévrose » (pour dire qu'il faut en sortir bien sûr).

Plus couramment, le rural se définit par des manques : difficultés de déplacements, manque de médecins d'hôpitaux, de crèches... J'entends ça au quotidien. Tous ces manques peuvent aussi bien décrire certains quartiers urbains ou périurbains. La mobilité, les facilités de transport ou bien l'accès à la vie culturelle sont loin de concerner tous les urbains. À l'inverse, la mobilité des paysans est très présente dans le passé. Elle l'est aussi dans le présent pour les néo-paysans. De nombreux autres ruraux migrent depuis le rural ou vers le rural (plus souvent les jeunes vers la ville, les retraités vers le rural). De nombreux festivals et autres activités culturelles s'implantent en rural. Difficile de dire si l'isolement ou le rejet de l'autre, l'étranger, sont plus prégnants en rural qu'en ville.

« Rural, urbain, bien souvent ça sert à cacher une réalité, à l'éliminer de nos champs de pensée. En fait, ça cache quoi ? Les classes populaires ! Qu'elles soient de campagne ou de quartier. »

Hervé Chaplais montre dans la conférence gesticulée *Rurals... ou la convergence des rustres*² à quel point cette notion de classe populaire et avec elle ses savoirs, sa culture, sont occultés.

La différence entre le public de la fête de la vielle à Anost et le comice à Château-Chinon (voir plus haut) tient probablement beaucoup au caractère populaire du comice. Le public du défilé de char de Billy-Montigny, ville de 40 000 habitants dans le bassin minier du Pas

1 Victimization qui a été fortement associée aux « gilets jaunes » pourtant relativement discrets dans la Nièvre où les plus ruraux semblent très vite s'être effacés.

2 Chaplais Hervé, *Rurals... ou la convergence des rustres*, conférence gesticulée, Château-Chinon, 30/09/2016. Visible sur internet : www.youtube.com/watch?v=YdFsUBe-9VQ

de Calais où j'ai habité quelques années, ressemblait beaucoup à celui de Château-Chinon. Les comices sont dans la continuité, ils évoluent plus ou moins avec le temps (les thèmes, les décors, les tracteurs, les groupes musicaux...). La musique traditionnelle et les vieilles sont issues d'un travail de collecte, on pourrait dire de repêchage, par des personnes qui ont choisi de prendre ou de reprendre un héritage qui ne leur était pas donné. Ces personnes qui ont fait des études et sont revenues ou qui viennent de l'extérieur, ont une imprégnation culturelle autre que celles qui sont restées. Une culture urbaine, presque dans le sens premier d'urbanité. Une culture qui peut s'opposer à la culture populaire rurale locale. Celle qui donne une image élitiste à la MPOB.

Nombre de personnes affirment leur impossibilité de passer de la ville à la campagne, d'une région ou d'un pays à l'autre. Les personnes qui choisissent (et non subissent) de changer de lieu, de métier, de mode de vie, sont celles qui ont la possibilité ou la nécessité de le faire. D'une manière ou d'une autre elles espèrent trouver ailleurs une « place » qui leur conviendrait mieux. Ce faisant, elles donnent aussi à voir qu'elles n'ont pas a priori une place bien définie. Mobiles, arrivant dans un tissu social plus ou moins fermé, elles peuvent apparaître hors des clous, sans attaches et donc étranges. Je me retrouve dans cette étrangeté, qui appelle autant un droit à la différence qu'une demande à être pareil.

6 Analyse : Tisser des liens dans la différence

« Il faut revenir à une politique du récit, il faut re-raconter les problèmes pour tuer la langue de bois, pour qu'ils redeviennent compréhensibles. »

« Si on s'occupait de la ville comme de l'agriculture : faire vivre un territoire sans le posséder, mais vivre de ses fruits ? Au lieu d'attendre sans cesse que quelqu'un réalise ce que l'on demande, et qui n'arrive jamais, entraînant cette déception permanente, on pourrait arrêter de courir et repartir du bon pied. »¹

Au cours des entretiens, les femmes interviewées montrent en quoi elles sont différentes des personnes qu'elles côtoient, mais aussi de leur culture d'origine. Cela aussi, je le partage avec elles.

1 LE PEROU, Partir du bidonville, une micro-expérimentation constructive [2012-2014] Actes de la recherche-Action conduite dans les bidonvilles de l'Essonne par « LE PEROU » – pôle d'exploration des ressources urbaines. www.perou-paris.org

6.1 Choisir son lieu de vie

Paysage

À part Émilie, les femmes enquêtées ont choisi de venir dans le Morvan. Elles sont quatre à faire référence au paysage comme critère de choix.

« Et puis je suis tombée en amour avec.. ben avec ces montagnes là, avec la sauvagerie du.. de la campagne d'ici quoi, avec cet aspect vallonné » (Ch)

« Je suis tombée amoureuse du paysage.. ça correspondait vraiment à ce que je recherchais, quoi. Pas trop de monde, de belles étendues [...] maintenant ça change un peu mais bon [rire] en espérant que ça reste quand même un peu.. campagne. [...] la culture envahit de plus en plus au niveau des pâtures. [...] voir les paysages comme ça.. ça me donnerait presque envie de déménager.. »(M)

« Ben y a le Morvan et puis y a tout l'environnement aussi.. qui y fait quoi. C'est que.. c'est encore très rural et encore assez.. relativement naturel [...] le sud ouest c'était des grandes cultures, des hectares et des hectares de maïs et de pins » (A)

« j'ai fait mon choix de cette région.. déjà parce que je fuyais les grands espaces, les monocultures.. [...] je cherchais une région.. voilà, de pâturage parce que j'aime bien les vaches, de pâturage et puis c'est assez vallonné, il y a des haies, il y a des bois, des prés, il y a un assez bon équilibre entre tout ça » (C)

Le paysage dont elles parlent est *sauvage, naturel*. Une vision urbaine de la campagne. Cette campagne préservée, authentique, cette vraie campagne (« *que ça reste campagne* »), par contraste à d'autres régions agricoles de grandes culture. Cela reste une *campagne* tant que les cultures ou les sapins ne débordent pas trop. Perdre ce paysage pourrait être une raison de repartir.

Elles évoquent ce lien à « la nature » depuis leur enfance citadine, comme quelque chose qui les singularise et qui explique leur attrait pour ce territoire.

[Elle habitait une ville du Morvan jusqu'à 15 ans] « pendant ce temps là j'ai toujours été à la campagne, j'ai fait des activités très nature.. » (A)

« Depuis que je suis haute comme trois pommes, je dis que je veux habiter à la campagne ou à la montagne. » (M)

Pour Cécile, dont les parents étaient agriculteurs, astreinte au travail de la ferme, c'est justement ce lien qui n'existait pas et qu'elle a développé plus tard, après avoir changé de milieu et de vie et être devenue elle-même citadine.

« Mes parents étaient agriculteurs, mais c'était des progressistes quoi, ils t'ont, ils t'ont jamais fait vivre avec tes sens quoi. Ils t'ont jamais fait sentir, goûter » (C)

Pourtant, leur culture citadine transparaît régulièrement dans les entretiens. De fait, toutes ont vécu en ville tout ou partie de leur vie. Le seul fait de choisir leur lieu de vie les distingue déjà d'autres habitants du territoire.

Mobilité

Enfant et adultes, elles ont eu l'occasion de voyager, de déménager. Leur mari, compagnon ou compagne vient d'un univers différent de celui où elles ont grandi. De ce point de vue, leur vie est conforme à l'injonction de mobilité très prégnante dans notre société. Alors que c'est ou ça a été une nécessité et une contrainte pour nombre de morvandiaux, il est naturel pour elles de se déplacer pour choisir leur lieu de vie ou de travail.

« Culturellement en fait c'est pas les mêmes les univers culturels c'est pas les mêmes références, c'est pas les mêmes démarches c'est pas le même rapport au territoire l'un c'est un attachement viscéral, l'autre c'est un choix [rire] c'est une élection donc.. qu'est pas toujours bien comprise » (F)

En même temps, toutes évoquent à la fois le souhait de rester et la possibilité de partir. Pour des raisons économiques, au cas où l'activité ne marcherait pas, parce que le paysage change ou simplement, comme Cécile, parce qu'il faut pouvoir partir.

« - mais c'est vrai que je suis ici mais je pourrais repartir [...]
- ça fait plusieurs fois que tu l'évoques du coup c'est quelque chose à quoi tu penses ou..
- [...] Non, parce que je cherche quand même à.. à m'installer quoi enfin entre guillemets tu vois, à m'installer. Mais.. c'est vrai que j'ai tous mes cartons au grenier quoi [rire] » (C)

Virginie est d'ailleurs repartie dans sa ville natale en juillet 2017.

Emilie, la seule à être arrivée plutôt par défaut, questionne son choix d'être restée, un choix délibéré, qu'elle regrette sans le regretter.

« je regrette de pas être partie. De pas avoir pris le temps.. de chercher.. de mieux chercher un endroit pour faire ce qu'on fait.. [...] Et ça je le pondère.. avec.. quand même le plaisir de me dire.. tout ce qu'on a fait, et tout ce qu'on fait. [...] Je sais pas si mes enfants auront envie de rester là, tu vois [...] j'ai choisi d'être là et j'ai pas juste choisi parce que c'était un héritage familial. J'ai choisi parce que ça représente en fait.. presque politiquement pour moi d'être là.. » (E)

C'est parce qu'elle a choisi délibérément d'être là, dans un lieu plutôt défavorable, que son choix est discutable. Elle précise à quel point elle est sortie des sentiers familiaux, à quel point elle a fait un choix politique qui a un coût.

« moi, si j'avais suivi le chemin tracé, je serai, comme mon frère... dans une grosse boîte à vivre en ville, à gagner.. plein de pognons enfin tu vois, voilà.. dans un mode

de vie... peut-être plus facile [rire] moi j'ai choisi un peu la difficulté, j'ai choisi de croire à l'initiative, j'ai choisi de croire au milieu rural » (E)

Vu du Morvan, elles sont donc susceptibles de repartir et cela peut expliquer l'attitude des élus qui ne s'intéressent pas aux activités qu'elles développent. L'expression consacrée est qu'il faut *faire ses preuves* et déjà *passer le premier hiver*. Comme si, à l'attrait du paysage, les autochtones opposaient l'âpreté (terme consacré aussi) du climat, réservé à une élite résistante : les morvandiaux. Une image qui date d'avant le réchauffement climatique. Une façon de temporiser. On n'accueille pas, on laisse venir. Une façon de laisser le temps faire son œuvre. Elles partiront ou bien des relations s'établiront progressivement, dans le quotidien. Une caractéristique de cultures à contexte riche.

[au bout de plusieurs années, un élu local se décide à venir à l'AG de la Tassaté. Elle relate ses dires et commente] « "ah ouais. Ah ouais franchement chapeau, je te cache pas que.. quand vous êtes arrivées au début" [geste grimace et rire] . Voilà, c'est la gestuelle qui dit tout. "On se demandait bien" voilà. En même temps on n'a pas été empêché ni rien on n'a pas été empêché ni franchement soutenu.. Là il y a.. on peut pas dire qu'il y a vraiment un soutien mais il y a.. on sent une considération » (F)

6.2 **Entrepreneuses de la relation**

Projet... de faire ensemble

Pour arriver, elles n'ont pas frappé à la porte. Elles ont trouvé un lieu qui leur a plu (ou non), elles ont acheté ou loué une maison, sur un coup de cœur ou faute d'avoir trouvé mieux. Et puis elles ont agi.

Les femmes enquêtées sont toutes *créatrices*. Selon les termes du sociologue Paul Ray et de la psychologue américaine Sherry Anderson, on les classerait toutes dans la catégorie « créatif culturel »¹ qui, selon eux, intègrent simultanément quatre pôles de valeurs, qu'ils mettent en pratique :

- l'ouverture aux valeurs féminines
- l'intégration des valeurs écologiques et du développement durable
- l'implication sociétale
- le développement personnel et la spiritualité

Qu'elles soient venues avec ou non, cinq d'entre elles sont à un moment ou à un autre créatrices d'une activité économique ou en projet de création : boulangerie, maraîchage, élevage, lieu d'accueil, formation vocale. Les deux autres ne sont pas en reste. Virginie s'est beaucoup investie dans la création d'une association de femmes faisant l'école à la

1 Source : wikipédia, juin 2018.

maison. Cécile n'était pas moins dans la création en sortant un ancien moulin des ruines et de la friche. Elles ont fait des démarches, des actions, mis en route ou essayé de mettre en route leur projet. En cela, elles ont toute leur place dans la culture de l'entrepreneuriat, centrale dans la culture dominante actuelle.

Plusieurs utilisent le mot « projet » de nombreuses fois dans l'entretien. Cependant, la façon dont elles parlent du leur ferait dresser les cheveux sur la tête d'un professionnel du business plan. Dans cette mouvance, un projet -surtout un projet de création d'activité- suppose une planification, des étapes, des délais, le tout dans un ordre rationnel.

[La partie ouverte sur l'extérieure de l'activité] « ça tient quand même à.. chacun et à la rencontre à ce qui se passe à la rencontre, ça on l'enlève pas. En tout cas, en tout cas c'est la façon dont nous on procède, ça se tricote au quotidien, au jour le jour avec l'autre c'est vraiment du tricotage quoi moi j'ai souvent cette expression là qui me revient mais vraiment quelque chose qui se tisse petit à petit, qui peut se détisser aussi » (F)

C'est l'ensemble du projet de la Tassaté qui pourrait être mis en danger par ces activités de spectacles etc. Mais ça fait partie du projet. La relation est au cœur, est le cœur du projet.

« j'avais une petite boîte en fer blanc où je mettais mes recettes, de pain, que je savais pas.. où mettre puisque j'avais pas de statut. Donc je disais, voilà, j'ai dix mille euros dans cette boîte, qu'est-ce que je fais, dans quelle case je rentre.. » (E)

Sur cet épisode, la Boutique de Gestion l'a effectivement éconduite (« *c'est pas possible* ») et elle a trouvé une réponse grâce son réseau hors région, à travers une coopérative d'entrepreneurs.

Bien qu'elles soient formées à construire des projets, leur façon de les conduire laisse beaucoup de place à l'improvisation. Ce sont les relations qui vont permettre de répondre aux questions à mesure qu'elles se posent et ce sont les relations qu'elles soignent avant tout.

Mélanie et Charlotte décrivent des obstacles qui bloquent sans bloquer. On ne peut pas avancer sur le foncier puisque c'est incertain mais on discute encore; on ne peut pas faire vivre l'activité puisqu'il manque d'infrastructures, mais on le fait quand même.

Aline et Cécile sont clairement en dehors de cette logique planificatrice.

« Oui, là je travaille parce qu'il faut bien un peu gagner sa vie, mais j'ai la liberté de dire ben non aujourd'hui je m'occupe de ma fille ou.. » (A)

« Quand je me suis implantée j'ai pas cherché, d'abord c'était un coup de cœur déjà, alors coup de cœur tu réfléchis pas plus loin [rire]. Moi faut que tout se fasse par coup de cœur quoi [rire] la raison elle a jamais sa place avec moi. » (C)
« J'ai jamais su de quoi serait fait demain. J'ai toujours vécu comme ça avec l'insécurité permanente. Mais je trouve que c'est la vie de toute façon, ça me dérange pas. » (C)

Virginie en parle peu mais ses pérégrinations montrent comment elle laisse les choses venir. Elle est venue à Château-Chinon pour le réseau qu'elle y trouvait, repartie à cause des difficultés de travail de son mari, revenue pour les enfants, repartie à nouveau pour arrêter l'école à la maison et retrouver plus de liberté.

Aucune de ces femmes ne décrit un déroulé de A à Z, une action programmée, planifiée. Par contre, toutes mettent l'accent sur les relations humaines dans leurs projets et dans leur vie. Plutôt que de produire, Aline a consacré sa première année à constituer son réseau.

« Bon c't'année j'ai fait surtout ça en fait. J'ai.. j'ai fait un petit peu de jardin mais pas en grande quantité et puis je suis arrivée un peu tard pour ça mais du coup je me suis concentrée ouais sur le.. sur le réseau. » (A)

Même Céline, plutôt solitaire dans les deux premières années de réhabilitation évoque l'importance des échanges avec les artisans, avec le vieux qui passe etc. Deux ans plus tard, elle qui n'aimait pas la musique traditionnelle va de bal trad' en stage de danse trad'.
« *C'est pour les relations, c'est une bonne ambiance !* »¹

Polychronie

Selon les classifications de Hall, elles cumulent une culture urbaine, dominante, monochrome -culture de projet, indépendance dans leur projet, choix individuels- et une façon de mener leurs projets correspondant plutôt à une culture polychrone, opposée à la culture dominante. Du coup, elles ne demandent pas à leur entourage de se comporter de manière monochrome. Au contraire, elles ont besoin que les relations humaines soient privilégiées, qu'on leur permette de faire leur œuvre, d'autoriser le changement. Elles-mêmes prendront ce temps là, partie intégrante de la construction du projet.

[Dans un projet de vente directe collective au PNRM] « peut-être qu'aussi j'ai pris des libertés.. [...] j'allais dire on avait fait tout le boulot.. social. Au sens où.. créer un collectif.. se, se donner de l'ambition commune. [...] où tu mets ensemble des gens, tu leur donnes envie d'être ensemble, tu donnes du sens à un.. à un projet etc on est passé de.. de ça à.. La deuxième étape c'était comment s'organiser, commercialiser.. [...] ah ben on s'achète une remorque frigo [...] Ils abattaient..pff..

1 Conversation personnelle février 2019

peut-être trois bêtes par an chacun donc il fallait s'organiser [...] ben si tu regardes que l'économique, c'est d'une inefficacité totale hein. » (E)

« Très vite on a rencontré tout un réseau de personnes avec qui on a partagé des choses au quotidien et qui nous ont ouvert le pays quoi, véritablement. En fait ça change tout parce tout le.. tout ce qui se passe au quotidien à La Tassaté notamment sur l'organisation la plus collective l'organisation des événements comme les dimanches en pente douce et tout ça ben c'est issu de tout ça . Ben c'est vrai que si on n'avait pas rencontré les gens ben on aurait mené notre truc dans notre coin, on aurait certainement accueilli des artistes et des personnes handicapées mais il n'y aurait pas eu cette richesse avec ces personnes là.. » (F)

Dans la société morvandelle aux contours si incertains, on trouve probablement le même mélange sur un fond de contexte riche. Il est essentiel d'y être connu. Il n'y a pas vraiment de relations tant qu'il n'y a pas cette connaissance. Dans *le langage silencieux*¹, Hall évoque la connaissance informelle, celle qu'on acquière sans le savoir. La connaissance de la généalogie, du voisinage, fait sans doute partie de ce type de connaissance, acquise par observation et imitation, qu'on ne nomme pas, et donc qu'on ne transmet pas. Cette attitude heurte la conception de l'accueil de Charlotte. Une conception qu'elle relie à sa mobilité. Charlotte s'est trouvée invitée au repas des voisins. Elle s'est présentée sans qu'il vienne idée à ses hôtes de se présenter eux-même.

« Et donc quand [...] on s'est présenté et tout ça, je m'attendais à.. parce que moi, ce serait mon réflexe... si j'habitais.. j'étais native d'un endroit et puis que quelqu'un venait s'installer, mon réflexe, ce serait d'aller le voir et de lui dire ah oui, bonjour, bienvenue, ben si vous avez besoin de quelque chose, n'hésitez pas, nous on habite tel quartier [...] c'est un peu une évidence pour moi, ayant voyagé, étant partie en Afrique.. au Maghreb, en Turquie, dans des endroits où l'accueil est... c'est banal de faire ça, c'est tout à fait banal d'inviter quelqu'un à manger chez soi et.. de lui offrir le peu qu'on a, de le rencontrer quoi. C'est un bonheur et c'est un plaisir.. Mais voilà. Des fois, j'ai tendance à oublier qu'on n'est pas en Afrique ici... » (Ch)

En parallèle, des institutions, marquées par une culture monochrome, sont dans l'incapacité de répondre aux attentes d'Émilie, de Françoise ou de Charlotte. Des élus sont plus ou moins baignés dans un double bouillon de culture. Ils doivent se calquer sur la culture institutionnelle pour obtenir des financements et relèvent de celle plus polychrone de leur territoire. Ils connaissent l'existence des nouvelles activités, soit ne la voient pas réellement car elle n'a pas de sens, c'est ce qu'évoque Françoise quand elle parle de l'élu venu à l'AG, soit préfèrent des *gros projets*, institutionnellement reconnus. Dans tous les cas, il semble qu'ils soient plutôt dans l'attente. Ces enquêtes uniquement féminines ne me permettent pas de faire une hypothèse sur un accueil différent d'arrivants

1 Hall Edward T., *Le langage silencieux*, Points Seuil 1984, USA 1959

et créateurs d'activité masculins. Ni par le regard porté sur eux ni par une différence d'attitude liée au genre.

Femmes

Traditionnellement dans notre culture, les femmes sont assignées à veiller sur les autres, à assurer la cohésion du groupe. En effet pour les femmes enquêtées, la cohésion a beaucoup d'importance.

Arrivées dans un territoire qui n'est pas le leur, elles ne se contentent pas de créer un réseau de personnes proches de leurs façons de vivre. Alors même (ou parce que) elles-même ne se sont pas senties accueillies, elles veulent accueillir, *faire tomber des barrières*¹, donner le sens du collectif. Elles décrivent la part qu'elles donnent à l'entraide, à la convivialité. Elles choisissent de ne pas cloisonner les aspects personnels et professionnels. On entre chez elles. En cela, elles participent plutôt d'une société à contexte riche. Ce qu'elles trouvent là où elles sont. Les relations sont décrites comme riches et faciles, l'entraide naturelle.

« Ils hésitent pas non plus à nous demander s'ils ont besoin d'un coup de main ou quoi.. par exemple la voisine d'en dessous, Florent il lui remonte du bois tous l'hiver.. parce qu'elle a.. 85 ans je crois cette année et ses enfant habitent à.. minimum une heure de route [...] Et puis l'autre jour on a été chez l'autre voisin [...] pour l'aider à remettre sa chaîne de vélo. C'est des petites choses comme ça, des petites entraides et.. c'est venu tout naturellement en fait.. » (M)

« On sait qu'on a des gens sur qui compter pour des services pour des coups de main. Ils savent qu'on est là aussi qu'ils peuvent compter sur nous. On s'échange des légumes quand c'est l'été.. on se fait des petits.. ça nous est arrivé de boire l'apéro ensemble.. Voilà, c'est.. Du coup la vie de ce petit quartier là, me donne, moi le sentiment d'être chez moi ici, voilà » (Ch)

« J'aurai bien pris un jeune qui voulait faire des études à Château-Chinon, ça m'aurait pas dérangé, j'ai une chambre de libre, j'aurai.. comme mes enfants, mes autres enfants » (C)

« C'est vrai que de vivre avec un groupe chaleureux, quasi familial, c'est un plus. Tu te sens moins isolé, tu crées des liens avec des gens, tu sais que tu peux les appeler n'importe quand » (V)

6.3 Elles et eux

Étranger

En même temps, les territoires à contexte riche correspondent à des groupes plus fermés, où la notion d'étranger a plus de place. Virginie et Charlotte ont constaté les limites de

1 Expression de Françoise

l'accueil chaleureux dont elles ont bénéficié. Introduites par une personne-relais d'une structure institutionnelle, l'ouverture de leur réseau est limité à son champs d'intervention. Pire, elles constatent le fossé entre ce réseau où elles ont été introduites et des personnes *du cru*. Virginie est principalement en lien avec une animatrice du centre social. Elle constate qu'aux ateliers qu'elle organise, il n'y a presque que des musulmanes. Comme si les autres les fuyaient.

[Une personne originaire de Château-Chinon participe aux ateliers du centre social..] « [...] des personnes de son entourage qui lui ont dit mais.. tu participes à ça, mais il y a des musulmanes, n'importe quoi, tu va pas sympathiser avec eux en plus. [...] elle s'est même mis en froid avec certaines personnes de son entourage qui n'apprécient pas qu'elle participe.. aux activités du centre parce qu'il y a des musulmanes. Donc nous, on ne comprend pas trop les réactions.. Et puis c'est pas direct, donc.. voilà. On s'est dit après.. que l'animatrice elle a dû entendre des vertes et des pas mûres par rapport au fait.. et c'est vrai qu'il y a énormément de femmes musulmanes voilées dans ses ateliers. » (V)

Charlotte, elle, s'est aperçue qu'il n'y avait pratiquement que des personnes venues d'ailleurs à la MPOB. Une voisine lui a dit qu'elle ne voulait surtout pas travailler avec *les artistes de la MPOB*.

Famille

« parce que je vois tous les agriculteurs là autour ils ont tous.. ils sont tous en famille quand même quoi. C'est quand même chacun dans leur terroir, ils ont un frère, ils ont.. et finalement il y a pas trop de.. ça va pas plus loin que ça si tu veux. » (C)

Mobiles, elles ne sont pas sans attaches et comme les autochtones, la famille a à voir avec leurs choix. Choix de rester pour Émilie, dont la famille est plutôt dans la moitié nord de la France ; choix de venir pour Françoise et Mélanie, en lien avec la famille de leur conjoint et pour Cécile, pas trop loin de ses enfants Francs-Comtois ; choix de revenir pour Aline, là où est sa famille. Choix de se rapprocher d'ami-e-s pour Virginie et Charlotte. Pour autant, elles n'ont pas leur famille sur place et/ou elles n'ont pas forcément une grande proximité d'idées avec celle-ci. Contrairement à leurs voisins ce réseau familial ne leur suffit pas. Pour autant, celles qui peuvent faire état d'une généalogie locale affirment qu'elles ont beaucoup plus de facilités à élargir leurs connaissances.

« Ici ils sont assez.. assez fermés je trouve.. après c'est mon impression... enfin je pense que ça doit être vraiment difficile de s'intégrer là enfin je pense que c'est un peu dans toutes les régions françaises de toute façon quand j'étais dans le sud ouest ça a été.. enfin j'étais un peu une étrangère pendant 10 ans quoi donc.. je pense que ça doit être encore moins facile quand on n'est pas du tout du coin et qu'on vient.. qu'on vient ici quoi

DP : moins facile dans ?

Ben.. dans la communication avec les autres je pense qu'il.. qu'on doit être encore plus tout seul parce que là je me suis sentie seule avant de venir mais à partir du moment où j'ai emménagé c'est allé très vite et.. là j'ai des contacts de partout.. comme si j'étais là depuis plusieurs années quoi. Tandis que si j'avais vraiment pas été du coin je suis pas aussi sûre.. je suis pas sûre que ça aurait été si vite.. » (A)

Pour Mélanie, c'est le milieu agricole, spécifiquement, qui est difficile d'accès, et particulièrement dans la région.

[les agriculteurs] « parce que la plupart quand ils vont boire un café chez quelqu'un c'est les personnes à qui ils doivent.. payer.. une.. un loyer pour du terrain pour des choses comme ça. Après ils ont des amis aussi heureusement mais en général, c'est d'autres agriculteurs. C'est.. c'est vrai que c'est un monde un peu à part. Si tu fais pas partie du monde agricole, tu peux quasiment pas les côtoyer en fait. Tu peux leur parler de loin, leur dire bonjour, si t'as besoin de quelque chose ou qu'eux ont besoin de quelque chose, il y a pas de soucis mais.. c'est pas.. eux ou c'est pas toi qui va forcément les inviter chez toi même si.. de prime abord tu pourrais bien t'entendre avec... » (M)

Mélanie cherche du terrain et auparavant elle a cherché des stages pendant son BPREA. Ceux qui ont pu la prendre en stage sont eux-mêmes différents : un éleveur de chevaux ; une femme qui transforme du lait ; un retraité d'une autre profession qui élève une quarantaine de brebis. La norme est le bovin allaitant, elle évoque comment les éleveurs bovins critiquent ceux qui font autre chose. Au passage, elle parle du discours indirect.

« ceux qui font de la vache allaitante, donc très grande majorité ici.. vont de premier abord bien s'entendre avec ceux qui font autre chose mais par derrière vont faire une belle tartine comme quoi ils savent pas travailler » (M)

Elle a aussi pu aller chez un jeune agriculteur frère d'un ami. Elle note comment les agriculteurs ont du mal à prendre une femme en stage, mais son statut d'étrangère au milieu agricole n'aide sans doute pas non plus.

Aline ne cherche pas spécialement à entrer dans le milieu agricole. Le terrain qu'elle a trouvé était exploité par l'agriculteur bio qui l'a accueilli, quelqu'un à part aussi.

Toutes les deux semblent décrire des cultures ou de sous-cultures locales à contexte riche où on n'entre pas du jour au lendemain, à moins d'y avoir déjà un lien effectif. Au moins un peu d'autochtonie qui représenterait une sorte de garantie.

« Après je comprends qu'ils veuillent aussi.. une sécurité et tout pour quand eux ils prennent leur retraite et qu'ils doivent céder leurs terrains, ça doit pas être évident quand on a passé des.. des années à travailler comme ça et puis du jour au lendemain devoir les laisser à quelqu'un qu'ils connaissent pas forcément ou qu'ils connaissent depuis un an ou deux.. c'est pas facile. » (M)

Parole indirecte

Dans un autre département, j'animais un stage pour des personnes en projet d'installation. Théâtre image pour représenter les relations autour du projet. Pascal est le seul fils de paysan du groupe. Après des études supérieures et un travail d'animateur, il n'était pas prévu qu'il s'installe en agriculture. Il représente les relations avec son père dont il envisage de reprendre la ferme. Ils sont l'un à côté de l'autre mais chacun regarde de l'autre côté. À côté d'eux, des personnes le regardent lui et chuchotent à l'oreille de son père. Au cours des semaines il nous racontera l'évolution des oui-dire.

J'apprends aussi à décrypter la parole d'une adhérente des Actrices Nivernaises. En bonne diplomate, quand elle dit « je ferai tout pour venir », il faut comprendre « je ne viendrai pas ».

Mélanie, Aline et Virginie évoquent la parole indirecte des personnes d'ici, ce qui ne se dit pas, voire un double langage.

« j'entends beaucoup dire que la plupart des agriculteurs du coin, c'est des beaux parleurs. Ils vont dire oui d'un côté et puis de l'autre côté ils vont le donner à quelqu'un d'autre parce qu'ils sont sûrs de l'autre côté, il y a des sous qui vont rentrer, que du mien, ils me connaissent.. comme ça mais ils me connaissent pas dans le travail. » (M)

On peut relier cela à l'absence de culture de la confrontation évoquée par Pierre et Aude. C'est aussi une stratégie de dominés, qui peut être reliée au sentiment de colonisation. Cela a aussi à voir avec les échanges riches en contexte de Hall. Il n'est pas besoin, voire il n'est pas poli de tout dire, l'interlocuteur doit le deviner.

Mais pour les femmes interviewées, qui décrivent par ailleurs des accrochages frontaux, surtout avec des élus, l'honnêteté serait de parler directement, de n'avoir qu'une parole. Dans cette différence, la confiance est difficile à envisager des deux côtés.

Besoin de culture

Émilie compare l'espace de vie de ses enfants à celui de la fille de sa voisine. Implicitement, en se déplaçant plus loin, ils ont accès à plus de culture, plus d'ouverture. Cela n'empêche pas une bonne relation, qui évite l'isolement. Mais il y a quelque chose qu'elle n'a pas et donc probablement qu'elle ne peut pas apporter.

« Notre voisine qui est.. qui est une femme du coin qui.. qui.. dont la fille tu vois.. a comme espace d'ouverture.. St Martin du Puy, tu vois. Alors que nous.. nos enfants ils ont.. ils vont à Paris, à La Rochelle, enfin voilà, notre espace de vie il est là, c'est notre espace parce que nos.. ben cette dame là elle est précieuse, elle est sympa, on va la voir souvent, elle vient nous voir, on passe d'excellents moments. Donc je suis pas isolée.. » (E)

La réduction de l'espace géographique est relié à un espace culturel étriqué. Charlotte contourne cet obstacle en étant elle-même un vecteur de culture avec ses ateliers de chant, Françoise, en faisant venir des artistes avec la Tassaté et Cécile avec ses livres.

« Non pis j'aime bien relire des philosophes comme Krishnamurti, Pierre Rabhi ou.. enfin des philosophes, des philosophes, des sages.. enfin ça nourrit quoi.. j'aime bien les bouquins qui me nourrissent aussi quoi » (C)

Ce faisant, toutes les quatre se définissent par une certaine culture, au sens plus académique. Elles se distinguent de leur environnement à qui il manquerait au moins en partie cette culture.

Aline, Mélanie et Virginie n'évoquent pas cette question. Aline est immergée dans un réseau militant et culturel. Comme Mélanie, elle parle avec beaucoup de personnes, mais sans doute plus à des citoyens (ceux de l'association, les clients de ses légumes). Virginie vit plutôt au rythme de ses enfants et les propositions du centre social conviennent à ses besoins.

Au cours des entretiens, aucune ne fait référence à des moments culturels plus autochtones, sauf la fête de la vielle, émanation des cultureux de la MPOB, évoquée par Charlotte pour annoncer son déclin.

6.4 Lisière

Clivages

La Tassaté essaie de varier ses propositions culturelles pour intéresser tout le monde, que *chacun se sente légitime* à venir. Françoise parle d'équilibre délicat et de clivage entre les locaux et les néos. De colons et de complexe.

« Nous on essaye de travailler vraiment dans l'autre sens mais il y a quand même ce clivage là et de la défiance de la part des uns et des autres tu vois avec.. avec.. avec des morvandiaux qui vivent parfois mal le regard des personnes venant de l'extérieur, les parisiens les hollandais bon voilà avec des comportements qu'ils qualifient de colon des fois, ce que je.. je comprends en fait ce qu'ils veulent dire en fait.. et du coup voilà qui sont.. et puis avec un espèce des fois de de.. du coup je le perçois, de complexe d'infériorité en fait qu'il faut désamorcer en permanence en disant mais c'est pas parce que t'es morvandiau et que t'as jamais bougé d'ici que je vais te prendre de haut en fait. On est différent, je [claquement des lèvres] » (F)

Le clivage se situe entre ceux qui ont bougé et ceux qui n'ont pas bougé. Quelque chose qui s'exprime en terme négatif, comme un manque, ce qu'ils n'ont pas fait. C'est là qu'il pourrait y avoir un regard dévalorisant. Tout en utilisant un terme négatif, Françoise précise à quel point elle n'est pas dans cette optique. Pour elle, tous se valent, voire, les *colons* sont en tord. Charlotte parle de l'attitude condescendante que peuvent avoir des artistes.

Quel eux ?

Un regard sur les autres personnes-relais, celles qui accueillent, permet de constater qu'elles sont elles-mêmes dans une position intermédiaire. Venues d'ailleurs ou parties-revenues.

« Je me suis surtout liée d'amitié avec des gens qui étaient pas d'ici. Alors à part certaines personnes. Il y a.. je pense à Jeanine, ma voisine, qui est extra, qui est une dame super. Qui elle, est d'ici, qui a grandi ici, ses parents étaient du hameau même. Elle est quand même allée vivre ailleurs.. en Côte d'Or avec son mari, pour.. pour le boulot quoi, ils ont élevé leurs enfants ailleurs, ils revenaient ici les week-end, les vacances et puis voilà, quand son mari a été en retraite, ils sont revenus s'installer vraiment définitivement ici. » (Ch)

« Je pense à certains qui aussi sont du coin mais du coup sont aussi un peu en rupture avec le.. avec le milieu traditionnel et puis avec les trois familles [rire] du village et qui sont en opposition au.. en marge en tout cas de.. donc qui.. qui déjà avaient fait un pas de côté par rapport à.. » (F)

C'est dans les propositions culturelles que Françoise cherche à faire le lien. Charlotte a aussi des propositions à faire, venues de sa culture. Citadines, artistes, elles font ces propositions pour ce territoire, avec la conviction que cela serait bénéfique.

« Et moi je connais quelques jeunes qui sont vraiment d'ici, tu vois.. qui sont chasseurs, qui sont.. tu vois, qui viennent là-bas et qui y trouvent autre chose, qui trouvent à pouvoir épanouir une part d'eux qu'ils ont pas la place d'épanouir ailleurs.. Pouvoir chanter, on a monté une chorale à un moment donné là-bas. Oui, oui, ils venaient chanter, tu vois.. » (Ch)

Être chasseur est un trait caractéristique pour parler de ceux d'ici. À un autre moment elle associe les agriculteurs aux gens d'ici.

« Tiens. Château-Chinon, fête de la musique il y a deux ans. Il y avait quarante pelés.. devant nous.. Au début il y avait 3 personnes, à la fin, il y en avait 40 ou 50 et puis.. Ouais, vraiment.. des gens.. des gens du coin des agriculteurs et tout ça.. sont venus dire ben on connaissait pas ce genre de chose, ben c'est bien, ça fait du bien, on voudrait voir ça plus souvent. » (Ch)

Ces attributs un peu stéréotypés (les *gens d'ici* ne sont pas majoritairement chasseurs ou agriculteurs) marquent la difficulté à définir les morvandiaux, que l'on voudrait à la fois nés et élevés au pays et imprégnés d'une culture locale qui reste, elle aussi à définir.

Dans la pratique, il y a un continuum de situations particulièrement diverses. Parmi ceux qui sont nés ici. Ceux qui ont toujours habité et eu leurs activités ici. Parmi eux, certains partiront peut-être bientôt ou non, par choix ou par nécessité. Ceux qui ont fait leurs études ailleurs à une distance et sur une durée variable. Ceux qui ont travaillé ailleurs un temps variable. Ceux qui ont fait toute leur carrière ailleurs et qui sont revenus ou non

pour des vacances, qui ont gardé ou non de la famille, un logement etc. Ceux qui reviennent à leur retraite, à temps partiel ou à plein temps. Parmi ceux qui ne sont pas nés ici, ceux qui ont ou avaient des parents d'ici ou arrivés eux-même ici -et le cas des Petit Paris est encore particulier. Etc. Lors de la rencontre « La bienvenue »¹, il a été impossible de déterminer ce qui faisait un morvandiau ou non. Faut-il y avoir grandi ou bien y avoir passé toutes ses vacances suffit-il ? Deux vieux enfants de l'Assistance Publique comptaient bien que leurs enfants, élevés en région parisienne, étaient de vrais morvandiaux... L'un avait hérité de la maison de ses parents adoptifs. Autour de la table, il y avait cet élu qui demande régulièrement à Françoise s'il y a des morvandiaux aux événements de la Tassaté. Silencieux, il opinait.

Prendre place

Leur souhait à elles est bien aussi de ne pas être en dehors. Pour se rencontrer, créer cette lisière où la rencontre est possible, il faut que chacun fasse une partie du chemin. D'un côté elles cherchent à faire venir l'autre, elles lui demandent un pas de côté. D'un autre côté, elles font elles-même une partie du chemin. Il s'agit bien d'être d'ici.

« J'ai été conseillère municipale à B. quand même donc je suis.. c'était.. pas la dernière élection mais celle d'avant. Donc tu vois, j'ai quand même fait des efforts [rire] » (E)

« [...] d'apprivoiser le domaine, c'est important quoi et puis pour moi de m'enraciner, en travaillant la terre, pour moi, c'est important, ça, de pas être touriste quoi » (C)

Dans *Être ici, être d'ici*², Yannick Sencebe, distingue quatre formes d'appartenance au territoire du Diois dans la Drôme.

- Ceux qui sont restés et n'ont eu d'autre choix que de rester, et qui préfèrent voir le village se vider qu'envahi.
- Les résidents secondaires qui tiennent à conserver un territoire en l'état, voire vide. Qu'il s'agisse de la région d'origine ou non, ils le défendent contre des néos en quête de foncier pour créer des activités économiques.
- Ceux qui sont restés mais voudraient transmettre à leurs enfants et sont prêts à s'allier avec des néo-ruraux.
- Les néos qui souhaitent prendre racine, qui vont s'investir, s'engager pour permettre l'accueil de nouveaux, mais qui pourraient pourtant partir en cas

1 Cf. note 2 page 47

2 Sencebe Yannick, *Être ici, être d'ici* Formes d'appartenance dans le Diois, *Ethnologie française*, 2004/1 (Vol 34), pages 23-29

d'échec. Ils ne comprennent pas pourquoi ils ne peuvent accéder au foncier alors que le territoire se vide.

Les femmes enquêtées se retrouvent toutes dans cette catégorie. Pour mieux comprendre la situation, il serait possible de creuser la piste des enjeux d'occupation de l'espace.

Conclusion

« Je peux affirmer que la plupart des “natifs” qui sont restés à P. l'ont fait par choix (travail, cadre de vie) et non pas parce qu'il n'avaient pas le courage ou l'intelligence de partir ! les “partis-revenus” : s'ils s'estiment jugés en “parisiens” il faudrait peut-être qu'eux aussi ne jugent pas les “natifs” avec un certain mépris parce que ils ont connu autre chose, alors que... bien souvent ils reviennent dans une maison de famille que leurs parents “natifs” leur ont laissé en héritage. »¹

J'ai essayé d'éclairer le territoire où je vis. Peut-être trop d'éclairages qui finalement font autant d'ombres croisées que de lumière. Pourtant, les échos de cette recherche-action m'e suivent au quotidien dans mon travail et dans mes activités associatives. Éclairage fragmenté et incomplet mais qui m'aide à confronter mon regard avec celui des personnes que je côtoie. Les plus actives, celles avec qui il m'est facile de travailler sont toujours des personnes venues d'ailleurs. Travailler, construire avec des personnes qui ont toujours vécu dans le Morvan ou à P. est à la fois un plaisir et une construction laborieuse qui suppose des ajustements permanents, des frictions, des apprentissages de part et d'autre.

Mélange de culture polychrone et monochrome, les femmes interviewées cumulent la capacité à faire mouvement, à créer de la nouveauté et à développer des relations humaines. De fait, elles organisent un mouvement qui irrigue leur territoire et elles en parlent mais sont toujours en recherche de ce mouvement. Elles affirment leur différence, explicitement ou implicitement. Elles voudraient être pleinement d'ici sans s'empêcher d'être d'ailleurs. Changer le territoire pour en faire partie et avoir la légitimité à le faire changer ? Faire mouvement sans changer ? Tout étranger doit avoir ce désir-là, mais les crispations actuelles en France ou en Europe montrent que la partie n'est pas gagnée. Changer ensemble ?

1 Réponse d'une « native » à un texte écrit pour une demande de financement dans mon travail actuel et qui parlait des clivages entre *natifs*, *partis-revenus* et *venus d'ailleurs*.

Parmi leurs évidences, que je partage, il y a cette vision que « les choses se font ». Rien ne vient seul et tout est possible comme l'évoque Émilie. À l'inverse -pour une majorité de la population il me semble- particulièrement en rural, « les choses sont ». On est au courant de l'évolution, on y participe éventuellement mais on est dans le courant et non pas à la barre. Un poisson ne fait pas bouger la mer, il s'adapte, choisit les lieux adaptés etc. Du coup, notre façon d'affirmer produire du changement relève de l'absurde. Elle entre en contradiction avec l'inertie nécessaire à notre idéal d'une société basée sur des relations humaines denses et solidaires. Il faut du temps pour que les groupes conduisent du changement. Pour que celui-ci soit possible, cet étranger, cette étrangère, génératrice d'émotion, peut être utile, voire nécessaire. Trop avides de vivre ce changement qui légitimera notre place, notre idéal est aussi un frein. Pour chacune qui s'épuise et pour ce réseau relationnel qui peine à suivre.

Entre une position virile, très en vogue, de conduite du changement par le haut (on l'impose puisque c'est bon pour vous) et laisser les éventuels groupes locaux faire leur chemin spontanément, ces femmes venues d'ailleurs ont certainement une place. Place complexe comme en témoignent les déceptions d'Émilie et de Charlotte, la fragilité de la position de Françoise ou le mur d'incompréhension devant Virginie.

Malgré toutes les relations qu'elles tissent, plusieurs se sentent isolées, plusieurs se posent des questions de légitimité. Être d'ici serait un peu une relation au sol, on parle d'ancrage ou bien de s'enraciner : quelque chose qui s'accroche, qui tient. Quelque chose qui tienne lieu de généalogie ?

Comme le mentionne Françoise, elles tricotent une lisière, un territoire intermédiaire qui relie leur monde à celui où elles sont arrivées, lui même fait d'un tissage hétérogène bien loin du *mythe morvandiau*. Elles défendent le droit de chacun-e à avoir une place ici et maintenant, tel qu'il est. Ce faisant elles affrontent des forces contraires qui leur demandent rationalité, efficacité économique, obédience politique... et quelques brèches marquée par des moments de forte émotion au cours des entretiens. Qu'elles soient remerciées de la confiance qu'elles m'ont accordé et de tous ces liens semés au jour le jour.

«La marge est un pays surpeuplé. »¹.

1 Cf. note 1 page 61

Malgré le nombre de pistes encore listées, j'ai abandonné ici nombre de chemins que j'aurai aimé approfondir. Les questions de mémoire et de racines, de patrimonisation, des émotions et de la honte ne sont qu'effleurées. J'ai surtout dû renoncer à vouloir tout explorer avant de commencer à dire et à tout dire en général. À mon corps défendant.

D'autres entrées pourraient être choisies : philosophiques, justement pour ces questions de honte, de l'altérité et de l'identité ; psychologiques autour de ces ruptures avec des milieux d'origine et d'inadaptation à des univers formaliste ; sociologiques à propos des dominations croisées.

L'éclairage par la culture aurait besoin d'être affiné et d'être partagé. Il n'a d'intérêt que par la prise de conscience de sa propre culture et de son identification.

Table des matières

Introduction.....	1
Partie 1 : actrice-chercheuse.....	3
1 Autobiographie raisonnée : Qui êtes-vous ?.....	3
1.1 À l'origine - (dés)affiliations.....	3
1.2 Résistances - (s')affirmer.....	4
1.3 Fragilités – (s')effacer ?.....	6
2 Terrain : un territoire multiculturel entre abandon et résistance.....	9
2.1 Premières rencontres et sources d'information.....	9
2.2 En Morvan, ni bon vent ni bonnes gens.....	11
2.3 Une agriculture monolithique.....	15
2.4 Une histoire de dominations.....	20
2.5 Résistances.....	22
3 Thème de la recherche : éclairages.....	31
3.1 Dominations.....	31
3.2 Dés-intégration.....	37
3.3 Faire place à l'autre.....	41
3.4 Une question de mouvement	48
Partie 2 : la recherche.....	49
4 Aspects méthodologiques : Elles arrivent et alors ?	49
4.1 Témoignages.....	49
4.2 Des femmes du Morvan venues d'ailleurs.....	50
4.3 Analyser, décortiquer etc.....	54
4.4 Chercher un appui théorique.....	55
5 Théorie de référence : Cultures.....	56
5.1 Identification culturelle	56
5.2 Pluriculturel.....	58
5.3 La case autre.....	59
5.4 Culture rurale / culture urbaine.....	59

6 Analyse : Tisser des liens dans la différence.....	61
6.1 Choisir son lieu de vie	62
6.2 Entrepreneuses de la relation.....	64
6.3 Elles et eux.....	68
6.4 Lisière.....	72
Conclusion	75
Table des matières.....	78
Annexes.....	80
Le Morvan en cartes.....	81
Au-delà de la culture.....	82
Introduction aux études sur le genre.....	103
Bibliographie.....	111
Glossaire, sigles et acronymes.....	115

Annexes

Le Morvan en cartes

Fiches de lecture

Au delà de la culture

Introduction aux études sur le genre

Le Morvan en cartes

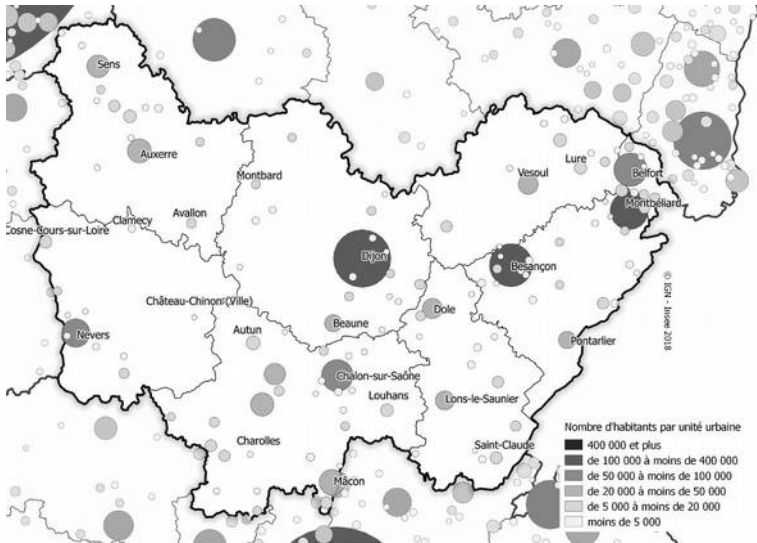


Illustration 1 : Zones urbaines

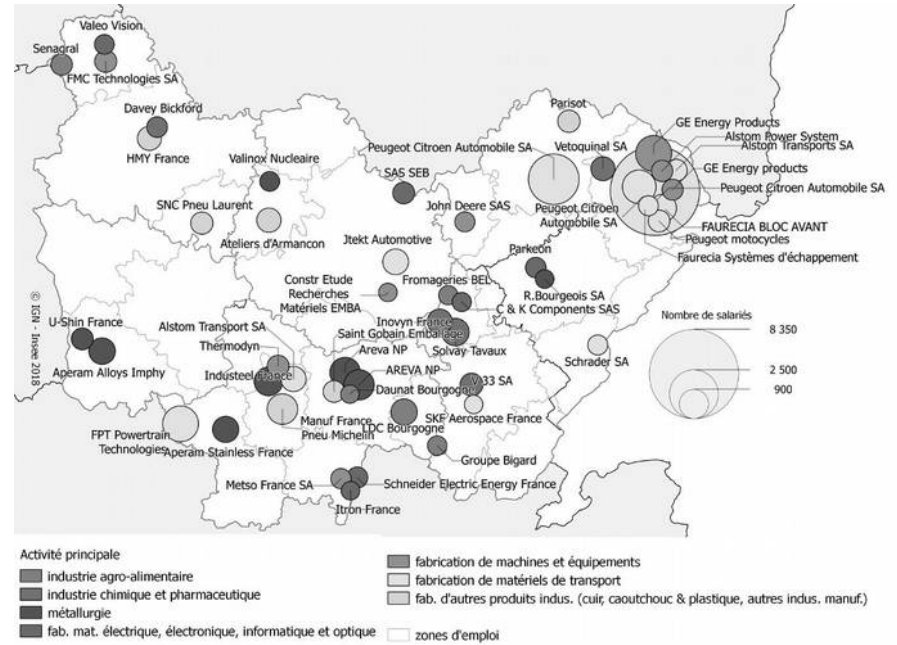


Illustration 2 : Industries Bourgogne Franche-Comté



Illustration 3 : Revenus médians

Illustration 1 : Recensement des populations 2014 - Zones urbaines. Sur Insee 2014 sur www.insee.fr

Illustration 2 : Les 50 plus grands établissements industriels en Bourgogne Franche-Comté. Source Insee, Clap 2015 sur www.insee.fr/fr/statistiques/3575824

Illustration 3 : Revenu médian 2015 par communautés de commune sur statistiques-locales.insee.fr (carte interactive) - consultées le 1/2/19

Au-delà de la culture

Edward T. Hall, Seuil 1979 – USA 1976

« Le phénomène d'identification est peut-être le plus important aspect psychologique de la culture, un pont qui relie la personnalité à la culture. S'il fonctionne admirablement en cas de lentes transformations, il fait d'immenses dégâts en périodes de changements rapides comme celles que nous vivons fréquemment. Il s'avère être alors l'obstacle le plus important à une meilleure compréhension entre les cultures et à l'amélioration des relations entre les peuples du monde. L'homme doit maintenant se lancer dans la difficile aventure du voyage au-delà de la culture car il n'est de libération plus grande et plus hardie que celle où on parvient progressivement de l'emprise de la culture inconsciente. »¹

Ce sont les dernières lignes de ce livre, l'objet de la démonstration.

Edward T. Hall (1914 – 2009) est un anthropologue américain et un spécialiste de l'interculturel. Il a beaucoup étudié la perception culturelle de l'espace. Il a vécu et travaillé avec les nations Navajo et Hopi dans les réserves dans le Nord-Ouest de l'Arizona, en Europe, au Moyen-Orient et en Asie. Dans les années 50, il a aussi travaillé pour le département d'État des États-Unis où il enseignait les techniques de communication interculturelle au personnel du service étranger. Il a développé le concept de cultures à « contexte riche » ou « contexte pauvre » essentiel pour comprendre les relations interpersonnelles, la notion de proxémie qui permet d'intégrer la distance physique dans ces relations ainsi que celles de « polychronie » et « monochronie » pour décrire la relation au temps.²

Dans *Au-delà de la culture*, publié en 1976, il s'appuie sur toutes ces recherches et ces rencontres interculturelles. Il observe aussi bien les autres dans ces relations que lui-même. Le livre foisonne d'exemples concrets. Parfois il emprunte au monde animal et au travail des éthologues. Il reprend et explique les concepts qu'il a développés dans toute sa carrière. Chaque chapitre est consacré à une thématique. La table des matières, à elle seule, trace le fil du raisonnement. Celui-ci d'une part montre que la culture est un élément essentiel de la personnalité, entièrement intégré, inconscient. Pour en découvrir les

1 Page 234

2 Source : wikipédia et le livre lui-même

ressorts les plus cachés, ce qui nous apparaît comme des évidences indiscutables, comme le réel, il est nécessaire de se confronter à d'autres cultures. D'autre part, il se livre à une critique de l'éducation américaine qui empêche le développement de nombreux aspects humains nécessaires dans la relation à soi et à l'autre.

Table des matières

- | | |
|-------------------------------------|--|
| 1. Le paradoxe de la culture | 9. Situation |
| 2. L'homme, être de projection | 10. Actions en chaîne |
| 3. La résistance et la vie | 11. Culture cachée et actions en chaîne |
| 4. La culture cachée | 12. Mémoire et images |
| 5. Rythmes et mouvements corporels | 13. Bases culturelles fondamentales de l'éducation |
| 6. Contexte et signification | 14. La culture, force irrationnelle |
| 7. Contexte riche – contexte pauvre | 15. Culture et identification |
| 8. Pourquoi le contexte ? | |

1. Le paradoxe de la culture

Pour les occidentaux, le temps est linéaire, il se déroule comme une route, on peut voir devant et derrière. C'est quelque chose de concret, qu'on peut gagner, perdre, rattraper. On peut aussi le découper et donc fixer des horaires, découper les tâches et la façon de les réaliser, les interrompre suivant ces horaires. L'auteur nomme cela monochronie ou temps M.

Dans une autre modalité, qu'on trouve par exemple dans les pays méditerranéens, le temps est plutôt conçu comme un point « et ce point est sacré »¹. Dans cette conception, il n'est pas imaginable d'interrompre une tâche alors qu'on est en plein dedans, sous prétexte que c'est l'heure. L'auteur nomme cette conception polychronie ou temps P.

Les tenants du temps M ne voient que du désordre là où on vit un temps P.

Les premiers feront une file d'attente, les seconds essaieront d'attirer l'attention du vendeur. Les premiers sont en relation avec peu de personnes pour réaliser une tâche limitée, indépendamment d'une vue globale, présente ou non. Les seconds donneront priorité à une vue globale et chacun sera en permanence en relation avec beaucoup de personnes pour s'informer et y insérer son activité.

1 Page 22

2. L'homme, être de projection

Écrire sa pensée, définir la grammaire, construire une technique, sont des projections : de la pensée, de la structure du langage, de la fonction recherchée. Or on en vient à croire qu'elles sont le fait projeté : pensée, langage, fonction. L'auteur nomme « transfert de projection » « cette opération intellectuelle courante par laquelle la projection est confondue avec le fait projeté ou le remplace. »¹ On prend l'objet technique pour la fonction, le langage pour la pensée...

L'objectif d'une projection, c'est de prolonger la fonction. Elle permet à l'homme d'aller plus loin : mieux couper avec un couteau, voir l'invisible avec un microscope ou un télescope, élargir sa pensée avec le langage, sa compréhension de certains phénomènes avec la physique et les mathématiques, élargir sa mémoire visuelle avec la photo... La diversité de ces projections révèle aussi la diversité des capacités humaines. « [...] pensez au miracle de la composition musicale, de la poésie ou des mathématiques qui restent un mystère pour ceux qui n'y entendent rien. »² Les projections prolongent les capacités de l'homme mais ne les remplacent pas. Pas de microscope utile sans l'œil, pas de poésie sans un esprit créateur... Mais ces projections ont aussi un caractère mutilant sur les fonctions qui les ont créés. Chacune cache quelque chose de cette fonction humaine. Par exemple, l'objectif de l'appareil photo ne voit pas la même chose que l'œil et fait perdre une grande partie du contexte. Plus largement, l'auteur décrit l'emprise de la théorie sur la réalité. Dès ce chapitre, Hall insiste sur l'inadaptation de l'éducation. « Le danger est que les problèmes de la vie réelle soient écartés au profit des systèmes philosophiques et théoriques, seuls considérés comme réels. Je le vois tous les jours avec mes étudiants. J'ai constaté que seize années d'études leur ont tellement lavé le cerveau qu'il est impossible d'obtenir d'eux qu'ils aillent au-dehors et qu'ils se contentent d'observer et de noter propos, impressions ou événements auxquels ils ont assisté. [...] il faut qu'ils sachent à l'avance ce qu'ils vont découvrir et qu'ils aient une théorie ou une hypothèse à vérifier. »³

Étudier l'homme, c'est en fait étudier ses projections. Elles ont la capacité à nous apprendre beaucoup sur nous-mêmes à condition de prendre le temps d'observer ce qu'elles cachent. La culture en général est une projection et le transfert de projection est permanent. On confond l'homme avec sa culture, on oublie ou néglige ce qu'est un

1 Page 34

2 Page 41

3 Page 43

homme avec ses multiples capacités qui dépassent ou pourraient dépasser les limites données par la culture. C'est ainsi qu'on apprend dès l'école que le « vrai » langage est celui des livres et de l'école. C'est ainsi que l'économie est traitée comme un problème physique et que la technologie est devenue une fin en soi. C'est là qu'on recherche la solution aux problèmes de nos sociétés. On demande aux ingénieurs et non aux sociologues de résoudre les problèmes.

L'auteur présente le concept de cultures à « contexte élevé », où les relations humaines et le partage de l'information tiennent une place prépondérante et celles à « contexte faible » plus individualisées, cloisonnées, où les hommes sont de plus en plus conditionnés par leurs machines, au point de leur ressembler.

3. La résistance et la vie et 4. La culture cachée

L'auteur montre à quel point notre comportement culturel est intégré, inconscient. Il va de soi et est considéré comme inné et donc supposé identique pour tous. C'est seulement à l'occasion de la rencontre d'une autre culture (ou sous-culture interne au pays), quand il n'y a plus concordance, qu'on peut prendre conscience de ses propres automatismes culturels. Mais en général on cherche plutôt à les nier, à juger la situation à partir de nos évidences. Il cite comme exemple une culture asiatique à contexte élevé où on ne voit réellement les personnes que quand elles ont « pris corps », quand une relation s'est construit, petit à petit, permettant de l'intégrer dans le système social. Au contraire, dans la culture américaine, à contexte faible, c'est le statut et la fonction qui crée la présence, l'importance de la personne. Un diplomate vit très mal qu'on lui accorde très peu d'attention, qu'on le fasse patienter des heures dans une antichambre. Ce n'est pas de l'impolitesse, c'est qu'il n'a pas encore place dans le système social.

Pour Hall, les Américains construisent leur vie sur le travail.¹ La famille, la vie personnelle viennent après. Il est difficile d'établir des relations profondes avec quelqu'un. A l'inverse, les Japonais ont besoin de relations profondes, ont une préférence pour l'intime, la promiscuité... mais en même temps font preuve d'un très grand formalisme dans les relations publiques, qui interdisent l'expression de l'émotion, la transmission d'information non demandée. Pour un américain, un contrat impose de réaliser des objectifs, sans considération particulière pour les relations humaines. Au Japon, il doit apprendre que la signature d'un contrat c'est le début et non la fin. Il faudra toujours entretenir la relation avec le client.

1 Sauf peut-être la nouvelle génération dit-il en 1976

5. Rythme et mouvement corporel

Dès les premiers jours de la vie, il y a une synchronisation entre le corps et l'échange verbal. Deux personnes qui se parlent sont synchronisées. La parole d'une troisième personne les désynchronise. Cela empêche de se « comprendre » corporellement. Dans un groupe, il y a aussi une synchronisation inconsciente, du corps et du rythme. Des chants de travail jouent ce rôle-là, mais aussi le langage parlé. Hall a par exemple observé un groupe qui entretient une conversation continue sans intérêt particulier. Quand elle ralentit, le travail ralentit. La synchronisation ne se traduit pas par la reproduction des mêmes choses mais par une certaine cohésion de l'ensemble. Quand la synchronisation est faible, il y a une tension, cela gêne le travail ou l'activité. Cela a d'autant plus d'importance, consciemment, que la culture est à contexte élevé.

Hall insiste aussi sur la synchronie entre public et artiste. « Dans un sens, les découvertes de la synchronie chez l'homme révèlent que les rapports de l'homme avec la création artistique sont beaucoup plus intimes qu'on le croit généralement. L'homme est art et vice-versa. [...] La conception qui veut les séparer est un autre exemple du transfert de projection. »¹

Les travaux sur la communication non-verbale tendent à occulter le contexte, alors que celle-ci participe du contexte. Elle ne peut pas être interprétée isolément. Le contexte est lié à une société culturelle et aux sous-groupes dans cette société : hommes, femmes, ethnies², positions sociales...

Les comportements non verbaux sont normés dans chaque culture ou sous-culture d'un groupe social. Proxémie, kinésique³ sont liées à un contexte culturel et sont très difficiles à interpréter en dehors de son propre contexte. Plus la distance culturelle est forte plus on va faire d'erreurs d'interprétation. Or chacun considère son modèle de communication non verbal comme universel. Ces codes sont liés à l'image de soi, à la normalité, à l'identité. La rencontre d'une autre culture est le meilleur moyen, voire le seul, pour apprendre à connaître ses propres modèles.

Parmi les exemples développés dans ce chapitre, Hall évoque une recherche sur le cinéma Navajo. En observant la façon dont des Indiens sans instruction faisaient des films sur des événements qui les intéressaient la recherche avait pour but « d'apprendre la

1 Page 81

2 À Cluny, Nicolas Jounin rappelait que, si on définit les groupes « arabe » « noir », il est nécessaire de définir aussi le groupe « blanc ». Le fait qu'il faille le préciser dénote à quel point il y a une évidence culturelle, une non-catégorie de base, dont les codes ne sont pas vus puisqu'ils sont « normaux ». Ils sont naturels., ils représentent la jauge pour évaluer tous les autres.

3 Façon de se mouvoir et d'utiliser son corps

structure de la grammaire implicite non verbalisée du monde Navajo. »¹ En fait, les chercheurs en ont appris davantage sur leurs propres structures non écrites et non verbalisées. Hall, invité à relire les notes de cette recherche leur fait remarquer : « Vous semblez avoir un système, et chaque fois que les Navajo le violent, vous réagissez en notant ce qu'ils ne font pas. Maintenant que cette expérience est terminée, faites-nous le plaisir d'explicitier votre propre système. » L'une des différences majeures de perception entre les cinéastes Navajos et les cinéastes blancs est la façon de concevoir le film. Les cinéastes blancs pensent par bribes et comptent sur le montage pour en faire un tout cohérent. Les cinéastes Navajos pensent par séquences entières avant de commencer à filmer. « Les rythmes navajo sont plus intégrés que les nôtres. Nous les retrouvons dans leurs mouvements, ce qui leur permet de vivre (et même de filmer) de façon plus intégrée, plus globale. Par contre, nous coupons les cheveux en quatre et il est parfois dur de vivre dans un monde fragmenté. »²

6. Contexte et signification

La culture agit comme un filtre pour les informations que nous recevons. Elle forme « un écran sélectif entre l'homme et le monde extérieur. » Elle définit le champ d'attention et par là même le champ d'ignorance. On perçoit uniquement ce qui donne signification et structure notre univers. De plus, quand nous énonçons des faits, qu'ils soient réels, virtuels, passés ou futurs, nous sélectionnons les éléments de contexte en fonction de notre culture. Un événement comporte beaucoup plus d'aspects que ce qu'on en dit. Le langage, parce qu'il est linéaire et parce qu'il est inséré dans une culture, conduit à accentuer certains aspects et à en occulter d'autres. Mais le filtre dépasse largement le langage. Au moins cinq éléments de contexte modifient notre perception et notre ignorance de la vie : « le sujet ou l'activité, la situation, le statut dans un système social, l'expérience passée et la culture. »³

Pour Hall, la pensée occidentale tend à plus considérer les idées que les faits, ce qui est un très grave inconvénient. Le fait d'avoir une pensée linéaire rend difficile la compréhension entre les hommes. La complexité du monde actuel et sa vitesse empêche aussi de bien se connaître, d'intégrer le contexte. Or pour se comprendre il faudrait définir ce que chacun prend en considération ou néglige.

1 Page 84

2 Page 85

3 Page 89

Hall développe les difficultés à accepter de prendre en compte le contexte, que ce soit au niveau social ou des relations individuelles. Il développe les questions de proxémie et de besoin d'espace, qui ne sont prises en compte dans nos sociétés qu'en fonction du statut (par exemple, avoir un grand bureau) et pas des besoins spécifiques aux individus (besoin de s'isoler, d'être au calme pour travailler...). Il cite un psychologue, Roger Barker que ses observations conduisent à affirmer que l'environnement est le facteur essentiel dans le comportement des personnes, indépendamment de la psychologie propre des personnes. Cependant, les informations reçues sur cet environnement sont partielles. « [...] l'environnement fournit des informations assorties d'un système de contrôle. Ce dernier régule les entrées d'informations en fonction des exigences de l'environnement d'une part, et des attributs du comportement de ses composants humains d'autre part. Cela signifie que le même environnement fournit des informations différentes à des personnes différentes et des entrées d'informations différentes à la même personne si son comportement change [...] »¹ Nos sens ont aussi la capacité de compléter les informations (à entendre des sons manquants, à compléter les images visuelles...). Il n'est donc pas possible d'étudier l'homme en dehors de son environnement.

Dans les cultures à contexte riche, beaucoup d'informations sont déjà préprogrammées. La signification du contexte est connue et comprise. Les messages entre les personnes en contiennent donc peu. Cela permet une communication rapide, efficace et économique, mais il faut du temps pour programmer ce contexte. A l'inverse, dans les cultures à contexte pauvre, il faut transmettre beaucoup d'informations. Mais ces informations peuvent malgré tout ne pas être adaptées, puisqu'elles ne tiennent pas compte de l'environnement de l'interlocuteur, de ce qu'il connaît...

Les communications riches en contexte sont facteurs d'unification et de cohésion, elles sont durables et résistantes au changement. A l'inverse, les communications pauvres en contexte peuvent changer rapidement et facilement. Les projections pauvres en contexte changent à un rythme rapide alors que l'homme n'a pas acquis la capacité à s'adapter à ce rythme, ce qui crée une tension. Hall cite l'exemple de l'automobile qui a modifié tous les aspects de la vie sociale.²

1 Page 100

2 On pourrait aujourd'hui citer l'informatique et internet qui provoquent une accélération du changement de contexte.

7. Contexte riche – contexte pauvre

Pour l'auteur, les blancs des USA sont dans une culture à contexte pauvre alors que la France est un mélange de contextes riches et pauvres¹. L'administration a un contexte pauvre alors que la justice² ou le marché ont des contextes riches. La première s'impose de connaître le contexte des personnes mises en cause. Pour le deuxième, il faut connaître les clients, la relation client-fournisseur peut perdurer sur plusieurs générations.³ Une culture à contexte riche donne plus d'importance à la distinction entre autochtone et étranger. Quelqu'un qui est élevé dans un contexte riche compte plus sur les autres. Une personne s'attend à ce que son interlocuteur devine ce qui la préoccupe sans qu'il y ait besoin d'en parler directement, de fournir des explications. « Il tournera donc autour du pot, en avançant toutes les pièces sauf la principale. La placer convenablement -cette clé de voûte- est le rôle de son interlocuteur. Le faire à sa place est une insulte, une violation de son individualité. »⁴

Là où le contexte est riche, le responsable est réellement responsable de toutes les actions de ses subordonnés. A l'inverse, dans un contexte faible, la responsabilité est diluée. En cas d'incident, chacun se met à l'abri du « système ». Au besoin, on choisit un lampiste pour assumer la responsabilité.

8. Pourquoi le contexte ?

L'adaptation interne au contexte permet à l'être humain de corriger les déformations ou les oublis d'un message. C'est vrai au niveau auditif ou visuel. On peut comprendre des mots déformés, une écriture très particulière ou reconnaître un objet à la forme inhabituelle. Reconnaître la concordance à un modèle est une fonction du cerveau beaucoup plus développée chez l'être humain que chez les autres mammifères. Hall développe la notion de contexte riche ou pauvre de la taxonomie. « Plus l'homme occidental classe, moins

1 On est toujours en 1976 -à propos d'observations des décennies précédentes- et les choses ont probablement pas mal changé vers un contexte très affaibli. Cf. plus loin, dans les commentaires.

2 Contextualisation relative, contrairement aux USA, le contexte de la personne doit être pris en compte -en principe-, mais beaucoup plus rarement celui de la société.

3 Aujourd'hui, en dehors peut-être de l'artisanat et du petit commerce, réduits à des peaux de chagrin, les grosses entreprises s'intéressent peu à leurs clients ou à leurs fournisseurs. Il me semble qu'on entend la trace de cette perte dans les propos concernant des usines qui ferment suite à des délocalisations. Plus ou moins « de notre usine, de notre vie, de la ville ou du village... ils s'en moquent. » Ce qui suppose qu'ils auraient pu ne pas s'en moquer. Qu'en d'autres temps, d'autres acteurs se seraient intéressés à ce contexte. Et aujourd'hui encore, ne pas s'y intéresser, ça ne devrait pas se faire, c'est un manque de savoir-vivre. Regarder ça sous un angle culturel et pas seulement sous celui du capitalisme et de la lutte des classes apporte une nouvelle perspective. De fait, il y avait une culture partagée avec un patron plus ou moins paternaliste. On parlait déjà chez Schneider de « l'Américain », le fils formé aux USA, qui n'avait plus la même culture.

4 Page 112

ses classifications ont d'utilité »¹. La taxonomie scientifique a un but descriptif. Elle donne beaucoup d'informations qui ne sont vues que par celui qui a observé, pas par ceux à qui elle s'adresse. Toutes ces informations sont difficiles à intégrer dans un modèle utilisable. A l'inverse, la taxonomie populaire a une fonction de communication avec des personnes qui connaissent déjà l'objet.

Les Grecs définissaient déjà deux types de chercheur, ceux qui relèvent du système d'Apollon, qui vont amener des lignes déjà établies à la perfection (relié au contexte faible) et ceux qui relèvent du système de Dionysos, qui vont ouvrir de nouvelles pistes de recherche (relié au contexte fort). Les seconds, qui ignorent vers quoi ils vont, auront beaucoup de mal à être financés. La pensée occidentale est surtout préoccupée d'informations précises, spécifiques, indépendamment du contexte. Chacun croit alors détenir sa vérité sans qu'on sache construire une vue d'ensemble riche en contexte.

9. Situation

Dans chaque culture, il y a une multitude de situations standards qui correspondent chacune à des modèles de comportement. « La situation-standard est la plus petite unité viable d'une culture que l'on puisse analyser, transmettre et léguer comme une entité complète. Ces noyaux comprennent des éléments linguistiques, kinésiques, proxémiques, temporels, sociaux, matériels, personnels, etc. »² Qu'il s'agisse de saluer ou de gouverner, ou n'importe quelle activité humaine, on peut donc décrire des situations-noyaux. L'enseignement des langues se fait le plus souvent hors contexte et il ne permet pas de comprendre et donc de savoir se comporter dans la culture correspondant. Il serait beaucoup plus efficace d'apprendre ces situations-noyaux avec leur contexte. On n'apprend pas avec des règles à retenir par cœur d'abord, et à agencer ensuite. On apprend des unités globales qu'on mémorise comme des ensembles et qui pourront resservir comme modèles dans des situations comparables. Les cultures sont trop diverses (en interne) et trop différentes d'une construction théorique pour être comprises avec des règles mises bout à bout. Dans la rencontre avec une autre culture, il est plus utile de voir comment les situations se déroulent que de maîtriser un langage littéraire³. « Ce que le néophyte ou le profane doit savoir, c'est : qu'est-ce que je dis, qu'est-ce que j'exprime par mon attitude, mon intonation, mes gestes, mes vêtements dans cette situation bien précise ? Il doit aussi être capable d'interpréter le discours de son

1 Page 121

2 Page 129

3 Transcrire des entretiens est un bon rappel de la relativité des règles de grammaire et de prononciation.

interlocuteur et son comportement en dehors de son appartenance à une culture. De nouvelles situations demandent l'apprentissage de nouveaux idiomes. Par exemple, faire connaissance avec des beaux-parents d'une classe sociale et d'une ethnie différentes. En fait, n'importe quelle situation qui se produit pour la première fois. »¹

Comme les animaux, nous avons des besoins standard, mais ceux-ci sont niés ou non-reconnus dans le monde occidental. On est passé de la répression sexuelle à son omniprésence, on trouve les mêmes excès pour le jeu, et le temps n'est plus considéré en tant que cycle naturel mais comme une quantité qui gouverne nos vies. Suivant les cultures, l'agressivité est considérée d'une façon où d'une autre. A chaque fois qu'il y a concentration, elle est canalisée selon des règles strictes. Tous ces facteurs se traduisent par des comportements spécifiques pour chaque situation. Du coup, l'étude des « besoins fondamentaux » de l'homme ne donne pas grand chose, tant les besoins sont liés à la culture. Il serait plus intéressant d'étudier les comportements standards, à partir des situations-noyaux. Ce qu'on ne sait pas faire.

10. Actions en chaîne

Hall emprunte à l'éthologie la notion d'actions en chaîne. Elle se rapproche de la situation standard. Elle suppose que dans une situation donnée, qui implique en général plusieurs individus, il existe une chaîne d'actions données, répétitive, prévisible qui doit se dérouler. Qu'il s'agisse d'un chat attrapant une souris ou de vendetta, de préparer le petit déjeuner ou de se fiancer, quand la chaîne est démarrée, elle doit en principe aller jusqu'au bout. Cela est d'autant plus important que le contexte est riche, ce qui correspond plutôt à un engagement personnel fort. A l'inverse, dans un contexte pauvre où l'engagement personnel est faible, c'est plutôt la loi qui va confirmer l'enchaînement. Ces chaînes d'action dépendent de la culture et la différence est source de tension. L'interférence d'une autre culture peut conduire à rompre la chaîne d'actions. C'est ainsi que pour un individu monochrome, qui préfère faire une seule chose à la fois, la confrontation avec un fonctionnement polychrone est difficilement supportable. De l'autre côté, dans une culture polychrone, la relation humaine est plus importante que l'achèvement de la tâche. L'injonction à accélérer pour finir dans les délais est perçue comme agressive et perturbante.² La cohabitation sera très difficile, avec des priorités, des objectifs et des

1 Page 132

2 Nous en avons eu un bel exemple lors du Forum Social Nivernais. La CIMADE organisait un repas préparé par plusieurs équipes de migrants de différentes nationalités, dont un repas africain. Ce groupe a commencé le service un quart d'heure après les autres, sans les légumes annoncés. Dans cette

« chaînes d'actions » différentes pour une tâche en principe identique (préparer le petit déjeuner ou construire une maison par exemple).

Les chaînes d'actions sont à la fois explicites et implicites. Les règles implicites sont plus figées et il y a beaucoup de réticences à les expliciter. « Comme l'inconscient de Freud, l'inconscient culturel est soigneusement caché, et comme les patients de Freud, nous sommes à jamais mus par des mécanismes qui ne peuvent être examinés sans aide extérieure. »¹

11. Culture cachée et actions en chaîne

La majeure partie de ce qui nous fait agir en fonction de notre culture se trouve dans des régions cervicales qui ignorent le discours. Ce sont les émotions qui servent de guide. Il est très difficile d'admettre qu'une part de notre comportement est inconscient. Il est une évidence qui n'a pas besoin d'être verbalisée. Mais l'évidence n'étant pas la même pour tous, elle est source de conflit entre les cultures.

Dans une chaîne d'action, il peut y avoir des phases d'arrêt possible, des bifurcations. Par exemple, pour un anglo-américain, il y a une escalade dans les querelles. Elles passent du non-verbal à divers moyens détournés, aux allusions puis aux échanges verbaux, à l'action en justice puis à la violence. La violence est la fin de la chaîne d'actions. Pour les hispanos, culture à contexte riche, on ne verbalise pas le conflit, on ne montre pas ses émotions. Quand le conflit devient visible, l'action ou la violence arrivent rapidement, mais l'intervention d'un tiers qui assume le rôle de médiateur peut encore arrêter le conflit, ce n'est que le milieu d'une chaîne d'action. A chaque étape, une bifurcation est possible. Mais si l'adversaire est d'une culture ou sous-culture différente, les signes avant-coureurs ne sont pas compris et les interventions inadaptées interrompent la chaîne d'action et génèrent la violence.²

ambiance militante, les commentaires étaient mesurés mais l'agacement très présent dans la file d'attente. Deux réflexions illustrent la différence de perception. J., organisateur du forum : « C'est quand même dommage qu'ils collent tellement au stéréotype africain. » A., togolais, a préparé et proposé les ignames après que tous les repas aient été servis : « Ils ont eu les ignames, ils ont été très contents du repas. ». Le premier réagit sur le respect de la règle et du temps, le second sur les relations humaines.

1 Page 151

2 J'ai constaté et entendu en Inde et au Bénin que quand un adulte décide de « corriger » un enfant, il est normal qu'un autre adulte intervienne et lui dise : « maintenant ça suffit ». La chaîne d'action a été respectée et il s'arrête naturellement. Si ce même parent est arrivé en France, l'appel à la loi n'a pas de sens face à l'évidence (pour le parent) que l'enfant a besoin d'une correction. Au contraire, ce parent peut comprendre qu'il faut surtout éviter de l'administrer en public -comme c'est d'ailleurs encore beaucoup le cas chez nous où l'expression « des coups de pieds au cul qui se perdent » cache beaucoup de taloches qui se donnent plus discrètement. Dans une école, un père expliquait « qu'il ne faut pas qu'on voit les traces de coup ». A l'inverse, il m'est arrivé plusieurs fois d'intervenir chez des voisins d'origines diverses, locales ou non, pour leur demander d'arrêter, avec comme seul argument ma peur pour le gamin. Cela a

L'auteur insiste sur le temps nécessaire pour comprendre une autre culture, temps qui n'est pas toujours présent dans les études ethnologiques. Par ailleurs, il note que les anthropologues s'intéressent plutôt au discours qu'aux actes. Or les membres d'une culture ne peuvent pas vraiment renseigner sur les lois sur lesquelles fonctionne cette culture. Il peut renseigner sur la bonne utilisation, pas sur ce qui ne se verbalise pas.

12. Mémoire et images

Dans notre culture, le langage est mis au-dessus de toutes les autres capacités. Seule l'intelligence qui s'exprime par le langage est prise en compte dans l'éducation. Pour Hall, c'est un gâchis énorme. Il donne des exemples d'intelligence non verbale. Il cite Einstein qui ne pensait pas avec des mots mais avec des images qu'il devait ensuite arriver à traduire en mots ou en langage mathématiques. A l'intérieur d'une même culture, il existe des façons différentes d'apprendre.

Dans les études d'architecture, l'aspect visuel, esthétique est privilégié. Cela ne permet pas aux étudiants de voir leur futur rôle dans l'organisation de l'espace et son effet dans une relation culturelle à l'espace. Les architectes peuvent s'imaginer des volumes à partir d'une image à deux dimensions mais les clients vont rester sur une vision plus limitée, qui ne leur permet pas de projeter les usages de cet espace.

Hall a interrogé des étudiants en architecture sur le rôle de leurs sens dans la mémorisation. C'est une chose qu'on ne questionne pas habituellement et qui nécessite une longue auto-observation. Chacun est sûr, à priori, que sa façon de percevoir est identique pour tous. Pourtant, certains pensent par mots et d'autres par images. Les uns ont une mémoire très précise et très fidèle, auditive ou visuelle mais aussi corporelle, gustative ou olfactive. A cette mémoire correspond une imagination pour chaque sens. La culture et l'éducation influent aussi sur la capacité de mémorisation et sur les sens mobilisés. La culture américaine néglige la plupart de ces capacités alors qu'elles sont une partie essentielle du fonctionnement humain. Hall cite un inventeur qui a pu résoudre des problèmes physiques par sa capacité à imaginer en termes corporels la pression sur une valve. « La façon dont Fuller et Einstein abordent les lois de la nature comporte une part non négligeable d'engagement physique. En fait, les systèmes de pensée semblent dépendre de la capacité à se servir de fonctions apparemment liées au cortex moteur

été admis à chaque fois.

somato-sensoriel : c'est à dire de la capacité à rappeler une image en termes physiques. »¹

13. Bases culturelles fondamentales de l'éducation

Pour Hall, les cultures d'origine européenne ont « institutionnalisé » le savoir, ce qui constitue un « préjudice à la nature fondamentale de l'homme ». ² Pour dépasser l'emprise culturelle, il faudrait avoir une meilleure connaissance de l'origine de l'homme, de la nature de son évolution et tenir compte de son être physiologique et biologique. L'auteur plaide pour une pédagogie qui prendrait en compte les différents modes de perception et de mémorisation sensorielle, mais aussi sur l'acceptation et la préservation des valeurs culturelles de chaque groupe ethnique.

Les Européens différencient le cerveau et l'esprit, l'organe et ce qu'on en fait. Or l'organe lui-même est modifié par l'expérience et il semble impossible de présenter un cerveau vierge de toute expérience. Ce qu'on appelle esprit correspond à de la culture intériorisée. Des expériences sur des animaux montrent que la mémoire n'est pas stockée en un lieu précis mais dans une image holographique. Enlever des morceaux de cerveau à des animaux (de la salamandre au singe en passant par le rat) n'altère pas la mémoire (se retrouver dans un labyrinthe par exemple). A l'inverse, la greffe d'un cerveau de têtard à une salamandre la rend végétarienne, elle adopte le « programme » du têtard. Pour Hall, cela explique la difficulté à changer de comportement et le temps nécessaire pour cela. Il fait le parallèle avec la psychanalyse qui impose de réexaminer de nombreuses fois le même matériau, à chaque fois sous un angle un peu différent. De fait, tous les aspects de la culture sont liés et chaque modification d'un aspect affecte l'ensemble. La culture est un tout, enregistré comme tel. Du coup, il est plus facile de ré-apprendre une autre image complète que de changer des éléments. Pour des enfants vivant une situation interculturelle, prétendre intégrer et donc mélanger les deux cultures, c'est leur demander de traiter en même temps deux images différentes et potentiellement contradictoires.

Hall note l'inadaptation de l'éducation américaine qui repose sur l'idée d'un cerveau cloisonné, et une pensée qui repose sur les mots et les chiffres. Il cite d'autres résultats de recherche qui montrent que la partie frontale du cerveau, qui réalise la synthèse et l'expression des pensées est en rapport avec les parties du cerveau qui traitent la perception, la motricité, la réalisation des projets, la mémorisation et la résolution de

1 Page 182

2 Page 186

problèmes. Il note l'absurdité d'une éducation qui requière l'immobilité. S'appuyant sur d'autres aspects du fonctionnement du cerveau, il dénonce d'autres aspects nocifs de cette éducation scolaire. Entre autre, le fait qu'elle use largement de la capacité à s'entraîner à réaliser des tâches sans passer par une phase d'analyse de la situation. Cette simplification est utile pour l'homme mais elle ne permet pas ensuite de s'adapter si la situation est modifiée. L'importance du jeu en tant que fin en soi et moyen d'apprendre avec ses égaux (sa classe d'âge) n'est pas non plus respectée.

Hall dénonce la primauté de l'organisation, de la bureaucratie, en particulier sur le plan scolaire. L'enseignement est basé sur la croyance que c'est au professeur de transmettre un savoir alors qu'on l'apprend souvent beaucoup mieux en apprenant aux autres qu'en écoutant les professeurs. L'étudiant apprend avant tout que l'horaire est sacré, indépendamment du déroulement d'une tâche ; qu'il faut se conformer à une bureaucratie ; qu'il y a des gagnants et des perdants ; que le prestige est lié à la dimension (une grande école est mieux cotée qu'une petite). En fait, cette école prépare surtout à accepter la bureaucratie, la hiérarchie et à respecter l'autorité et l'ordre établi.

Il conteste aussi la place de la science dans notre société. « Nous, qui avons été formés par la culture occidentale, sommes convaincus de détenir la vérité [...] et tout ce qui ne s'y conforme pas n'est que superstition et déformation qui révèlent des systèmes de pensée inférieurs ou moins évolués. Et cela nous donne "le droit de les délivrer de leur obscurantisme pour en faire nos égaux". L'éclatant succès que notre technologie a remporté sur le monde physique a aveuglé Européens et Américains sur les difficultés de leurs propres existences [...]. La science est notre nouvelle religion, et comme les religions antérieures, elle a été utile à l'homme jusqu'à un certain point. Mais elle trône maintenant sur un piédestal ; ses affirmations et ses rites ont, pour la plupart, valeurs de dogmes .»¹

Dépasser sa culture inconsciente nécessite d'avoir une certaine conscience de soi pour pouvoir utiliser les expériences interculturelles. Cette prise de conscience vient bouleverser l'image de soi à des niveaux multiples : « les modes de déplacement individuels, leur rythme et leur cadence, la réceptivité à tel ou tel type de sensations, le degré d'intimité dans les relations personnelles et la nature des liens ainsi noués, l'expression de l'émotivité, son refus ou son acceptation, les images liées à la féminité et à la virilité, l'attitude dans les rapports hiérarchiques, la circulation de l'information dans les systèmes sociaux, les définitions du travail et du jeu, l'organisation de la psyché (la

1 Page 200

relation entre le Ça, le Moi et le Surmoi), la définition du Moi, et la liste est loin d'être close : disons qu'elle comprend tous les éléments de caractère personnel contrôlés par la culture. »¹

14. La culture, force irrationnelle

Les occidentaux opposent la logique à l'irrationalité. C'est la logique qui doit permettre de travailler sur les idées, les concepts. Dans d'autres cultures, il n'est pas évident que la logique soit le meilleur moyen de prendre des décisions. Son caractère « sacré » est lié à notre culture. Nos transferts de projection nous poussent à prendre nos philosophies et nos croyances pour la réalité alors que ce sont des idées et des explications au même titre que d'autres idées ou d'autres explications et croyances appartenant à d'autres cultures.

Malgré cette suprématie accordée à la logique, nous savons que l'irrationalité est toujours présente dans la vie courante, qu'il s'agisse des actes d'achat ou d'autres comportements, du fonctionnement bureaucratique ou de nos réactions standard plaquées à un nouveau contexte malgré leur inadaptation. La culture elle-même est irrationnelle mais cette irrationalité étant partagée, elle est acceptée. Hall prend l'exemple du gaspillage alors que les ressources s'épuisent. Au niveau individuel, ce serait de la démence. Au niveau collectif, c'est le progrès.

Les différentes cultures et sous-cultures constituent un système d'interdépendances emboîtées. On ne peut pas parler d'une culture sans faire référence à une autre culture. Même les anthropologues sont souvent enfermés dans leur propre culture, oubliant que la science est aussi un produit culturel.

15. Culture et identification

Le bébé se différencie progressivement de sa mère, se reconnaissant comme un être différent physiquement et psychiquement. Dans notre culture, la séparation est supposée complète. Ce n'est pas toujours le cas, le lien aux parents, à la communauté, aux ancêtres peut persister toute la vie. C'est la culture qui détermine la limite entre l'intérieur et l'extérieur. Ces limites culturelles sont intériorisées et donc considérées comme réelles. En occident, avoir des visions, c'est être fou alors que c'est nécessaire ailleurs pour devenir guérisseur. Pour les anglo-américains, la santé mentale n'appartient qu'à la personne alors que pour les hispanos, le comportement anormal est lié à une situation. Ce n'est pas

1 Page 205

la personne qui est malade mais il faudra la protéger des situations où son comportement dévie.

Pour les occidentaux, les hommes sont individuellement en compétition. Un Indien Pueblo appartient à un groupe par son lignage, même s'il vit à l'extérieur. Aucune compétition n'est possible et l'école des blancs crée un conflit psychique en imposant cette compétition.

Certains comportements d'un enfant peuvent être désapprouvés culturellement (brutalité, égoïsme...) et donc punis et réprimés. L'enfant tend à se conformer aux attentes des adultes, pour autant, la cause à l'origine du comportement n'a pas disparu. Devenu adulte lui-même, il a toujours les mêmes besoins, le même comportement peut ressurgir d'une façon détournée, mais lui se voit comme conforme aux attentes (doux, généreux...). Hall utilise le terme identification pour les situations où cet adulte voit chez un autre les comportements qu'il a lui-même réprimé. Il cherchera alors à les réprimer chez l'autre. Cela est vrai au niveau individuel, en particulier s'il s'agit de son enfant, mais aussi au niveau collectif. Pour Hall, c'est même le plus fort ciment qui assure la cohésion culturelle. N'ayant pas fixé la limite entre soi et l'autre ou entre sa culture et celle de l'autre, on ne peut admettre chez l'autre ce comportement réprimé chez soi. C'est un obstacle difficilement franchissable pour les rencontres culturelles.

Commentaires

Le corps, la perception et le DHEPS

A un moment, l'auteur relate la difficulté qu'il y a à se rendre compte de sa propre façon de penser et de percevoir avec son corps. Cela va très au-delà des cinq sens. Il a proposé cet exercice à des étudiants en architecture. Lisant cela, je me suis demandé ce que je ressentais dans mon corps, là, tout de suite, en lisant ce livre. J'ai découvert cette espèce de fourmillement, d'excitation des terminaisons nerveuses, de tension dans le plexus. L'attente de quelque chose qui va modifier quelque chose en moi. Le plaisir de la découverte, de la surprise d'être touchée par cela auquel je ne pensais pas. La sensation très physique de ce que ça nourrit. Cherchant maintenant à formuler en mots cette sensation, je la ressens d'autant plus. Arriver à formuler quelque chose qui m'échappe, arriver à élaborer une pensée construite sur quelque chose de nouveau, me renvoie au même ressenti. A ce moment là, l'extérieur s'éloigne, les sons deviennent plus feutrés, tout

mon corps se concentre sur quelque chose qui ne se situe pas dans le cerveau mais du côté du plexus. Ce n'est pas un « plaisir intellectuel » (un peu un oxymore?) mais bien émotionnel. Je pense que c'est le moteur du DHEPS pour moi. Être surprise et apprendre. Dans cet ordre. C'est aussi probablement ce qui me fait résister et rejeter ce qui est souvent présenté comme une évidence « l'homme n'aime pas / a peur du changement ». Hall démontre ici que l'homme a surtout beaucoup de mal à changer tant sa culture est inscrite profondément dans son corps. Accepter que nous ne sommes pas tous pareil, c'est accepter ça aussi. C'est aussi difficile pour moi que d'entendre d'autres évidences bien partagées et très culturelles comme « c'est chacun pour soi »

Vous avez dit culture ?

Ce livre est une démonstration très argumentée. Il est émaillé d'exemples qui me permettent de me faire des images que j'ai du mal à re-mettre en mots. Il m'a questionnée tout du long à la fois sur ma propre relation à la culture, sur « ma » culture et sur la rencontre ici et maintenant entre des cultures différentes qui est au cœur de cette recherche-action. Je le prends comme une des clés qui pourraient me permettre de rabouter les éléments d'un puzzle dont j'essaie laborieusement de trouver et trier les morceaux depuis dix-huit mois. J'ai fortement la conscience que tout ce que j'écris ici est d'abord le reflet de ma culture et de ma personnalité -distinguer les deux me semble difficile- et que c'est surtout un matériau à analyser par la suite. Mais il est difficile de ne pas tilter souvent, d'où encore une fois l'abondance des notes.

Pour tracer le fil de mes questions

Quelle est ma culture ou mon inculture ? D'où vient-elle ?

En quoi mon étrangeté (le fait d'être étrangère au sens large) permet ou empêche des relations avec d'autres étranges (étrangers ou non) et avec des autochtones (qui se considèrent comme non étrange) ?

Le but de mon action, c'est de permettre la rencontre, l'accueil, l'agir ensemble pour qu'il y ait de la place pour tout le monde. En quoi la et les cultures sont des freins ou des atouts, des chemins ? Que peut-on dire actuellement des cultures présentes ici et des relations culturelles ?

Intégration d'une culture ?

Notre culture est assimilée par imprégnation dès nos premiers jours. J'ai grandi et j'ai vécu une partie de ma vie en ville. Dans mon enfance, j'ai sans doute côtoyé des cultures diverses, en divers lieux de la banlieue de Paris, en Algérie, avec une belle-mère et un demi-frère polonais et quelques fois en Pologne, avec un père d'origine protestante, urbaine et bourgeoise, qui a passé toute sa vie professionnelle au même endroit, gravissant les échelons sans pour autant que la notion de carrière soit présente ; une mère d'origine catholique, plutôt rurale, d'ouvriers agricoles et d'employés, qui a régulièrement changé d'employeur mais avec un travail toujours lié à l'écriture. J'ai fréquenté des écoles, des collèges, des lycées de banlieue où les cultures se mélangent aussi. Adulte, j'ai été chercher d'autres cultures, dans le monde agricole, dans la fonction publique, dans différents mondes militants, plus récemment en Inde et au Bénin. Il y a aussi celles des ami-e-s, des ami-e-s des frères et sœurs, des parents, des enfants... qui font beaucoup voyager.

En fait, j'ai l'impression de n'avoir capté aucune culture mais un mélange. Quelle image holographique ça pourrait donner ? Quelle superposition d'images ? L'une des caractéristiques est que j'ai du mal à remarquer la différence. Ni la ressemblance. L'autre est que je suis attirée par la différence d'origine. Ceux qui ne sont pas d'ici.

Image de soi, image perçue

J'ignore beaucoup des règles implicites. Au départ, je ne sais pas ce qu'elles sont et si je l'apprends, j'ai tendance à continuer à les ignorer. C'est en entendant « t'as vu comment il ou elle s'habille » que j'ai regardé mes habits. Je n'ai pas beaucoup changé mais il m'arrive d'essayer de faire attention. Sauf qu'en fait, je n'ai pas la moindre idée de comment « bien » m'habiller sans me retrouver complètement à côté de mes pompes. « Bien s'habiller » n'a juste aucun sens dans mes représentations. Parmi les choses que j'occulte complètement dans mon environnement, il y a les habits. Je ne les vois pas, je suis incapable de dire comment était habillé quelqu'un avec qui j'ai passé toute la journée. Il ou elle est habillé, ça ne suffit pas ? Je devine de temps en temps ce regard sur mes habits et plus généralement ma façon d'être avec mon corps. Ceux des étudiants en BTS étaient particulièrement acérés mais ils ne m'ont pas donné les clés de ce qui aurait été dans les normes. Dans un module DEFA, un animateur m'a dit « toi, tu n'as pas la classe

et tu ne l'auras jamais » mais je ne sais toujours pas ce que c'est qu'avoir la classe. J'imagine que ce n'est pas nécessaire pour tout le monde.

Dans le même ordre d'idée, les maisons de Zinvié, au Bénin m'ont tout simplement paru des maisons. J'avais noté que, comme à Badu, près de Calcuta, en Inde, la saison des pluies dégradait rapidement les peintures. Jusqu'à ce qu'un jour, au bout de plusieurs mois, je me dise qu'un regard d'occidental dirait qu'elles sont décrépies, misérables. A l'inverse, il m'arrive de trouver étrange une rue, un paysage, un péage, un bâtiment d'ici (en France), de me demander en quoi cela serait « normal ». C'est tout d'un coup déconnecté d'une habitude, comme si je le voyais pour la première fois. Toujours sur la relation au paysage, j'avais remarqué avec une amie que quand nous nous baladions, elle voyait tous les signes de la faune et de la flore sauvage alors que je repérais ceux de l'agriculture et de l'élevage. Nos regards très sélectifs se complétaient.

On m'a dit beaucoup de choses sur mon regard, certains le craignent (plutôt des personnes qui ont un pouvoir, qui le jugent agressif), d'autres l'apprécient (plutôt des personnes qu'on ne regarde pas habituellement). Le regard a une grande importance culturellement. On a le droit ou non de regarder d'une certaine façon ou d'une autre. Le regard et les échanges de regard valent des discours. Je ne sais pas trop quelle serait la règle dans « ma » culture. Regarder en face, pour de vrai, serait à la fois une marque d'intérêt pour l'autre et de franchise. En même temps, je sais que ça peut déranger alors j'essaie parfois de relâcher. Les échanges de regard sont une marque de complicité, d'inclusion et donc inévitablement d'exclusion de qui ne participe pas à ces échanges. Il me semble qu'il y a dans notre culture (pas la mienne ?) une façon de regarder en partie normée. Il y a tous les jeux de séduction, mais aussi ceux de l'autorité et de la soumission. Même si on n'a pas le devoir de baisser les yeux devant l'autorité, le regard doit d'un côté affirmer et de l'autre reconnaître cette autorité. Je crois que j'ignore les deux ou du moins que je ne sais pas les règles qui les concerne.

Culture ou personnalité

Hall note qu'on accentue souvent le trait pour lequel on a le plus de difficulté. J'ai connu le coordinateur d'une association qui travaillait sur la coopération. La coopération était quelque chose de très compliqué pour lui, ce qui ne facilitait pas la vie de ses collègues. Les personnes les plus mal à l'aise avec les autres sont parfois celles qui peuvent afficher le plus de sociabilité... Je retrouve ces oppositions dans mon comportement et du coup je

trouve difficile de définir ce qui est culturel et ce qui ne l'est pas. Je fais l'hypothèse que chacun utilise son « potentiel culturel » en fonction du contexte, dont sa personnalité, comme on exprime son potentiel génétique en fonction de son environnement.

Pour rencontrer une autre culture, il est donc utile de connaître ses propres évidences. Si je veux comprendre les aspects culturels dans ce qui se passe ici, dans le Morvan, dans un certain monde agricole, il faut que je puisse faire le tri d'avec ce qui m'appartient. Apprendre à me différencier pour pouvoir envisager une autre façon d'être et d'envisager le monde. J'ai essayé de lister certains éléments et de les comparer avec ce qui existe autour de moi. C'est devenu à la fois trop personnel et trop impersonnel. Ce qui serait intéressant serait de pouvoir en discuter directement, en rire ; Ce que je peux noter c'est ce que je mesure un décalage avec la culture dominante que je côtoie.

Je ne sais pas pourquoi je me suis retrouvée tout de suite à l'aise dans certains milieux agricoles, le seul que j'ai toujours côtoyé depuis que je choisis vraiment ma vie. Et à venir 59/62 ? Quels parallèles culturels ? Sociaux ? Lien avec mes origines culturelles ?

Comment faire se rencontrer des cultures qui se côtoient au quotidien, sont intégrées l'une à l'autre et ont en même temps des codes culturels différents, par les origines et/ou la religion ?

Un ami burkinabé s'est exclamé en arrivant à la fois en France et chez moi à Dole : « mais où sont les voisins ? Ils devraient tous être là ! » Venir saluer un invité est une évidence.

Contexte riche ou pauvre

Créer un vrai « vivre ensemble », ce serait (re)créer un contexte riche. Je crois que c'est la demande de certaines Actrices Nivernaises. En quoi un volontarisme peut être utile pour ça. Lien avec « faire quelque chose ensemble ».

Voir lien honneur, confiance, loyauté, dette, responsabilité.

Actuellement, penser global prend-il réellement en compte le contexte culturel ? Les institutions ? Entre lutte des classes et on peut parler avec tout le monde ?

Voir collectes mémoires et le sentiment de dépossession. Voir l'opposition érudits défenseurs de « la tradition » / éducation populaire et culture populaire vivante.

Situation

Quelles situations standard et actions en chaîne dans nos microcosmes ? (quel microcosme?) Sur ce territoire ? (pour quels groupes sociaux?)

De prime abord, je dirai que je ne suis pas faite pour vivre dans un contexte fort : j'ai besoin de changement, de surprise. En même temps, je constate le nombre de personnes avec qui je discute, à quel point c'est important pour moi. Je m'aperçois que peu à peu je connais les personnes de la très petite rue et j'ai un grand plaisir à papoter avec plusieurs personnes. La relation humaine est en général plus importante pour moi que des tâches à accomplir. Je constate à quel point je me -nous- autorise de la souplesse dans les réunions où visiblement, la rencontre est plus importante que les projets prévus ou envisagés. Mais c'est en contradiction avec mon désir de faire... changer le monde (autour de nous) ?

Dans les Actrices Nivernaises ou dans le collectif « des femmes en Morvan », s'imposer ou s'abstraire des règles de fonctionnement, c'est à la fois permettre et empêcher notre objectif de création de liens.

Introduction aux études sur le genre

L. Béréni, S. Chauvin, A. Jaunait, A. Revillard, Edition De Boeck, 2012

Cet ouvrage est très structuré, avec des introductions et résumés par chapitre pour ne pas se perdre. Il ouvre des portes sur de nombreux aspects et de nombreux points de vue liés aux questions de genre, de la sphère personnelle, familiale ou scolaire au travail et aux organisations, à la politique et aux liens avec les autres rapports de domination sociale. Il concerne spécifiquement notre monde industriel occidental même s'il mentionne parfois d'autres exemples. Il cite de nombreuses études réalisées à des époques et des lieux différents qui montrent à la fois des continuités et des évolutions.

Différentes entrées des études sur le genre

- Démontre une vision essentialiste de la différence de sexe. Les comportements sont une construction sociale. Chacun-e est assigné à un comportement dès son arrivée au monde.
- Les relations entre les sexes sont construites dans une opposition féminin/masculin. A laquelle est associée tout un jeu d'oppositions symboliques. Dans notre société : faiblesse/force ; sensibilité/rationalité ; émotion/raison ; altruisme/individualisme; don/calcul ; tradition/modernité ; concret/abstrait ; répétition/innovation...
- Les relations se traduisent en terme de pouvoir et de domination. Les ressources économiques et politiques sont concentrées dans des mains masculines. Ce qui est associé au féminin est dévalorisé. Dans le même temps, la frontière tracée entre les sexes, la catégorisation normative, sont oppressives pour tous ceux qui pourraient dévier de ces normes.
- Le rapport de genre est imbriqué dans les autres rapports de pouvoir de la société.

Socialisation de genre

La socialisation désigne l'ensemble des processus par lesquels l'individu est construit (ou formé, modelé, façonné, fabriqué, conditionné) par la société dans laquelle il vit. Chaque individu acquiert des façons de faire, de penser et d'être socialement situées. Il apprend, mais aussi intériorise des comportements socialement associés à son sexe. Il n'y a pas

seulement une différenciation de la personne, elle apprend en même temps à se situer et à situer les objets et les êtres au sein d'une hiérarchie sociale et symbolique.

C'est un processus pratique et inconscient qui aboutit à convertir des contraintes sociales en évidences naturelles ou en choix individuels. Il s'agit d'apprendre des manières de ressentir, de comprendre, d'agir conformes aux attentes de la société ou du milieu et d'incorporer ces façons d'être comme des choix personnels. Ce processus implique la personne de manière active. En agissant, elle s'approprie les contraintes sociales. Parfois la personne les transforme ou les contourne, mais la référence reste présente. Le genre s'élabore tout au long de la vie, dans les interactions quotidiennes.

Tout cela est imbriqué dans d'autres processus de socialisation liés à la classe sociale, et au contexte socio-historique. On n'est pas tenu d'être « femme » ou « homme » de la même façon dans tous les coins du monde et dans tous les milieux sociaux.

Dès l'âge de 5 à 7 ans, les enfants ont intégré que le sexe est un élément biologique, qu'on ne peut pas en changer, que les manifestations extérieures en sont l'expression.

Différentes dimensions de l'apprentissage du genre :

- Des normes sont établies pour les filles et les garçons. Les gestes, les attitudes, l'expression des émotions... sont appris très tôt par l'enfant parce que valorisés dans la famille, l'école... L'apprentissage est favorisé par une séparation des genres dans certaines institutions.
- Ces normes sont définies dans un rapport social inégalitaire. Le rôle masculin dominant explique le rejet plus fort des transgressions des normes par les hommes : la pureté doit être du côté des dominants, c'est moins important du côté des dominés. Du coup, l'identité masculine est plus précaire que l'identité féminine.
- Les normes s'inscrivent dans une cosmogonie qui donne un sexe aux objets, aux lieux et aux gestes. En français, la langue participe à assigner un genre aux objets. L'imbrication de l'ordre social et symbolique rend difficile la contestation de cet ordre social : le dedans, l'espace domestique est « naturellement » attribué aux femmes comme le dehors, l'espace public est attribué aux hommes.

Socialisation familiale et scolaire

La socialisation familiale oriente plus souvent les filles vers une plus grande soumission à l'autorité, avec un usage limité de l'espace, des loisirs « sérieux » imitant leur futur rôle

d'adulte. Ceci expliquerait leur plus grande adaptation à l'univers scolaire. A l'inverse la socialisation des garçons valorise plutôt l'occupation de l'espace (la rue, l'espace extérieur), la compétition et l'affrontement.

L'institution scolaire elle-même entretient des rapports différents avec les élèves garçons ou filles. Les enseignants attendent des attitudes stéréotypées des élèves. Les filles seraient appliquées, sages tandis que les garçons seraient naturellement dissipés. Dans leurs discours, la réussite des filles est plutôt associée à leur effort alors que celle des garçons est associée à leur capacités intellectuelles. Dans leurs réactions aux différentes attitudes, conformes ou non, ils renforcent l'opposition : fille-travailleuse / garçon-brillant. L'orientation tient compte de ces représentations. Par exemple, à niveau égal en mathématiques, les garçons sont plus orientés vers des filières scientifiques.

Dans les manuels scolaires, les stéréotypes sont aussi largement présents.

En même temps, dans la cour de récréation, les comportements sont stéréotypés et développent et entretiennent une socialisation « horizontale » de genre.

Socialisation et sport

Aux Etats-Unis, à la fin du XIXème siècle, des lieux de socialisation non mixte se développent en réaction aux revendications féministes. Des sports où sont valorisés la virilité, la violence et la compétition, l'épreuve, la résistance physique, la force, en opposition aux valeurs associées au féminin, faiblesse, mollesse... Au delà des pratiques sportives, c'est de là que sont nés les scouts en 1910.

Le sport féminin s'est développé et démocratisé en France au XXème siècle, particulièrement dans les années 70 avec le soutien de l'État. Le sport reste pourtant un espace très clivé, avec des disciplines majoritairement masculine (foot, boxe...) et d'autres principalement féminines (gymnastique, danse...). Ces activités différentes construisent une image genrée du sport. Pour les garçons, le sport c'est la compétition, la lutte pour l'occupation de l'espace, la victoire. Pour les filles le sport est d'abord individuel, la victoire est d'abord de réussir l'exercice.

Socialisation et culture

Les pratiques culturelles et les loisirs sont aussi très stéréotypés. Par exemple, si l'usage de l'ordinateur, est assez bien partagé par les 2/3 des jeunes, ce n'est pas dans le même but : ludique pour les garçons qui s'orientent plus vers des jeux, des réseaux autour

d'activités comme le football, les mangas, les jeux vidéos et avec le téléchargement de films ; scolaire et ludique pour les filles qui l'orientent plus vers le dessin, les photos, la musique, des réseaux d'échanges plus personnels.

Dans le même temps, les pratiques plus féminines sont dévalorisées. Par exemple, les chanteuses et les chansons appréciées par les filles sont considérées comme faciles et commerciales alors que les garçons s'intéressent à des chanteurs rebelles et indépendants.

Socialisation et sexualité

L'entrée dans la sexualité hétérosexuelle des adolescents, bien qu'elle ait évolué et arrive maintenant à un âge équivalent, obéit aussi à des injonctions différentes et contradictoires : prouver sa virilité pour un garçon, prouver à la fois sa disponibilité et sa vertu pour une fille.

Travail domestique / travail rémunéré

La prise en compte par les études sur le genre du travail des femmes dans la sphère privée, avec une vocation marchande ou non, s'est opposée à une représentation du travail uniquement salarié ou en tout cas directement rémunérateur. Cela a permis de mettre en lumière la part des femmes dans l'activité économique et son occultation. Christine Delphy définit comme patriarcat « le système de subordination des femmes aux hommes dans les sociétés industrielles contemporaines. » Le travail domestique n'est pas délimité à priori par certaines tâches puisque toutes peuvent aussi faire l'objet d'un échange marchand. Le travail domestique, c'est celui qui est effectué gratuitement dans le cadre de la famille ou du ménage. Soit « une disponibilité infinie en échange d'un entretien non garanti ». A l'homme d'apporter le revenu, mettant la femme en situation de dépendance. Pourtant, ce travail domestique féminin se maintient souvent alors que la femme a par ailleurs un emploi et un salaire.

Cadre légal

Les Lumières et la révolution ont plutôt durci l'exclusion des femmes de la vie politique. « Les hommes naissent libres et égaux » concerne les « hommes » au sens strict. Cantonnées « naturellement » à la sphère privée, les femmes sont exclues par la constitution de 1791 du droit de vote et d'éligibilité, en tant que « citoyens passifs »,

comme les enfants, les pauvres, les domestiques, les étrangers. En 1793, les clubs féminins sont fermés, les femmes sont exclues même de la sphère politique qu'elles avaient créée en participant aux événements révolutionnaires. Il faudra en France un siècle pour passer du suffrage universel... des hommes (1848) au droit de vote des femmes (1944).

La subordination juridique de la femme à son mari est restée longtemps présente. Subordination absolue dans le code civil de 1905, il a fallu attendre 1965 pour que les femmes puissent gérer leurs biens et exercer une activité professionnelle sans autorisation du mari et 1985 pour obtenir l'égalité des époux dans la gestion des biens familiaux et de l'éducation des enfants.

Une conséquence du travail domestique est la dépendance économique des femmes. L'absence d'activité économique reconnue, y compris quand cette activité est directement liée à celle du conjoint (agriculture, commerce, artisanat) se traduit aussi par l'absence de droits sociaux liés à l'emploi : retraite, sécurité sociale (où elles se trouvent ayant-droit du conjoint, comme les enfants).

Depuis les années 60, la féminisation de la population active (donc reconnue active) augmente. Ce changement est accompagné d'autres : libéralisation de la contraception et de l'avortement, montée du divorce, augmentation des études supérieures...

Travail

On reconnaît aux femmes des « qualités » propres, utiles dans la sphère professionnelle : minutie, patience, attention aux autres, charme, séduction... Considérées comme des « qualités naturelles », directement liées aux qualités mises en œuvre dans la sphère privée, celles-ci ne sont pas considérées comme des compétences,. Elles désignent des professions ou des tâches particulièrement féminines (tâches répétitives, fonctions exigeant un sourire permanent, la gestion des émotions des autres...) L'aspect relationnel est une dimension très peu considérée du travail. Il est largement attribué aux femmes, en analogie à leur rôle de prendre soin de l'autre dans la famille. Il met en jeu un « travail émotionnel » spécifique, attendu mais non valorisé socialement ou économiquement puisque considéré comme une qualité naturelle et non une compétence acquise et mise en œuvre.

Organisations

Sous couvert de neutralité, les normes organisationnelles entretiennent les mécanismes de reproduction des inégalités. Elles se donnent une image très désincarnée alors que la sexualité est très présente et mise en scène : harcèlement sexuel, propos sexistes, affichage d'images pornographiques...

Proportionnellement, le nombre de femmes se réduit à mesure qu'on monte dans la hiérarchie. Un facteur peut être lié à la reproduction du modèle féminin. On énonce souvent que les femmes ont moins d'ambition, sont moins intéressées par des positions de pouvoir. D'autres facteurs sont liés à la répartition sociale des rôles. Par leur orientation scolaire, les femmes ont moins souvent des diplômes valorisés (ingénieur, grandes écoles d'administration...). Si la promotion implique une mobilité, c'est le plus souvent la carrière de l'homme qui sera privilégiée. Ce sont plus généralement les femmes qui s'arrêteront ou choisiront un temps partiel pour s'occuper des enfants.

Cependant, les organisations elles-mêmes portent une vision masculine de la hiérarchie. Elles demandent un engagement total dans le travail, en priorité, ce qui est peu compatible avec l'engagement dans la sphère privée. La promotion nécessite souvent des stratégies qui correspondent aux valeurs considérées comme masculines. La figure du manager se retrouve aussi dans ce champ-là : compétition, ambition, autorité, fermeté, charisme. Pour faire son chemin, il faut donc correspondre à ces représentations et ce sont donc plutôt des hommes qui seront considérés comme compétents.

Politique

[...] Au XIXème, les femmes sont supposées avoir un rôle civilisateur dans la sphère privée alors que les hommes ont le rôle de gérer la vie publique, par leur rationalité. Des femmes, surtout de classes moyennes ou supérieures vont s'appuyer sur ce rôle qui leur est attribué pour créer des associations féminines qui agissent en lisière de l'espace public et privé : lutte contre l'alcoolisme, éducation des mères... La loi de 1901 en France ouvre la porte à « une prolifération » d'organisations féminines. Même si elles soutiennent des modèles dominants, toutes ces organisations conduisent les femmes à occuper un espace public et elles ont ouvert le champ à d'autres revendications féministes. Les mouvements pour le droit de vote ont d'ailleurs argumenté à la fois sur l'égalité de tous les citoyens et sur les qualités propres attribuées aux femmes dans la répartition conventionnelle des genres : moraliser la vie politique, faire progresser la paix, mieux lutter contre alcoolisme et prostitution.

Intersectionnalité

Les rapports de genre s'inscrivent dans d'autres rapports de domination. En s'ignorant réciproquement, ils reproduisent ces dominations. L'exemple du mouvement féministe américain, blanc, de catégorie sociale supérieure est mis en parallèle avec le mouvement de libération noir, masculin, emprunt de valeurs viriles. L'un et l'autre laissent peu de place aux femmes noires. Il faudrait choisir entre antiracisme et antisexisme. Le Black féminism est un courant de pensée politique qui a défini la domination de genre sans l'isoler des autres rapports de pouvoir, racisme et rapport de classe. Le mouvement a développé la théorie de la « connaissance située » qui « cherche à intégrer les catégories de l'expérience individuelle dans la constitution des savoirs ». L'idée est que le point de vue de celle qui subit de multiples oppressions est le plus pertinent pour lutter contre toutes les oppressions. Il a une valeur universelle. Progressivement s'est posée la question des alliances et des solidarités avec d'autres mouvements sociaux.

En France, depuis les années 90 et la mise en scène autour du voile islamique, les questions d'intersectionnalité sont très présentes.

Commentaires

Pourquoi je m'intéresse aux questions de genre ?

Pour expliciter quelque chose que j'admets depuis longtemps comme une évidence : les femmes peuvent faire changer des choses dans le sens d'une société plus ouverte à l'autre, plus accueillante. Ou dans la version pessimiste, si les femmes ne s'y mettent pas d'une façon différente (de la « politique » actuelle), c'est pas prêt de changer. Conviction qui s'appuie sur d'autres évidences : en général (et donc ce n'est pas toujours le cas et cela dépend aussi du milieu social), compte tenu de leur éducation, les hommes et les femmes ont tendance à se conformer aux stéréotypes, particulièrement quand ils sont en groupe.

Hommes	femmes
Assurance, affirmation de soi	Auto-dévalorisée
Affichage d'une distance par rapport aux émotions, rejet de réaction émotive	Acceptation de l'émotion, du sensible en tant qu'élément important dans la relation à

	l'autre
Discours intellectuel	Discours concret
Affirmation de ses idées	Doute, hésitation à affirmer Écoute
Mode de fonctionnement directif, hiérarchie	Coopération, recherche de consensus
Action	Attention à l'autre, à l'accueil Entretien des relations
Ambition personnelle et collective	Recherche d'équilibre dans une sphère limitée Veille à la sécurité matérielle

Les caractéristiques plutôt masculines correspondent à celles d'une classe dominante. Des femmes cadre, chefs d'entreprise... peuvent les adopter entièrement. Ou non. Des hommes qui ne sont pas en position dominante peuvent avoir l'attitude attribuée aux femmes. Ou non. Dans les deux cas, les rôles peuvent être joués très différemment par une même personne dans le domaine professionnel, social ou familial.

Ce qui m'intéresse, c'est particulièrement la société que ça construit et entretient. Celle-ci garde globalement ce modèle fondé sur les représentations masculines.

Dans une réunion mixte, presque toujours, la parole est majoritairement masculine. Dans une association, même d'éducation populaire, on trouvera fréquemment un président, un trésorier et une secrétaire. Quant au gouvernement et aux entreprises...

Pour accéder à la mixité dans ces instances, on attend des femmes de se comporter « comme des hommes ».

Si j'ai proposé un groupe féminin qui est devenu le collectif « des femmes en Morvan », c'est pour qu'on parle depuis les émotions et non pas depuis l'intellect. Qu'on reste à notre hauteur. Pour que nous partions de nos ressentis, de notre compréhension des difficultés pour construire ensemble des propositions, sans plaquer des solutions ou des analyses toutes faites. Pour qu'on ne s'embarque pas dans des enjeux de pouvoir.

Bibliographie

Références

Ouvrages

Béréni L., Chauvin S., Jaunait A., Revillard A., *Introduction aux études sur le genre*, Edition De Boeck, 2012

Bettini Maurizio, *Contre les racines*, Flammarion, 2017

Bonamour Jacqueline, *Le Morvan, la terre et les hommes*, PUF, 1966

Cornaille Didier, *Le réveil des villages*, Editions de l'Armançon, juillet 2006

Darré Jean-Pierre, *Le pouvoir d'initiative et d'invention - Nouvel enjeu des luttes sociales*, L'Harmattan, 2011

Eribon Didier, *La société comme verdict*, Flammarion, 2014

Hall Edward T., *Au-delà de la culture*, Points Seuil, 1979

Hall Edward T., *Le langage silencieux*, Points Seuil 1984, USA 1959

Humann R., *La crise agricole dans le département de la Nièvre à la fin du XIXème siècle*, 1965

Levainville Jacques, *Le Morvan, étude de géographie humaine*, Paris, Colin, 1909

Marzano Michela, *La philosophie du corps*, Que sais-je ? PUF, 2007

Mauss M., *L'expression obligatoire des sentiments*, Sociologie et anthropologie, Paris, PUF, 1950

Renahy Nicolas, *Les gars du coin*, Editions La Découverte, 2005-2010

Schovanec Josef, *Je suis à l'est*, Pocket, 2013

Vigarelo G., *Le corps redressé*, Paris, Delarge, 1978

Articles

Abélès Marc, Querrien Anne, Un anthropologue chez les élus locaux. In: Les Annales de la recherche urbaine, N°28, 1985, Pouvoirs locaux. pp 54-60

Abélès Marc, Rituels et communication politique moderne. Hermès, La Revue- Cognition, communication, politique, CNRS-Editions, 1989, 4, (Le nouvel espace public), pp 127-141.

Boudou Benjamin, Éléments pour une anthropologie politique de l'hospitalité, La Découverte, Revue du Mauss 2012/2 n° 40, pp 267-284

Boursier Jean-Yves, Le territoire, la mémoire, l'histoire et l'Etat, Editions Kimé, « Tumultes », 2001/1 n° 16, pp. 153-154

Dugas Ludovic, La timidité : étude psychologique et morale, 1898 (sur Gallica).

Dufau Sophie, Davezies Laurent, la politique et les territoires, Médiapart, 12/5/17.

Guyard Alexandrine, Dans quelle case rentrez-vous ? Identité et intersectionnalité, Revue ¿ Interrogations ?, N° 20. Penser l'intersectionnalité, juin 2015

Hochner Nicole, Le corps social à l'origine de l'invention du mot « émotion », L'atelier du centre de recherches historiques, 16 / 2016

Lahire Bernard, L'homme pluriel. La sociologie à l'épreuve de l'individu, Sciences Humaines n° 91, février 1999

Le Coq Sophie, Léonard Julie, Dartiguenave Jean-Yves & al., Patrimoine et transmission, Tétralogiques n°24, 2019, pp 167-193

Porge Erik, Fernand Deligny, Un style de vie avec les autistes y être entre les lignes, Eres « Enfances & Psy » 2010/3 n° 48 – pp 130-136

Ricœur Jean-Paul, Honte et culpabilité, sur groupe-regional-de-psychanalyse.org, mai 2007

Sencebe Yannick, Être ici, être d'ici Formes d'appartenance dans le Diois, Ethnologie française, 2004/1 (Vol 34), pp 23-29

Vigreux Marcel, Paysans et notables du Morvan au XIXe siècle, Château-Chinon, Académie du Morvan, 1997

Etudes

Agreste Bourgogne n° 169, septembre 2014

L'agriculture nivernaise, Chambre d'agriculture de la Nièvre, 1983

Analyse n° 88, Centre d'études et de prospection, Ministère de l'agriculture, décembre 2015

Bourgogne Dimension n° 197, INSEE Bourgogne, avril 2014

Essai d'une présentation des problèmes de l'agriculture dans le département de la Nièvre, Service d'information agricole, Nevers, 1965

LE PEROU, Partir du bidonville, une micro-expérimentation constructive [2012-2014] Actes de la recherche-Action conduite dans les bidonvilles de l'Essonne par « LE PEROU » – pôle d'exploration des ressources urbaines. www.perou-paris.org

Projet Agricole Départemental de la Nièvre (PAD) 2014-2020

Projet de charte du Parc Naturel Régional du Morvan 2020-2035 - version 8 mars 2018

Recensement général de l'agriculture, Nièvre, Ministère de l'agriculture, 1970

Risoud Bernadette, Atelier PSDR1 « Agriculture en Morvan », Rapport de fin de première phase (2003-2005), UMR INRA2-ENESAD CESAER3, Décembre 2005

Audio

Boudou Benjamin et Beaune François dans Le village (1/5) : Bienvenus au village ? Les nouvelles Vagues, France Culture 6/2/17.

Conférences et journées d'étude

Chaplais Hervé, Rurals... ou la convergence des rustres, conférence gesticulée, Château-Chinon, 30/09/2016

Recueillir la parole des publics fragilisés, quels soins, quels enjeux. Rencontre entre citoyens-chercheurs - MPOB 11/03/17

La fabrique du témoignage oral. Production, mise ne scène et conservation, Le Rize, Villeurbanne 07/06/17

« La bienvenue ! », Recherche citoyenne sur l'accueil et l'hospitalité dans le Morvan, rencontre organisée par la Coopérative des savoirs et la MPOB, Alligny en Morvan, 7/03/18 .

"10 ans et après" Débat organisé à l'occasion des 10 ans de la MPOB, Anost, 22/09/2018

MOOC

Les compétences pour le dialogue interculturel, Université La Sagesse du Liban, 2019, sur www.fun-mooc.fr

Sites Web consultés

france3-regions.francetvinfo.fr/bourgogne-franche-comte/nievre

gensdumorvan.fr

groupe-regional-de-psychanalyse.org

insee.fr/fr/statistiques

lejdc.fr

mpob.hypotheses.org

nievre.cci.fr

parcdumorvan.org

Glossaire, sigles et acronymes

ADEAR - ARDEAR : Association -Régionale pour l'Emploi Agricole et Rural. Association de développement liée à la Confédération Paysanne.

AMAP : Association pour le Maintien d'une Agriculture Paysanne. Attention, une AMAP, ce n'est pas des paniers...

BPREA : Brevet Professionnel Responsable d'Exploitation Agricole.

CFPPA : Centre de Formation Professionnelle et de Promotion Agricole. Centre de formation pour adultes dans les domaines agricoles, animation et avec un volet insertion, le CFPPA du Morvan est situé à Château-Chinon et fait partie du même établissement que le Lycée d'Enseignement Agricole Général et Professionnel.

CIVAM : Centres d'Initiatives pour Valoriser l'Agriculture et Milieu rural : associations locales d'agriculteurs et autres acteurs du rural, d'abord de producteurs fermiers, mais qui traitent aussi de thématiques, comme l'agriculture durable, l'installation, l'énergie...

DEFA /DES-JEPS : Diplôme d'État relatif aux Fonctions d'Animateur, aujourd'hui remplacé par le Diplôme d'Études Supérieures Jeunesse Éducation Populaire et Sports que j'ai validé à sa création, avec l'option direction de structure.

DLA : Dispositif Local d'Accompagnement

FDSEA : Fédération Départementale des Syndicats d'Exploitants Agricoles. Syndicat agricole majoritaire.

FNGEDA : Fédération Nationale de Groupements d'Étude et de Développement Agricole.
« Elle constitue un réseau national d'acteurs du développement agricole et rural qui expérimentent et font partager la force d'être et d'agir dans le cadre d'une dynamique collective. » Source <http://www.pardessuslahaie.net> site Web de TRAME. Fédération liée au réseau des chambres d'agriculture.

GERDAL : Groupe d'Expérimentation et de Recherche Développement et Actions Localisées.

IESH : Institut Européen des Sciences Humaines. Institut de formation coranique et en langue arabe..

INRA : Institut National de la Recherche Agronomique.

MPO devenue **MPOB** : Maison du Patrimoine Oral - de Bourgogne, implantée à Anost dans le Morvan. À la fois lieu interassociatif, écomusée et association. Candidate au label national « ethnopôle ».

PNRM : Parc Naturel Régional du Morvan.

Terre de Liens : Association dont le but est de « Enrayer la disparition des terres agricoles, alléger le parcours des agriculteurs qui cherchent à s'installer, et développer l'agriculture biologique et paysanne. » source : www.terredeliens.org